

Les femmes-disciples

Table des matières

| | |
|---|----|
| Les femmes-disciples | 1 |
| Ce qu'en dit maria-valtorta.org | 2 |
| Annalia | 5 |
| Présentation | 5 |
| EMV 85.6 – Jésus rejoint Jean avec Simon le Zélote. Le bien-aimé a rencontré la mère d'Annalia. Sa fille est mourante | 6 |
| EMV 86 – Rencontre avec Annalia | 7 |
| EMV 156 – Annalia fait vœu de virginité. Elle est la première vierge de l'Eglise militante, après la Mère du Christ | 7 |
| EMV 157 – Jésus parle d'Annalia aux apôtres | 13 |
| Anastica, la rose de Jéricho | 14 |
| Présentation | 14 |
| EMV 360 – Anastica, une femme répudiée par son mari lépreux, est retrouvée par les apôtres | 15 |
| EMV 370 – Anastica est confiée à Elise | 19 |
| Elise de Bethsur | 19 |
| Présentation | 20 |
| EMV 208 – Elise, compagne de Marie au Temple, est en pleine détresse suite à la perte de ses deux fils. Consolations de Marie et de Jésus | 20 |
| EMV 209 – Discours à Elise qui est toujours avec la Mère du Christ | 25 |
| Nike, aussi appelée Véronique | 32 |
| Présentation | 32 |
| EMV 373 – Rencontre avec Nike | 33 |
| Jeanne de Kouza | 34 |
| Présentation | 34 |
| EMV – Jésus arrive à la maison de Kouza, mais Jeanne, malade, n'y est pas . | 36 |
| EMV 102 – Guérison miraculeuse de Jeanne de Kouza | 40 |
| EMV 107 – Rencontre entre Jésus, Kouza, et son épouse. Jeanne rencontre Marie, la Mère du Christ | 46 |
| EMV 158 – Jeanne demande à Jésus d'approcher des dames romaines..... | 49 |
| Marie d'Alphée | 52 |

| | |
|--|----|
| Présentation | 52 |
| EMV 95 – Consolation de Marie d’Alphée, qui voit sa famille se déchirer pour le Christ..... | 53 |
| Porphyrée | 55 |
| Présentation | 55 |
| EMV 153 – Pierre boude suite aux femmes disciples qui rejoignent la troupe apostolique | 56 |
| Marie Salomé..... | 59 |
| Présentation | 59 |
| EMV 152 – Marie Salomé demande à devenir disciple | 59 |
| Suzanne de Cana | 61 |
| Présentation | 61 |
| EMV 151 – L’époux de Suzanne demande la guérison de sa femme. | 62 |
| Marie de Kérioth..... | 64 |
| Présentation | 64 |
| Femmes-disciples | 65 |
| EMV 151 – Les femmes aideront le Maître dans son évangélisation | 65 |
| EMV 153 – Pierre boude suite à des femmes-disciples qui rejoignent la troupe apostolique | 65 |
| EMV 157 – Long enseignement aux femmes-disciples | 66 |
| EMV 370 – Le banquet chez Jeanne de Kouza. La présence des femmes disciples | 71 |

Ce qu’en dit maria-valtorta.org

■ Qu'en dit l'Évangile ?

- **Pendant les voyages apostoliques** : "Ensuite, Jésus alla dans les villes et les villages pour y prêcher et annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu. Les douze disciples l’accompagnaient, **ainsi que quelques femmes** qui avaient été délivrées d’esprits mauvais et guéries de maladies: Marie, appelée Marie de Magdala, dont sept esprits mauvais avaient été chassés; Jeanne, femme de Chouza, un administrateur d’Hérode; Suzanne **et plusieurs autres** qui utilisaient leurs biens pour aider Jésus et ses disciples". ([Luc 8,1-3](#)). Luc atteste donc que les saintes femmes accompagnaient Jésus durant ses voyages apostoliques.

- **Au chemin de Croix** : Il était suivi d’une grande multitude du peuple, entre

autres de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Jésus se tourna vers elles et leur dit: "Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants (Luc 23,27,28). Parmi ces "filles de Jérusalem", la tradition a introduit le personnage de Véronique qui essuie le visage de Jésus.

● **Au pied de la Croix** : "Tous les amis de Jésus, ainsi que les femmes qui l'avaient accompagné depuis la Galilée, se tenaient à distance pour regarder ce qui se passait entre autres Marie, mère de Jésus, Marie de Magdala, Marie de Cléophas, mère de Jacques et de Joseph, Salomé, la mère des fils de Zébédée et beaucoup d'autres encore qui étaient montées avec lui à Jérusalem." (Matthieu 27,55-56, Marc 15, 40-41, Luc 23,49 et Jean 19,25). Les Évangiles attestent que, sur le Calvaire, il y avait de nombreux disciples et "beaucoup d'autres" femmes disciples.

● **Au tombeau** : "Les femmes qui avaient accompagné Jésus depuis la Galilée suivirent Joseph (d'Arimatee); elles regardèrent le tombeau et comment son corps avait été placé. Puis elles s'en retournèrent et préparèrent aromates et parfums. Durant le sabbat, elles observèrent le repos selon le commandement. Après le sabbat, au commencement du premier jour de la semaine, Marie de Magdala, Marie, mère de Jacques, Salomé vont à la tombe, le soleil étant levé... Elles revinrent du tombeau et rapportèrent tout cela aux Onze et à tous les autres. C'étaient Marie de Magdala et Jeanne de Chouza et Marie mère de Jacques; leurs autres compagnes le disaient aussi aux apôtres. Aux yeux de ceux-ci ces paroles semblèrent un délire et ils ne croyaient pas ces femmes." (Matthieu 28,1, Marc 16,1-2, Luc 23,55 – 24,11, Jean 20,1). Les événements de cette matinée s'entrechoquent. Les différents récits des évangélistes reflètent bien la confusion qui régnait et la bousculade des premières heures.

■ Qu'en dit Maria Valtorta ?

Le groupe des femmes disciples est constitué par Jésus au début de la seconde année de vie publique (3.10 et 3.12) comme "les chefs de file des futures disciples, coopératrices des serviteurs du Seigneur."

Jean d'Endor en dresse les portraits en 4.178 : des "disciples bonnes, affectueuses, patientes sous leur fardeau de chagrin, comme Marie de Cléophas et Élise; généreuses comme Marie de Magdala, si absolue dans son changement de vie; suaves et pures comme Marthe et Jeanne; dignes, intelligentes, toute pensée et toute rectitude comme Sintica".

Jésus précise l'articulation de ces femmes disciples avec le groupe apostolique qu'elles accompagnent épisodiquement dans différents voyages. Ce nombre varie au long de la vie publique (4.158), certaines suivent Jésus principalement au début de sa prédication, d'autres l'accompagnent dans les périodes de persécutions jusqu'au pied de la Croix : La Vierge Marie, Élise de Béthsour; Jeanne, femme de Chouza; Marie,

femme d'Alphée et tante de Jésus; Marie de Magdala (Marie Madeleine); Marthe de Béthanie, sa sœur; Marie Salomé, mère des apôtres Jean et Jacques; Suzanne.

Si certaines de ces femmes sont fortunées et subviennent aux besoins financiers de la troupe apostolique (Marie de Magdala, Marthe, Jeanne de Chouza), d'autres assurent l'intendance (soin des vêtements par exemple) : ce sont les mères d'apôtres (Marie de Cléophas, Marie Salomé en plus de la Vierge Marie) et les femmes d'apôtres mariés (Porphyrée, femme de Pierre, Marie, femme de Philippe et Anne, femme de Nathanaël-Barthélémy). À cela s'ajoute les femmes-disciples qui assurent protection, assistance ou refuge : Valeria, Lidia, Nike (Véronique).

La constitution de ce groupe est étalée dans le temps sa composition varie donc. Nous sélectionnons ci-dessous les plus importantes, soit parce qu'elles sont les premières à suivre Jésus, soit parce qu'elles seront présentes jusqu'à la fin.

- La **Vierge Marie**,
- **Annalia** de Jérusalem, la première des vierges consacrées
- **Anastasia (Rose de Jéricho)**, la femme répudiée par son mari
- **Élise** de Béthsour, amie d'enfance et compagne de la Vierge Marie au Temple
- **Jeanne**, femme de Chouza l'intendant d'Hérode
- Lidia (Livia), **la romaine sympathisante puis disciple tardive**
- **Marcelle**, la servante de Marthe
- **Marie d'Alphée** mère de Jacques et de Jude, les apôtres et cousins de Jésus
- **Marie de Magdala**,
- **Marthe** sa sœur,
- **Marie Salomé**, mère de Jean et de Jacques de Zébédée, les apôtres
- **Nike (Véronique)**, la disciple dédiée aux œuvres de charité
- **Sara** de Béthanie, la veuve guérie par Jésus
- **Sintica**, l'ancienne esclave grecque enfuie.
- **Suzanne**, la jeune mariée de Cana
- Valeria, **la romaine devenue prosélyte**

Treize de ces femmes disciples accompagnent Jésus jusqu'à Jérusalem et assistent à sa Passion : La Vierge Marie, Élise de Bethsour, Jeanne de Chouza, Lidia, Marcelle, Marie de Cléophas, Marie de Magdala, Marthe, Marie Salomé, (Véro)Nique, Sara, Suzanne, Valéria. Auxquelles il faut rajouter Anne de Méron croisée sur la via dolorosa. Annalia mourra, selon la promesse de Jésus, le dimanche des Rameaux. Anastasia est éloignée d'un Judas devenu luxurieux. Sintica a été contrainte à l'exil.

- Anne, **l'épouse de Nathanaël dit Barthélemy**
- **Marie de Cléophas**, tante de Jésus et "sœur" de la **Vierge Marie** (Jean 19,25)
- Marie Salomé, **épouse de Zébédée et mère de Jacques le majeur et de Jean l'évangéliste**
- Marie, **la femme de Philippe**

- Porphyrée, l'épouse sans enfant de Pierre
- Sœur jumelle de Thomas. On ne connaît pas son nom.

Les femmes des apôtres ne suivent pas Jésus à Jérusalem pour sa Passion. Est-ce pour leur éviter la violence des événements ou pour leur éviter la honte de leurs maris fuyant le Maître par peur ? On ne sait.

En tous cas les mères des apôtres (Marie de Cléophas; Marie Salomé) sont présentes aux côtés de la Vierge Marie.

Annalia

Présentation

Annalia (Anna Léa) est une judéenne d'Ophel, un quartier populaire de Jérusalem. "Une jeune brunette, élancée". Elle a à peine seize ans, quand elle se fiance à Samuel, mais la phtisie est sur le point de l'emporter. L'apôtre Jean, informé de la détresse de sa mère Élise, intercède pour sa guérison auprès de Jésus et l'obtient.

Cette expérience de la mort, engage Annalia dans un chemin de conversion : elle souhaite un don absolu à son sauveur. Elle partage ce vœu de virginité totale avec son fiancé puis le présente à la Vierge Marie, et par elle, à Jésus.

Pressentant le destin du Messie et pensant ne pas pouvoir le supporter, elle lui demande une grâce : mourir avant lui.

"Annalia, c'est beaucoup ce que tu demandes, et c'est beaucoup ce que tu donnes... Ma fille, tu as compris Dieu et la perfection à laquelle la créature peut s'élever pour ressembler au Très Pur et pour plaire au Très Pur" (Tome 3, chapitre 16).

Son fiancé ne poursuit pas dans son intention : il rompt avec Annalia et devient un ennemi de Jésus. Annalia renouvelle son vœu de virginité absolue au désespoir de sa mère qui finit pourtant par se résigner (Tome 5, chapitre 58).

Elle est bientôt rejointe par d'autres vocations : Marianne et sa sœur, les deux filles de Philippe l'apôtre; puis Myriam, la fille ressuscitée de Jaïre (Tome 5, chapitre 60), et enfin Sara, une parente (Tome 8, chapitre 44).

Son vœu est exaucé : elle voit le triomphe de Jésus entrant à Jérusalem le dimanche des rameaux et meurt immédiatement après (Tome 9, chapitre 9). Jésus console la mère éplorée : "Elle est morte par la joie d'aimer" (Tome 9, chapitre 11).

EMV 85.6 – Jésus rejoint Jean avec Simon le Zélote. Le bien-aimé a rencontré la mère d'Annalia. Sa fille est mourante

« Où allons-nous ?

– Retrouver Jean. A cette heure de chaleur, il sera à la maison de l'Oliveraie. »

Ils s'y rendent rapidement, en cherchant de l'ombre par les rues que chauffe un soleil ardent. Ils dépassent le faubourg poussiéreux, traversent la Porte des Remparts, sortent dans la campagne éblouissante, puis vont de là à l'oliveraie, et enfin à la maison.

Dans la cuisine fraîche et sombre grâce à la toile qui couvre la porte, se trouve Jean. Il sommeille, et Jésus l'appelle :

« Jean !

– Toi, Maître ? Je t'attendais ce soir.

– Je suis venu plus tôt. Comment t'es-tu occupé, Jean ?

– Comme un agneau qui a perdu son berger. Je parlais à tout le monde de toi, parce que parler de toi, c'était déjà un peu comme si tu étais là. J'ai parlé à certains parents, à des connaissances, à des étrangers. A Hanne, aussi... Et à un estropié dont je me suis fait un ami avec trois deniers. On me les avait donnés et je les lui ai offerts. Et encore à une pauvre femme de l'âge de ma mère, qui pleurait dans un groupe de femmes sur le pas d'une porte.

Je lui ai demandé : " Pourquoi pleures-tu ? "

Elle m'a répondu : " Le médecin m'a déclaré : ' Ta fille est phtisique. Résigne-toi. Elle mourra au début d'octobre. ' Je n'ai qu'elle : elle est belle, bonne, elle a quinze ans. Elle devait se marier au printemps, et au lieu du coffre de noces, c'est sa tombe que je dois préparer. "

Je lui ai dit : " Je connais un Médecin qui peut te la guérir, si tu as la foi. " – " Plus personne ne peut la guérir. Trois médecins l'ont vue. Elle crache déjà du sang. "

" Le mien, ai-je dit, n'est pas un médecin comme les tiens. Il ne soigne pas au moyen de remèdes, mais par sa puissance. C'est le Messie... "

Une petite vieille, alors, lui a lancé : " Oh ! Crois, Elise ! Je connais un aveugle qui a recouvré la vue grâce à lui ! "

Alors la mère est passée de la défiance à l'espoir et elle t'attend... Ai-je bien agi ? Je n'ai fait que cela.

– Tu as bien agi. Et, ce soir, nous irons chez tes amis.

EMV 86 – Rencontre avec Annalia

86.4 – Maître, voici Judas avec les bergers et des femmes. Si j'y vois clair, c'est la jeune fille d'hier, dit Jean.

(...)

Judas et les bergers sont arrivés sous le porche.

« Paix à vous tous » dit Jésus.

Il voudrait ajouter autre chose, mais une toute jeune fille, maigre et souriante, fend le groupe et se jette à ses pieds :

« Ta bénédiction encore sur moi, Maître et Sauveur, et en plus un baiser pour toi ! »

Et elle lui baise les mains.

« Va, sois heureuse, montre-toi bonne : bonne fille, puis bonne épouse et bonne mère. Enseigne à tes futurs enfants mon nom et ma doctrine. Paix à toi et à ta mère. Paix et bénédiction à tous les amis de Dieu. Paix aussi à toi, Alexandre. »

Jésus s'éloigne.

86.5 « Nous sommes en retard. Mais nous avons été assiégés par ces femmes, explique Judas. Elles étaient à Gethsémani et voulaient te voir. Nous y étions allés – moi et les autres à notre insu – pour faire route avec toi. Mais tu étais déjà parti et, à ta place, on n'a vu qu'elles. Nous voulions les quitter... mais elles étaient plus collantes que des mouches. Elles voulaient savoir plein de choses... As-tu guéri la petite fille ?

– Oui.

– Et tu as parlé au Romain [Alexandre] ?

– Oui, c'est un coeur honnête, et il cherche la vérité... »

EMV 156 – Annalia fait vœu de virginité. Elle est la première vierge de l'Église militante, après la Mère du Christ

156.1 Jésus, accompagné de Pierre, André et Jean, frappe à la porte de sa maison de Nazareth. Sa Mère ouvre aussitôt, et son visage s'éclaire d'un lumineux sourire à la

vue de son Jésus.

« Tu arrives bien à propos, mon Fils ! Depuis hier j'ai avec moi une pure colombe qui t'attend. Elle vient de loin et la personne qui l'accompagnait ne pouvait rester plus longtemps. Comme elle demandait conseil, je lui ai dit ce que je pouvais. Mais toi seul, mon Fils, tu es la Sagesse. Bienvenue à vous aussi. Venez tout de suite vous restaurer.

– Oui, restez ici. Moi, je vais immédiatement voir la jeune fille qui m'attend. »

La curiosité est vive chez les trois disciples, mais prend des aspects différents : Pierre lorgne de tous côtés avec intérêt, comme s'il espérait voir à travers les murs. Jean semble vouloir lire sur le visage souriant de Marie le nom de l'inconnue. André, au contraire, qui a vivement rougi, dirige tous ses regards vers Jésus, et une muette supplication fait frémir son regard et ses lèvres.

Mais Jésus ne s'occupe de personne. Tandis que les trois hommes se décident à entrer dans la cuisine où Marie leur offre de la nourriture et la tiédeur du feu, Jésus soulève le rideau qui cache l'ouverture conduisant au jardin et il sort.

Un doux soleil rend encore plus aériens et irréels les rameaux tout fleuris du grand amandier du jardin. Seul à être en fleurs, le plus grand des arbres du jardin, magnifique dans son vêtement de soie blanc rosé qui tranche sur la nudité des autres – poirier, pommier, figuier, vigne, grenadier tous encore secs et nus –, son voile mousseux de couleur vive le fait paraître somptueux en comparaison de l'humble grisaille des oliviers. On dirait que ses longues branches ont attrapé un très léger nuage perdu dans le bleu du ciel et qu'il s'en est enrubanné pour annoncer au monde entier : « Les noces du printemps arrivent : exultez, arbres et animaux ! Voici l'heure des baisers échangés avec les vents, avec les abeilles ou les fleurs. Vous les oiseaux de Dieu, vous les blanches brebis, voici l'heure des baisers sous les tuiles ou dans le feuillage des buissons. Aujourd'hui les baisers, demain les petits pour perpétuer l'oeuvre du Créateur, notre Dieu. »

Les bras croisés, Jésus se tient debout dans le soleil et sourit à la grâce pure, tranquille, du jardin de sa Mère, avec ses parterres de lys que dénoncent les premières touffes de feuilles, ses rosiers aux branches encore nues, l'olivier argenté, et les autres familles de fleurs éparses au milieu des humbles rangées de légumes et de salades qui commencent tout juste à verdier. Pur, ordonné, plein de grâce, ce jardin paraît exhaler la candeur d'une parfaite virginité.

156.2 « Mon Fils, viens dans ma chambre. Je vais te l'amener. Elle s'est réfugiée là-bas quand elle a entendu tant de voix. »

Jésus entre dans la petite chambre de sa Mère, cette chaste, très chaste petite chambre qui a entendu les paroles du dialogue avec l'ange et qui exhale, plus encore que le jardin, la nature virginale, angélique, sainte de celle qui l'habite depuis des années et de l'archange qui en elle a vénéré sa Reine. S'est-il écoulé plus de trente ans ou bien cette rencontre date-t-elle de la veille ? Aujourd'hui encore, une quenouille

porte sa touffe de laine cardée douce et presque argentée, et voilà le fil sur le fuseau. Une broderie pliée se trouve sur la petite table près de la porte entre un rouleau de parchemin et une amphore de cuivre contenant un gros rameau de l'amandier en fleurs ; le rideau rayé tombé sur le mystère de cette demeure virginale frissonne toujours sous une brise légère, et le lit bien rangé dans son coin a gardé son aspect gracieux de lit d'une toute jeune fille. Que de songes se sont faits et se feront sur le petit oreiller !

Le rideau se soulève lentement sous la main de Marie. Jésus, debout, qui tournait le dos à la porte et contemplait ce nid de pureté, se retourne.

« Voici, mon Fils, je te l'amène. C'est une agnelle et tu es son Berger. »

Marie est entrée en tenant par la main une toute jeune fille brune et élancée qui rougit vivement à la vue de Jésus, puis elle se retire doucement en laissant tomber le rideau.

156.3 « Que la paix soit avec toi, mon enfant.

– La paix... Seigneur... »

La jeune fille, très émue, reste sans voix, mais elle s'agenouille, la tête courbée vers le sol.

« Lève-toi, que veux-tu de moi ? N'aie pas peur ...

– Ce n'est pas la peur... mais... maintenant que je suis devant toi... après l'avoir tant désiré... tout ce qu'il me paraissait facile, nécessaire de te dire... je ne le trouve plus... cela ne me paraît plus... Je suis sotte... pardonne-moi, mon Seigneur...

– Tu demandes grâce pour la terre ? Tu as besoin de quelque miracle ? Tu as des âmes à convertir ? Non ? Alors ? Allons, parle ! Tu as eu tant de courage et maintenant il te manque ? Ne sais-tu pas que je suis celui qui fortifie ? Oui ? Tu le sais ? Dans ce cas, parle comme si j'étais un père pour toi. Tu es jeune. Quel âge as-tu ?

– Seize ans, mon Seigneur.

– D'où viens-tu ?

– De Jérusalem.

– Comment t'appelles-tu ?

– Annalia ...

– C'est un nom qui m'est cher car il comprend, en en formant un seul, celui de ma grand-mère et de bien d'autres saintes femmes d'Israël, et celui de l'épouse de Jacob, qui était si bonne, douce, fidèle, affectueuse. Il te portera bonheur. Tu seras une

épouse et une mère exemplaires. Non ? Tu secoues la tête ? Tu pleures ? As-tu donc été repoussée ? Non plus ? L'homme que tu devais épouser est-il mort ? Personne ne t'a encore demandée en mariage ? »

La jeune fille secoue toujours la tête. Jésus fait un pas, lui fait une caresse, la force à lever la tête et à le regarder... Le sourire de Jésus triomphe du trouble de la jeune fille.

Elle s'enhardit :

« Seigneur, je serais épouse et heureuse grâce à toi. Tu ne me reconnais pas, mon Seigneur ? Je suis la phtisique, la fiancée mourante que tu as guérie sur la prière de ton Jean... Depuis ta grâce, je... j'ai eu un autre corps – sain, celui-là – à la place de celui que j'avais auparavant, quand j'étais mourante ; et j'ai eu une autre âme... Je ne sais pas, mais j'avais l'impression de n'être plus moi-même... La joie d'être guérie, donc la certitude de pouvoir me marier – c'était mon regret en mourant de ne pas pouvoir être épouse –, tout cela n'a duré que pendant les premières heures. Et puis... »

La jeune fille s'enhardit toujours plus ; elle retrouve les idées et les mots qu'elle avait perdus dans son trouble d'être seule avec le Maître...

« ... Et puis j'ai compris que je ne devais pas être égoïste, ni penser seulement : " Maintenant, je vais être heureuse ", mais que je devais penser à faire quelque chose de plus pour toi et pour Dieu, ton Père et le mien. Une petite chose, mais qui te manifeste ma reconnaissance. J'ai beaucoup réfléchi et quand, le sabbat suivant, j'ai vu mon époux, je lui ai dit : " Ecoute, Samuel : sans ce miracle, je serais morte en quelques mois et tu m'aurais perdue pour toujours. Maintenant, je voudrais faire à Dieu un sacrifice, et toi avec moi, pour dire à Dieu que je le loue et que je le remercie. " Samuel a aussitôt répondu – car il m'aime – : " Allons au Temple ensemble immoler la victime. " Mais moi, ce n'était pas ce que je voulais. Je suis pauvre et fille du peuple, mon Seigneur. Je suis ignorante et j'ai peu de moyens. Mais par l'intermédiaire de ta main posée sur ma poitrine malade, quelque chose était entré non seulement dans mes poumons rongés, mais aussi à l'intérieur de mon coeur. Dans les poumons la santé, dans le coeur la sagesse. Et j'ai compris que le sacrifice d'un agneau n'était pas le sacrifice voulu par mon âme qui... qui t'aimait. »

Rougissante, la jeune fille se tait après sa déclaration d'amour.

156.4 « Continue sans crainte. Qu'est-ce que ton âme désirait ?

– Te sacrifier quelque chose qui soit digne de toi, Fils de Dieu ! Et alors... et alors j'ai pensé que ce devait être quelque chose de spirituel, comme ce qui vient de Dieu, c'est-à-dire le sacrifice de suspendre mes noces pour l'amour de toi, mon Sauveur. Un mariage, c'est une grande joie, tu sais... Quand on s'aime, c'est une grande chose ! On le désire, on en a hâte !... Mais je n'étais plus celle de quelques jours auparavant. Je ne le désirais plus comme la plus belle des choses... Je l'ai dit à Samuel... et il m'a comprise. Lui aussi a voulu devenir nazir pour un an à dater du jour qui aurait dû être

celui des noces, c'est-à-dire le lendemain des calendes d'Adar. En attendant, il est allé à ta recherche pour aimer celui qui lui avait rendu son épouse, l'aimer et le connaître : toi. Et il t'a trouvé après plusieurs mois à la Belle Eau. Moi aussi, je suis venue... et ta parole a fini de changer mon coeur. Maintenant le voeu d'avant ne me suffit plus. Comme cet amandier là-dehors, qui sous le soleil toujours plus chaud est revenu à la vie après être resté mort pendant des mois et s'est garni de fleurs, et puis viendront les feuilles et les fruits, ainsi j'ai toujours progressé dans la sagesse de ce qui est meilleur. La dernière fois que je suis venue à la Belle Eau, désormais sûre de moi et de ce que je voulais – pendant tous ces derniers mois-ci, j'y ai réfléchi –, tu n'y étais plus... Ils t'avaient chassé. J'ai tant pleuré et tant prié le Très-Haut qu'il m'a exaucée, en persuadant ma mère de m'envoyer ici avec un parent qui se rendait à Tibériade pour parler aux courtisans du Tétrarque. Le régisseur m'avait appris que je pourrais te trouver ici. J'ai trouvé ta Mère... et ses paroles. Rien que de l'entendre et de rester à côté d'elle pendant ces deux jours a fini de mûrir le fruit de ta grâce. »

La jeune fille s'est agenouillée comme devant un autel, les bras croisés sur sa poitrine.

« C'est bien. 156.5 Mais que veux-tu de précis ? Que puis-je faire pour toi ?

– Seigneur, je voudrais... je voudrais une grande chose. Et toi seul, qui es Maître de la vie et de la santé, tu peux me la donner. Car je pense que ce que tu peux donner, tu peux aussi l'enlever... Je voudrais que, cette vie que tu m'as donnée, tu me l'enlèves au cours de l'année de mon voeu, avant qu'elle ne se termine...

– Mais pourquoi ? N'es-tu pas reconnaissante à Dieu pour la santé que tu as recouvrée ?

– Infiniment ! Sans mesure ! Mais pour une seule chose : car en vivant de sa grâce et de ton miracle j'ai compris ce qui était le meilleur.

– Qu'est-ce ?

– C'est vivre comme les anges. Comme ta Mère, mon Seigneur... comme toi, tu vis... comme vit ton Jean... Les trois lys, les trois flammes blanches, les trois béatitudes de la terre, Seigneur. Oui, parce que je pense que c'est une béatitude de posséder Dieu et que Dieu est en possession des purs. Celui qui est pur est un ciel avec Dieu au centre, et tout autour les anges... Oh ! Mon Seigneur ! C'est cela que je voudrais !... Je t'ai peu entendu, j'ai peu entendu ta Mère, et ton disciple et Isaac. Je n'ai pas fréquenté d'autres personnes qui m'aient rapporté tes paroles. Mais il me semble que mon âme t'entend toujours et que tu es son Maître... J'en ai terminé, mon Seigneur...

– Annalia, tu demandes beaucoup et tu donnes beaucoup... Ma fille, tu as compris Dieu et la perfection à laquelle la créature peut s'élever pour ressembler au Très-Pur et pour lui plaire. »

Jésus a pris entre ses mains la tête brune de la jeune fille agenouillée et il se penche sur elle pour lui parler.

« Ma fille, celui qui est né d'une Vierge – car il ne pouvait faire son nid que sur un bouquet de lys – est écoeuré par la triple convoitise du monde, et il serait écrasé par cet écoeuement si le Père, qui sait de quoi vit son Fils, n'intervenait pas par des aides d'amour pour soutenir mon âme angoissée. Les purs font ma joie. Tu me rends ce que le monde m'enlève par son inépuisable bassesse. Que le Père en soit béni, et toi aussi, jeune fille. Sois tranquille. Il se produira quelque chose pour rendre ton voeu éternel. Sois l'un des lys répandus sur le chemin sanglant du Christ.

156.6 – Oh ! Mon Seigneur... je voudrais encore une chose ...

– Laquelle ?

– Ne pas assister à ta mort... Je ne pourrais voir mourir celui qui est ma vie. »

Jésus sourit doucement et, de sa main, il essuie deux ruisseaux de larmes qui coulent le long du visage mat.

« Ne pleure pas. Les lys ne sont jamais en deuil. Tu riras avec toutes les perles de ta couronne angélique, quand tu verras le Roi couronné entrer dans son Royaume. Va. Que l'Esprit du Seigneur t'instruise entre l'une et l'autre de mes venues. Je te bénis par les flammes de l'Amour éternel. »

Jésus sort dans le jardin et appelle :

« Mère ! Voici une petite fille toute à toi. Maintenant, elle est heureuse. Mais toi, plonge-la dans ta blancheur, maintenant et chaque fois que nous irons à la Cité sainte, pour qu'elle devienne une neige de pétales célestes répandus sur le trône de l'Agneau. »

Puis Jésus revient vers les siens, pendant que Marie caresse la jeune fille en restant avec elle.

156.7 Pierre, André et Jean le regardent, l'air interrogateur, et le visage resplendissant de Jésus leur montre qu'il est heureux.

N'y tenant plus, Pierre demande :

« Avec qui as-tu tant parlé, mon Maître ? Et qu'as-tu entendu pour que la joie t'illumine ainsi ?

– Avec une femme à l'aube de la vie, avec celle qui sera l'aube de tant d'autres qui viendront.

– Qui ?

– Les vierges. »

André murmure tout bas, pour lui-même :

« Ce n'est pas elle...

– Non, ce n'est pas elle, mais ne te lasse pas de prier avec patience et bonté. Chaque mot de ta prière est comme un rappel, une lumière dans la nuit qui la soutient et la guide.

– Mais qui mon frère attend-il ?

– Une âme, Pierre, une grande misère qu'il veut transformer en une grande richesse.

– Mais où André l'a-t-il trouvée, lui qui ne bouge jamais, ne parle jamais, ne prend jamais d'initiatives ?

– Sur mon sentier. Viens avec moi, André. Allons chez Alphée le bénir au milieu de ses nombreux petits-enfants. Quant à vous, attendez-moi dans la maison de Jacques et de Jude. Ma Mère a besoin qu'on la laisse seule toute la journée. »

Ils partent ainsi, les uns par ici, les autres par là, et le secret entoure la joie de la première femme qui, pour l'amour du Christ, s'est vouée à la virginité.

EMV 157 – Jésus parle d'Annalia aux apôtres

157.4 Hier, une jeune fille m'a demandé de l'immoler avant que ne sonne pour elle l'heure des noces, car elle sent qu'elle m'aime, comme on aime Dieu, c'est-à-dire de tout son être, avec la perfection absolue du don de soi. Et je le ferai. Je lui en ai caché l'heure afin que son âme ne tremble pas de peur, et sa chair plus encore. Sa mort ressemblera à celle d'une fleur qui un soir ferme sa corolle en croyant l'ouvrir encore le lendemain, mais ne l'ouvre plus parce que le baiser de la nuit a aspiré sa vie. Et je le ferai, selon son désir, en anticipant de quelques jours son sommeil de mort du mien. Ainsi cette vierge, ma première vierge, n'aura pas à attendre aux limbes et je la trouverai tout de suite en expirant...

Ne pleurez pas ! Je suis le Rédempteur... mais cette sainte jeune fille ne s'est pas bornée à la louange aussitôt après le miracle, elle a su exploiter le miracle, comme de l'argent prêté à intérêt. Elle est passée de la reconnaissance humaine à une reconnaissance surnaturelle, d'un désir terrestre à un désir surnaturel. Elle a montré une maturité d'esprit supérieure à celle de presque tout le monde. Je dis " presque " parce que, parmi vous qui m'écoutez, il y a des perfections égales, sinon même supérieures. Elle ne m'a pas demandé de me suivre. Au contraire, elle a manifesté le désir d'accomplir son évolution pour passer de sa condition de jeune fille à celle d'ange, dans le secret de sa demeure. Et pourtant, je l'aime tant qu'aux heures de dégoût pour ce qu'est le monde, j'évoquerai le souvenir de cette douce créature, en

bénissant le Père qui essuie mes larmes et mes sueurs de Maître d'un monde, qui ne veut pas de moi, par ces fleurs d'amour et de pureté.

Anastica, la rose de Jéricho

Présentation

Son nom désigne une fleur du désert qui a la particularité de se dessécher presque totalement, mais de refleurir à la première pluie. Son père, un riche marchand de Jéricho, parti très jeune en Syrie faire fortune, lui a donné ce nom évocateur du pays de ses origines.

Elle se marie avec un notable de Jéricho, Samuel, qui ne tarde pas à l'accuser de lèpre pour la répudier et épouser une autre femme dont il était amoureux.

"On m'appelle lépreuse, confie Anastasica à Jésus. Mais j'ai seulement une plaie à la poitrine, et elle m'a été donnée par mon mari qui m'a prise vierge et saine, mais lui n'était pas sain. Mais c'est un grand... et il a tout pouvoir. Même celui de dire que je l'avais trahi en venant à lui malade et de me répudier" (EMV 360).

Pendant plusieurs mois, elle cherche Jésus dont elle avait entendue parler par des passants compatissants. Elle risque la lapidation pour avoir fui sa léproserie. Jésus la rencontre affamée et épuisée. Il la guérit et la confie à Élise de Bethsur, une veuve éprouvée, qui ne pouvait rêver mieux (EMV 370).

La jeune Anastasica ne quitte plus Élise, sauf lorsque le refuge de la troupe apostolique à Nobé, près de Jérusalem, abrite un Judas coureur de femmes et en rupture de ban (EMV 528).

Elle est tout naturellement présente parmi les disciples lors de l'Ascension de Jésus (EMV 638).

A-t-elle retrouvé, avec son héritage, une propriété à Jéricho ou prend-elle la succession d'Élise ? En tous cas, sa maison était devenue un des refuges habituels des disciples jusqu'à leur dispersion à l'approche des persécutions d'Hérode Agrippa 1er, comme en témoigne une conversation entre Pierre et Jean sur les décisions à prendre : "Ce n'est pas par lâcheté et par peur, mais pour empêcher la totale extermination qui nuirait à l'Église du Christ. ... Pourquoi n'avons-nous pas pu rester à Béthanie ? Pour ce motif. Pourquoi n'est-il plus prudent de rester dans cette maison, ou dans celle de Nicodème, ou dans celle de Nique ou d'Anastasica ? Toujours pour ce motif. Pour empêcher l'Église de mourir par la mort de ses chefs" (EMV 648).

EMV 360 – Anastica, une femme répudiée par son mari lépreux, est retrouvée par les apôtres

360.11 André et les deux fils d'Alphée marchent tout en avant. A un certain moment, ils se penchent, regardent et reviennent en courant.

« Il y a une femme ! Elle semble morte ! Elle barre le sentier.

– Ah ! Quel ennui ! On commence mal. Comment va-t-on faire ? Maintenant, il va aussi falloir se purifier ! »

Ce sont les premiers murmures de la journée.

« Allons voir si elle est morte, dit Thomas à Judas.

– Pas question ! Répond ce dernier.

– Moi, je viens avec toi, Thomas » dit Simon le Zélote en s'avancant.

Ils s'approchent d'elle, se penchent et Thomas revient en arrière en courant et criant.

« Elle est assassinée, peut-être, suppose Jacques, fils de Zébédée.

– Ou bien morte de froid » répond Philippe.

Mais Thomas les rejoint et crie :

« Elle a le vêtement décousu des lépreux... »

On croirait qu'il a vu le diable, tant il est effrayé.

« Mais elle est morte ? demandent-ils.

– Qui peut savoir ! Moi, je me suis enfui. »

Simon le Zélote se relève et s'empresse de venir vers Jésus. Il dit :

« Maître, c'est une sœur lépreuse. Je ne sais pas si elle est morte. On ne dirait pas. Il me semble que son cœur bat encore.

– Tu l'as touchée ! S'écrient plusieurs en s'éloignant.

– Oui. Je n'ai pas peur de la lèpre depuis que j'appartiens à Jésus. Et j'ai pitié, car je sais ce que c'est qu'être lépreux. Peut-être la malheureuse a-t-elle été frappée, car elle saigne de la tête. Peut-être était-elle descendue chercher de la nourriture. C'est

terrible, savez-vous, de mourir de faim et d'être obligé de défier les hommes pour avoir un pain.

– Elle est très abîmée ?

– Non. Je ne sais pas comment elle est parmi les lépreux. Elle n'a pas de squames, ni de plaies, ni de gangrène. Elle l'est peut-être depuis peu. Viens, Maître, je t'en prie. Comme pour moi, aie pitié de la sœur lépreuse !

– Allons. Donnez-moi du pain, du fromage et le peu de vin qu'il nous reste.

– Tu ne vas pas la faire boire là où nous buvons ! S'écrie Judas, terrorisé.

– N'aie pas peur, elle boira dans ma main. Viens, Simon. »

360.12 Ils s'approchent... mais la curiosité attire les autres aussi. Sans plus se soucier de ce que les feuillages mouillés font pleuvoir de l'eau des branches qu'ils remuent, ni de la mousse trempée, ils montent sur la côte pour regarder sans s'approcher de la femme. Ils voient Jésus se pencher, la prendre sous les bras, la transporter et la faire asseoir contre un rocher. Sa tête pend comme si elle était morte.

« Simon, relève-lui la tête, que je puisse faire couler dans sa gorge un peu de vin. »

Il obéit sans crainte et Jésus, tenant la petite outre en l'air, fait tomber des gouttes de vin entre les lèvres blêmes et entrouvertes. Il dit :

« Elle est glacée, la malheureuse ! Et elle est toute trempée.

– Si elle n'était pas lépreuse, nous pourrions l'amener là où nous étions, dit André, compatissant.

– Il ne manquerait plus que cela ! Lance Judas, furieux.

– Mais si elle n'est pas lépreuse ! Elle n'a pas de trace de lèpre.

– Elle en a le vêtement. Cela suffit. »

Pendant ce temps le vin agit. La femme pousse un soupir fatigué. Jésus, voyant qu'elle avale, lui en fait couler une gorgée dans la bouche. La femme ouvre des yeux embués et épouvantés. Elle voit des hommes. Elle essaye de se lever et de fuir en s'écriant :

« Je suis infectée ! Je suis infectée ! »

Mais les forces lui manquent. Elle se couvre le visage des mains. Elle gémit :

« Ne me lapidez pas ! Je suis descendue parce que j'ai faim... Cela fait trois jours que personne ne m'a rien jeté...

– Voici du pain et du fromage. Mange. N'aie pas peur. Bois un peu de vin dans ma main, dit Jésus en se versant dans le creux des mains un peu de vin et en le lui donnant.

– Mais tu n'as pas peur ? demande la malheureuse, stupéfaite.

– Je n'ai pas peur » répond Jésus.

Et il sourit en se levant, mais il reste près de la femme qui mange avidement le pain et le fromage. On dirait un fauve affamé. L'impatience de se nourrir la fait haleter.

360.13 Puis, une fois apaisé le désir animal de son estomac, elle regarde autour d'elle... Elle compte à haute voix :

« Un... deux... trois... treize... Mais alors ?... Oh ! Qui est le Nazaréen ? Toi, n'est-ce pas ? Toi seul peut avoir pitié d'une lépreuse, comme tu l'as montré !... »

La femme se met à genoux difficilement à cause de sa faiblesse.

« C'est moi, oui. Que veux-tu ? Guérir ?

– Oui... Mais auparavant je dois te dire une chose... J'avais entendu parler de toi. Quelques passants m'en avaient parlé, il y a tellement longtemps... Tellement ? Non. C'était en automne. Mais pour un lépreux... chaque jour vaut une année... J'aurais voulu te voir, mais comment aurais-je pu venir en Judée, en Galilée ? On me traite de "lépreuse". Mais j'ai seulement une plaie à la poitrine, et elle m'a été transmise par mon mari qui m'a prise vierge et saine, mais lui n'était pas sain. Mais c'est un grand... et il a tout pouvoir. Même celui de dire que je l'avais trahi en venant à lui malade et de me répudier pour cette raison, afin de prendre une autre femme dont il était amoureux. Il m'a dénoncée comme lépreuse et, comme je voulais me disculper, on m'a jeté des pierres. Etait-ce juste, Seigneur ? Hier soir, un homme est passé par Betjaboc, en annonçant que tu venais et qu'il allait à ta rencontre pour te chasser. Moi, j'étais là... J'étais descendue jusqu'aux maisons parce que j'avais faim. J'aurais fouillé dans le fumier pour me rassasier... Moi qui avais été une "dame", j'aurais cherché à prendre aux poules un peu de pâtée aigre... »

Elle pleure... Puis elle reprend :

« Le désir de te trouver, pour toi, pour te dire : "Fuis !" et aussi pour moi, pour te dire : "Pitié !" m'a fait oublier que, contrairement à notre loi, les chiens, les porcs, les poulets vivent près des maisons d'Israël, mais que le lépreux ne peut descendre demander un pain, pas même une femme qui n'a de lépreuse que le nom. Et je me suis avancée pour demander où tu étais. Ils ne m'ont pas vue tout de suite dans l'ombre, et ils m'ont dit : "Il monte par la berge du fleuve." Mais ensuite ils m'ont vue

et, au lieu de pain, ils m'ont jeté des pierres. J'ai couru pendant la nuit pour venir à ta rencontre, pour fuir les chiens. J'avais faim, j'avais froid, j'avais peur. Je suis tombée là où tu m'as trouvée. Ici. J'ai cru mourir. Au contraire, je t'ai rencontré, toi, Seigneur. Je ne suis pas lépreuse, mais c'est cette plaie au sein qui m'empêche de revenir parmi les vivants. Je ne demande pas à redevenir Rose de Jéricho comme au temps de mon père, mais au moins à vivre parmi les hommes et à te suivre. Ceux qui m'ont parlé en octobre m'ont dit que tu avais des femmes disciples et que tu étais avec elles... Mais, d'abord, sauve-toi. Ne meurs pas, toi qui es bon !

– Je ne mourrai pas tant que l'heure ne sera pas venue.^{360.14} Va jusqu'à ce rocher, là-bas. Il y a une grotte sûre. Repose-toi et ensuite va trouver le prêtre.

– Pourquoi, Seigneur ? »

La femme tremble d'anxiété.

Jésus sourit :

« Redeviens la Rose de Jéricho qui fleurit dans le désert et qui vit toujours, même si elle paraît morte. Ta foi t'a guérie. »

La femme entrouvre son vêtement sur la poitrine, regarde et s'écrie :

« Plus rien ! O Seigneur, mon Dieu ! »

Et elle tombe front contre terre.

« Donnez-lui du pain et de la nourriture. Et toi, Matthieu, donne-lui une paire de tes sandales. Moi, je vais lui passer un manteau pour qu'elle puisse aller trouver le prêtre quand elle se sera restaurée. Remets-lui aussi l'obole, Judas, pour les dépenses de la purification. Nous l'attendrons à Gethsémani pour la confier à Elise. Elle m'a demandé une fille.

– Non, Seigneur, je ne me repose pas. J'y vais tout de suite, tout de suite.

– Descends au fleuve, alors, lave-toi, mets le manteau...

– Seigneur, dit Simon le Zélote, c'est moi qui vais le donner à ma sœur lépreuse. Permets-le-moi et je la conduirai à Elise. Je guéris une seconde fois, en me revoyant en elle, heureux.

– Qu'il en soit comme tu veux. Procure-lui ce qu'il lui faut. Femme, écoute bien : tu iras te purifier, après quoi tu iras à Béthanie, tu demanderas Lazare et tu lui diras de te prendre chez lui jusqu'à mon arrivée. Va en paix.

– Seigneur ! Quand pourrai-je te baiser les pieds ?

– Bientôt. Va. Mais sache que seul le péché me répugne. Et pardonne à ton époux, parce que c'est par son intermédiaire que tu m'as trouvé.

– C'est vrai. Je lui pardonne. Je pars... Ah ! Seigneur ! Ne t'arrête pas ici où l'on te hait. Pense que j'ai marché, épuisée, pendant toute une nuit pour venir te prévenir et, si au lieu de te trouver j'en avais trouvé d'autres, je pouvais être lapidée comme un serpent.

– Je m'en souviendrai. Va, femme. Brûle le vêtement. Accompagne-la, Simon. Nous vous suivrons. Nous vous rejoindrons au pont. »

360.15 Ils se séparent. Judas intervient :

« Tout de même, il nous faut maintenant nous purifier. Nous sommes tous impurs.

– Elle n'était pas lépreuse, Judas, fils de Simon. C'est moi qui te le dis.

– Eh bien ! Moi, je me purifierai. Je ne veux pas d'impureté sur moi.

– Quel lys candide ! » s'exclame Pierre. « Si le Seigneur ne s'estime pas impur, veux-tu l'être, toi ?

– Et pour une femme dont le Seigneur affirme qu'elle n'était pas lépreuse ? Mais qu'avait-elle, Maître ? Tu as vu la plaie ?

– Oui. C'est le fruit de la luxure d'un homme. Mais elle n'était pas lépreuse, et si l'homme avait été honnête, il ne l'aurait pas chassée, car il était plus malade qu'elle. Mais tout sert aux luxurieux pour rassasier leur faim. Toi, Judas, si tu veux, tu peux y aller. Nous nous retrouverons à Gethsémani. Et purifie-toi ! Purifie-toi ! Mais la première des purifications, c'est la sincérité. Tu es hypocrite. Souviens-t'en. Mais tu peux y aller.

– Non, je reste ! Puisque tu le dis, je le crois. Je ne suis donc pas impur et je reste avec toi. Tu veux dire que je suis luxurieux et que je profitais de l'occasion pour... Je te prouve que c'est toi qui es mon amour. »

Ils descendent rapidement.

EMV 370 – Anastica est confiée à Elise

Voir le texte dans la partie « EMV 370 » (EMV 370-14-15).

Elise de Bethsur

Présentation

Veuve récente d'Abraham de Samuel. Cette judéenne est guérie par Jésus d'une mélancolie mortelle qui s'empare d'elle après la mort, coup sur coup, de ses deux fils, Daniel et Lévi. Le deuxième a été amené en vain au bord du Jourdain dans l'espoir que Jésus (absent) le guérisse. "l'an passé ses fils aussi sont morts. Un malaise subit pour le premier et on n'a jamais compris de quoi il était mort. Le second a décliné lentement et rien n'arrêtait le mal... Quand nous sommes revenus au mois d'Adar, il était mort depuis deux lunes. (3.70 - p.424)".

Elle a des aïeux communs avec Marie puisqu'elle descend, elle aussi de David. Comme elle, elle a été au Temple durant son enfance où elle fut la "compagne-maîtresse" de Marie. Elle quitte le Temple deux ans avant Marie pour épouser son mari.

Après toutes ces épreuves, elle est recueillie par Jeanne de Chouza et décide de suivre Jésus "sa paix" - Heureuse et comblée, elle reçoit la garde d'Anastasia, la lépreuse guérie (5.60).

Progressivement elle s'établit à Nobé, village proche de Jérusalem, pour y servir Jésus. Celui-ci en effet n'a plus de lieux en Judée où s'arrêter tranquillement sauf celui-ci (7.208). Une des premières épreuves qu'elle affrontera sera celle d'un Judas, en rupture de ban, qui fomenta sa trahison (7.225). Si, malgré son aversion, elle réussit à retenir Judas en attendant le retour de Jésus, elle croit prudent d'éloigner Anastasia d'un Judas luxurieux. Elle surmontera de même son aversion lorsqu'il s'agira de surveiller un Judas de plus en plus proche de la trahison finale, lors de l'exil en Samarie (8.34). Elle ira même jusqu'à mettre sa vie en danger pour sauver Judas lors de l'altercation de Tersa (8.36)

Caractère et aspect

Elle est de dix ans plus âgée que la Vierge Marie (soit aux environs de 57/60 ans). Maigre, cheveux blancs. Une femme, à laquelle la grande douleur d'autrefois a donné une majesté de reine souffrante (5.60).

Parcours apostolique

Elle se trouve au Calvaire avec les saintes femmes. Elle est aussi témoin de l'Ascension.

EMV 208 – Elise, compagne de Marie au Temple, est en pleine détresse suite à la perte de ses deux fils. Consolations de Marie et de Jésus

Ecoutez : connaissez-vous une certaine Elise, épouse d'Abraham, fils de Samuel ?

– Oui, elle est chez elle, à Bet-çur, mais Abraham est mort et, l'an passé, ses fils également : un malaise subit pour le premier et on n'a jamais compris de quoi il était mort. Le second a décliné lentement et rien n'arrêtait sa maladie. Nous lui donnions du lait de jeune chèvre, car les médecins disaient que c'était bon pour le malade. Il en buvait des quantités qui venaient de tous les bergers car sa pauvre mère en envoyait chercher auprès de quiconque possédait une chèvre de premier lait dans son troupeau. Mais cela n'a servi à rien. Quand nous sommes revenus dans la plaine, il ne se nourrissait plus. Et à notre retour, au mois d'Adar, il était mort depuis deux lunes.

– Ma pauvre amie ! Elle m'aimait bien, au Temple... nous avons des ancêtres communs... Elle était bonne... Elle a quitté le Temple pour épouser Abraham auquel elle était promise depuis son enfance, deux ans avant moi, et je me souviens de sa venue au Temple pour l'offrande de son premier-né au Seigneur. Elle me fit appeler, pas uniquement moi, mais elle voulut me voir seule plus longuement... Et maintenant, elle est seule... Ah, il faut que je me hâte d'aller la consoler ! Quant à vous, restez. J'y vais avec Elie et je serai seule à entrer chez elle. La douleur veut qu'on la respecte...

– Pas même moi, Mère ?

– Toi, toujours. Mais les autres... Pas même toi, mon petit. Ce serait pour elle une souffrance. Viens, viens, Jésus !

– Attendez-nous sur la place du village. Cherchez un abri pour la nuit. Adieu » leur ordonne Jésus à tous.

208.8 Avec Elie, Jésus et sa Mère se dirigent donc vers une grande maison toute fermée et silencieuse à laquelle le berger frappe avec son bâton. Une servante passe la tête par la fenêtre en demandant qui est là. Marie s'avance en disant :

« Marie, fille de Joachim et son Fils, de Nazareth. Dis-le à ta maîtresse.

– C'est inutile. Elle ne veut voir personne. Elle se laisse mourir en pleurant.

– Essaie.

– Non, je sais comment elle me chasse si je cherche à la distraire. Elle ne veut voir personne ni parler à personne. Elle ne parle qu'au souvenir de ses fils.

– Va, femme, je te l'ordonne. Dis-lui : “ C'est la petite Marie de Nazareth, celle qui était ta fille au Temple... ” Tu verras qu'elle voudra me recevoir. »

La femme s'en va en hochant la tête.

Marie explique à son Fils et au berger :

« Elise était beaucoup plus âgée que moi. Elle attendait au Temple le retour de son époux, parti en Egypte pour une affaire d'héritage, et elle y est restée jusqu'à un âge inhabituel. Elle a environ dix années de plus. Les maîtresses avaient l'habitude de donner aux plus jeunes des élèves plus grandes pour les conduire... et elle fut ma compagne-maîtresse. Elle était bonne et... Voici la femme. »

En effet, la servante accourt, stupéfaite, et elle ouvre toute grande la porte principale :

« Entre, entre ! » dit-elle.

Puis, à voix basse :

« Bénie sois-tu, toi qui la fais sortir de cette pièce. »

Elie se retire et Marie entre avec son Fils.

« Mais cet homme, vraiment... par pitié ! Il a l'âge de Lévi...

– Laisse-le entrer. C'est mon Fils, et il la consolera mieux que moi. »

La femme hausse les épaules et les précède à travers le long vestibule d'une maison, belle, mais bien triste. Tout est propre, mais tout semble mort...

208.9 Une femme, grande, mais toute courbée, avec des vêtements de deuils, s'avance dans le couloir, dans la pénombre.

« Elise ! Chère Elise ! C'est moi, Marie ! Dit Marie en courant à sa rencontre et en l'embrassant.

– Marie ? Toi ! Je te croyais morte, toi aussi. On m'avait raconté... quand ? Je ne sais plus... J'ai la tête vide... On m'avait rapporté que tu étais morte, comme beaucoup de mères, après la venue des mages. Mais qui m'a dit que tu étais la Mère du Sauveur ?

– Les bergers, peut-être...

– Ah, les bergers ! »

Elle éclate en sanglots.

« Ne prononce pas ce mot. Il me rappelle mon ultime espoir de sauver la vie de Lévi... Et pourtant... oui... un berger m'a parlé du Sauveur, et j'ai tué mon fils en l'amenant à l'endroit où, disait-on, se trouvait le Messie, près du Jourdain. Mais il n'y avait personne... et mon fils est revenu pour mourir... La fatigue, le froid... je l'ai tué... mais je n'ai pas voulu être meurtrière. Je me disais que, lui, le Messie, guérissait les

malades... et je l'ai fait pour cette raison... Maintenant, mon fils m'accuse de l'avoir tué...

– Non, Elise. C'est de l'imagination. Ecoute : je crois que ton fils, au contraire, m'a prise par la main en me disant : “ Va trouver ma chère maman. Conduis-lui le Sauveur. Je suis mieux ici que sur la terre. Mais elle n'écoute que son propre chagrin et ne peut entendre ce que je lui murmure tout bas parmi mes baisers, pauvre maman qui est comme possédée par un démon qui la pousse au désespoir parce qu'il veut nous séparer. Alors que, si elle se ré-signe et croit que Dieu fait tout pour le bien, nous serons unis pour toujours, avec mon père et mon frère. Jésus peut le faire. ” Je suis donc venue... avec lui... Ne veux-tu pas le voir ?... »

Marie a parlé en gardant dans ses bras la malheureuse et en lui donnant des baisers sur ses cheveux gris, avec une douceur qu'elle seule peut avoir.

« Oh, si c'était vrai ! Mais alors pourquoi Daniel n'est-il pas venu te trouver pour te dire de venir plus tôt ? Et qui donc m'a dit autrefois que tu étais morte ? Je ne m'en souviens pas... je ne m'en souviens pas... C'est même pour cette raison que j'ai attendu – peut-être trop – pour venir trouver le Messie. Mais on m'avait dit qu'il était mort, comme toi, comme tous à Bethléem...

– Ne cherche pas qui te l'a dit. 208.10 Viens, regarde, voici mon Fils. Viens à lui. Fais plaisir à tes enfants et à ta Marie. Sais-tu que nous souffrons de te voir ainsi ? »

Et elle la mène à Jésus, qui s'était placé dans un coin obscur et qui maintenant seulement s'avance sous une lampe que la femme de service a posée sur un coffre élevé.

La pauvre mère lève la tête... et je vois alors qu'il s'agit de cette Elise qui se tenait aussi au Calvaire avec les saintes femmes. Jésus lui tend les mains en un geste d'invitation qui n'est qu'amour. La malheureuse lutte un peu, puis lui donne les siennes et tout à coup s'abandonne sur la poitrine de Jésus en gémissant :

« Dis-moi, dis-moi que je ne suis pas coupable de la mort de Lévi ! Dis-moi qu'ils ne sont pas perdus pour toujours ! Dis-moi que bientôt je les rejoindrai !

– Oui, oui. Ecoute : ils sont dans la joie maintenant que tu es dans mes bras. Je ne tarderai pas à les rejoindre, et que dois-je leur dire, alors ? Que tu ne t'en remets pas au Seigneur ? Est-ce cela que je dois dire ? Les femmes d'Israël, les femmes de David sont si courageuses, si sages, dois-tu leur apporter un démenti ? Non. Tu souffres, mais parce que tu as souffert seule. Ta douleur et toi. Toi et ta douleur. Alors tu ne peux en porter le poids. N'as-tu plus gardé à l'esprit les paroles d'espoir au sujet de ceux que la mort nous a pris ? “ Je vous sortirai de vos tombeaux et je vous ramènerai dans la terre d'Israël. Alors vous saurez que je suis le Seigneur, lorsque j'ouvrirai vos tombes et que je vous aurai fait remonter de vos tombeaux. Je mettrai mon esprit en vous et vous vivrez. ” La terre d'Israël, pour les justes endormis dans le Seigneur, c'est le Royaume de Dieu. Je l'ouvrirai et le donnerai à ceux qui attendent.

– Même à mon Daniel ? Même à mon Lévi ? Il avait une si grande répulsion pour la mort... Il ne pouvait s'imaginer être éloigné de sa maman. C'est pour cela que je voulais mourir et aller auprès de lui au tombeau...

– Mais ce n'est pas là que se trouve la partie vivante d'eux-mêmes. Il n'y a là que de la matière morte qui ne peut t'entendre. Eux, ils sont dans le lieu de l'attente...

– Mais est-ce vraiment cela ? Ah ! Ne te scandalise pas de moi. Ma mémoire s'est envolée avec mon chagrin ! J'ai la tête remplie du bruit des larmes et du rôle de mes fils. Quel rôle ! Quel rôle ! Cela m'a dissous le cerveau. Je n'ai plus que ce rôle en moi...

– Et moi, je t'y mettrai les paroles de la vie. Je sèmerai la Vie, car je suis Vie, là où est la rupture de la mort. Rappelle-toi le grand Judas Maccabée qui voulut faire un sacrifice pour les morts, parce qu'il pensait à juste titre qu'ils sont destinés à ressusciter et qu'il faut hâter pour eux l'heure de la paix par des sacrifices opportuns. Si Judas Maccabée n'avait pas été certain de la résurrection, aurait-il prié et fait prier pour les morts ? Lui, au contraire, comme il est écrit, a pensé qu'une grande récompense était réservée à ceux qui meurent pieusement, comme tes fils l'ont sûrement fait... Tu vois que tu dis oui ? Ne désespère donc plus. Mais prie saintement pour tes morts, afin que leurs péchés soient effacés avant que je ne vienne à eux. Alors, sans attendre un instant, ils viendront avec moi au Ciel. Car je suis le Chemin, la Vérité et la Vie : je conduis, je dis la vérité et je donne la vie à celui qui croit à ma vérité et me suit. Dis-moi : tes fils croyaient-ils à la venue du Messie ?

– Bien sûr, Seigneur. Ils avaient appris de moi cette croyance.

– Et Lévi croyait-il possible sa guérison par l'effet de ma volonté ?

– Oui, Seigneur. Nous espérions en toi mais... cela ne lui a servi à rien... et il est mort découragé après avoir tant espéré... »

Les pleurs de la femme reprennent ; s'ils se sont calmés, ils paraissent plus désolés dans ce calme que dans leur furie précédente.

« Ne dis pas que cela n'a servi à rien. Celui qui croit en moi, même s'il est mort, vivra éternellement... »

208.11 La nuit descend, femme. Je vais rejoindre mes apôtres. Je te laisse, Mère...

– Ah ! Reste, toi aussi !... J'ai peur, si tu t'éloignes, d'être reprise par ce tourment... la tempête commence à peine à s'apaiser en t'écoutant...

– Ne crains rien ! Tu as Marie avec toi. Demain, je reviendrai. J'ai quelque chose à dire aux bergers. Puis-je leur demander de venir près de ta maison ?

– Oh oui ! Ils y venaient aussi l’an passé pour mon fils... Derrière la maison, il y a un jardin, puis une cour rustique. Ils peuvent y venir comme ils le faisaient alors pour rassembler leurs troupeaux...

– C’est bien. Je viendrai. Sois bonne. Rappelle-toi que, au Temple, Marie t’avait été confiée. A mon tour, je te la confie cette nuit.

– Oui, sois tranquille. J’en prendrai soin, je la... Je devrai penser à son souper, à son repos... Il y a bien longtemps que je ne pense plus à tout cela ! Marie, veux-tu dormir dans ma chambre comme le faisait Lévi durant sa maladie ? Moi, dans le lit de mon fils, toi dans le mien. J’aurai l’impression d’entendre sa respiration légère... Il me tenait toujours par la main...

– Oui, Elise. Et auparavant nous parlerons de mille choses...

– Non, tu es fatiguée. Tu dois dormir.

– Toi aussi...

– Oh, moi... Je ne dors plus depuis des mois... Je pleure... je pleure... Je ne sais rien faire d’autre...

– Ce soir, au contraire, nous prierons, puis nous irons au lit et tu dormiras... Nous dormirons main dans la main, nous aussi. Tu peux partir, mon Fils, et prie pour nous...

– Je vous bénis. Que la paix soit avec vous et à cette maison ! »

Et Jésus s’en va avec la servante qui reste interdite et ne fait que répéter :

« Quel miracle, Seigneur ! Quel miracle ! Après tant de mois, elle a parlé, elle a pensé... quelle affaire ! On disait qu’elle mourait folle... Et j’en étais peinée, car elle est bonne.

– Oui, elle est bonne, c’est pourquoi Dieu lui viendra en aide. Adieu, femme. Paix à toi aussi. »

Jésus sort dans la rue à moitié sombre, et tout prend fin.

EMV 209 – Discours à Elise qui est toujours avec la Mère du Christ

209.1 La nouvelle qu’Elise s’est enfin décidée à sortir de sa tragique mélancolie s’est répandue dans le pays. C’est au point que, quand Jésus, suivi des apôtres et des disciples, traverse le village en direction de la maison, beaucoup de gens l’observent attentivement et même interrogent tel ou tel berger à son sujet, sur sa venue, sur ceux

qui sont avec lui, et qui est l'enfant, et qui sont les femmes, et quel remède il a donné à Elise pour la tirer de la nuit de la folie aussi vite, dès qu'il est apparu, et ce qu'il fera, et ce qu'il dira... C'est à qui a le plus envie de poser de questions...

En dernier lieu, ils demandent :

« Ne pourrions-nous pas venir, nous aussi ? »

Ce à quoi les bergers répondent :

« Nous ne le savons pas. Il faut le demander au Maître. Allez-y.

– Et s'il nous reçoit mal ?

– Il ne reçoit jamais mal, pas même les pécheurs. Allez-y, allez-y ! Cela lui fera plaisir. »

209.2 Un groupe de personnes – femmes et hommes, la plupart d'âge mûr, de l'âge d'Elise – se consultent puis s'avancent, s'approchent de Jésus, qui parle avec Pierre et Barthélemy, et l'appellent, pas très sûrs d'eux :

« Maître...

– Que voulez-vous ? demande Barthélemy.

– Parler avec le Maître, pour demander...

– Que la paix vienne à vous ! Quelles questions voulez-vous me poser ? »

Devant son sourire, les gens s'enhardissent :

« Nous sommes tous des amis d'Elise, de sa maison. Nous avons entendu dire qu'elle est guérie. Nous voudrions la voir. Et t'en-tendre. Pouvons-nous venir ?

– Pour m'entendre, certainement. Pour ce qui est de la voir, non, mes amis. Mortifiez votre amitié, ainsi que votre curiosité, car il y a de cela aussi. Respectez une grande douleur qu'il ne faut pas troubler.

– Mais n'est-elle pas guérie ?

– Elle revient à la lumière. Mais lorsque cesse la nuit, est-ce que le plein midi arrive tout d'un coup ? Et quand on rallume un feu éteint, la flamme est-elle vive aussitôt ? Il en va de même pour Elise. Et si un vent intempestif souffle sur une petite flamme naissante, ne l'éteint-il pas ? Soyez donc prudents. Cette femme n'est qu'une plaie. Même l'amitié pourrait l'exaspérer, car elle a besoin de repos, de silence, de solitude, non plus tragique comme l'était celle d'hier, mais d'une solitude résignée pour se retrouver elle-même...

– Alors, quand donc la verrons-nous ?

– Plus tôt que vous ne le pensez. Car elle se trouve désormais dans le sillage du salut. Mais si vous connaissiez la difficulté de sortir de ces ténèbres-là ! Elles sont pires que la mort. Et celui qui en sort, au fond, a honte d’y être tombé et que le monde le sache.

– Es-tu médecin ?

– Je suis le Maître. »

Ils sont arrivés devant la maison.

Jésus se tourne vers les bergers :

« Allez dans la cour. Que ceux qui le veulent vous accompagnent. Mais que personne ne fasse de bruit et n’aille plus loin que la cour. Veillez-y, vous aussi, dit-il aux apôtres, pour que tout se passe bien. Quant à vous – il s’adresse à Salomé et à Marie, femme d’Alphée –, veillez à ce que l’enfant ne fasse pas de tapage. Adieu ! »

Il frappe à la porte, pendant que les autres prennent un sentier et se dirigent vers l’endroit convenu.

209.3 La servante ouvre. Jésus entre au milieu des courbettes répétées de la servante.

« Où est ta maîtresse ?

– Avec ta Mère... et, imagine donc ! Elle est descendue au jardin ! Quelle affaire ! Quelle affaire ! Et hier soir, elle est venue dans la salle à manger... Elle pleurait, mais elle est venue. J’aurais voulu qu’elle prenne aussi de la nourriture, au lieu de sa goutte de lait habituelle, mais je n’y suis pas arrivée !

– Elle en prendra. N’insiste pas. Montre-toi patiente, même dans ton amour pour ta maîtresse.

– Oui, Sauveur, je ferai tout ce que tu dis. »

Je crois en effet que, si Jésus avait ordonné à la femme de faire les choses les plus étranges, elle les aurait faites sans discuter, tant elle est persuadée que Jésus est Jésus et que tout ce qu’il fait est bien.

Entre-temps, elle l’accompagne dans un vaste jardin plein d’arbres fruitiers et de fleurs. Mais, si les arbres fruitiers ont pensé par eux-mêmes à se revêtir de feuilles et à fleurir, à faire paraître des fruits et à les faire grossir, les pauvres fleurs, dont on ne s’occupe plus depuis un an, sont devenues un bosquet nain et tout enchevêtré où les

plantes les plus faibles et les moins hautes étouffent sous le poids des plus vigoureuses. Parterres, sentiers, tout disparaît dans un enchevêtrement chaotique. Dans le fond du jardin seulement, là où la servante a fait pousser salades et légumes pour ses besoins, il y a un peu d'ordre.

Marie se tient avec Elise sous une tonnelle tout ébouriffée de sarments et de vrilles qui descendent jusqu'à terre. Jésus s'arrête et regarde sa jeune Mère qui, avec beaucoup de finesse, éveille l'esprit d'Elise et dirige ses pensées vers des objets bien différents de ceux qui accaparaient jusqu'alors les pensées de la femme désolée.

La servante va trouver sa maîtresse et lui dit :

« Le Sauveur est arrivé. »

Les femmes se retournent et vont à lui, l'une avec son doux sourire, l'autre avec son visage fatigué et égaré.

« Paix à vous. Quel beau jardin !

– Il était beau..., dit Elise.

– La terre est fertile, regarde quels beaux fruits se préparent à mûrir ! Et que de fleurs sur ces rosiers ! Et là ? Ce sont des lys ?

– Oui, autour d'un bassin où mes enfants se sont tant amusés... Mais, à l'époque, il était en bon état... Maintenant tout est en ruines, ici. Je n'ai plus l'impression que c'est le jardin de mes fils.

– quelques jours suffiront pour qu'il redevienne comme auparavant. C'est moi qui t'aiderai. N'est-ce pas, Jésus ? Tu vas me laisser rester ici quelques jours avec Elise. Nous avons tant à faire... »

– Tout ce que tu veux, je le veux. »

Elise le regarde et murmure :

« Merci. »

Jésus caresse sa tête blanche, puis prend congé pour aller rejoindre les bergers.

209.4 Les femmes restent au jardin mais, peu après, quand elle entend la voix de Jésus, qui salue les personnes présentes, résonner dans l'air paisible, Elise, comme attirée par une force irrésistible, s'approche lentement d'une haute haie qui sépare le jardin de la cour.

Jésus s'adresse d'abord aux trois bergers. Il se trouve tout près de la haie, avec, en face de lui, les apôtres et les habitants de Bet-çur qui l'ont suivi. Les deux Marie, avec l'enfant, sont assises dans un coin. Jésus interroge les bergers :

« Mais êtes-vous liés par contrat ou bien pouvez-vous quitter votre emploi n'importe quand ?

– Voilà : en réalité, nous sommes des serviteurs libres, mais le quitter tout d'un coup, maintenant que les troupeaux réclament tant de soins et qu'il est difficile de trouver des bergers, cela ne nous paraît pas convenable.

– Non, ce ne serait pas beau, mais il n'est pas nécessaire que ce soit tout de suite. Je vous le dis à l'avance pour que vous prépariez un juste arrangement. Je vous veux libres pour vous unir aux disciples et m'apporter votre aide...

– Oh, Maître ! »

La joie des trois hommes est telle qu'ils sont comme en extase.

« Mais en serons-nous capables ? disent-ils ensuite.

– Je n'en doute pas. Alors, c'est entendu. Dès que possible, vous vous unissez à Isaac.

– Oui, Maître.

– Allez, vous aussi, rejoindre les autres. 209.5 Je vais dire deux mots aux gens. »

Une fois les bergers congédiés, il se tourne vers la foule.

« Que la paix soit avec vous.

Hier, j'ai écouté parler deux grands malheureux, l'un à l'aurore de la vie, l'autre à son crépuscule : ce sont deux âmes que faisait pleurer le poids de leur malheur. Et mon cœur a pleuré avec eux en voyant combien de souffrances il y a sur la terre et comment Dieu seul peut les soulager. Dieu ! La connaissance exacte de Dieu, de sa grande, de son infinie bonté, de sa présence conti-nuelle, de ses promesses. J'ai vu combien l'homme peut être torturé par l'homme et comment il peut être entraîné par la mort en des désolations sur lesquelles Satan travaille pour augmenter la douleur et pour créer des ruines. Je me suis dit alors : " Les enfants de Dieu ne doivent pas souffrir de cette torture dans leurs tortures. Apportons la connaissance de Dieu à ceux qui l'ignorent, rendons-la à ceux qui l'ont oubliée sous les bourrasques de la douleur. " Mais j'ai vu aussi que je ne suffis plus moi seul aux besoins infinis de mes frères. Et j'ai décidé d'en appeler beaucoup, en toujours plus grand nombre, pour que tous ceux qui ont besoin du réconfort de la connaissance de Dieu puissent l'obtenir.

Ces douze sont les premiers. En m'aidant, ils sont capables d'amener à moi, et par conséquent au réconfort, tous ceux qui plient sous le poids trop lourd de la souffrance. En vérité, je vous le dis : venez à moi, vous tous qui êtes affligés, dégoûtés, vous qui avez le cœur blessé, qui êtes fatigués ; je partagerai votre douleur et vous apporterai la paix. Venez, par l'intermédiaire de mes apôtres, de mes disciples, hommes et femmes, dont le nombre s'accroît chaque jour de nouveaux volontaires. Vous trouverez un réconfort dans vos souffrances, une compagnie dans votre solitude, l'amour des frères, pour vous faire oublier la haine du monde. Vous trouverez, élevé au-dessus de tous, l'amour de Dieu comme suprême consolateur et compagnon parfait. Vous ne douterez plus de rien. Vous ne direz plus jamais : " Tout est fini pour moi ! ", mais : " Tout commence pour moi dans un monde spirituel qui abolit toute distance et efface toute séparation ", un monde où les orphelins seront réunis à leurs parents montés dans le sein d'Abraham, où les pères et les mères retrouveront les enfants qu'ils ont perdus, où les épouses et les veufs retrouveront leur conjoint.

209.6 C'est sur cette terre de Judée, proche encore de la Bethléem de Noémi, que je vous rappelle comment l'amour soulage la douleur et rend la joie. Regardez, vous qui pleurez, la désolation de Noémi, une fois sa maison restée sans hommes. Ecoutez ses paroles d'adieu découragé à Orpha et Ruth : " Retournez à la maison de votre mère ; que le Seigneur fasse preuve de miséricorde envers vous comme vous avez fait preuve de miséricorde envers ceux qui sont morts et avec moi... " Ecoutez ses paroles lasses et insistantes. Elle n'espérait plus rien de la vie, elle qui autrefois était la belle Noémi et qui était devenue la tragique Noémi, brisée par la douleur. Elle ne pensait plus qu'à retourner, pour y mourir, sur les lieux où elle avait été heureuse au temps de sa jeunesse, entre l'amour de son mari et les baisers de ses enfants. Elle disait : " Allez, partez. Inutile de venir avec moi... Je suis comme une morte... Ma vie n'est plus ici, mais là-bas, dans la vie de l'au-delà où eux, ils se trouvent. Ne sacrifiez plus votre jeunesse à côté d'une chose qui se meurt, car, réellement, je ne suis plus qu'une ' chose '. Tout m'est indifférent. Dieu m'a tout pris... Je suis une angoisse. Je ferais votre angoisse... et elle me pèserait sur le cœur. En outre, le Seigneur m'en demanderait raison, lui qui m'a déjà tant frappée, car vous retenir, vous qui êtes vivantes, auprès de moi qui suis morte, serait de l'égoïsme. Retournez chez votre mère... "

Mais Ruth resta pour soulager cette douloureuse vieillesse. Ruth avait compris qu'il existe des douleurs plus grandes que celles qu'on a soi-même à supporter, et que sa douleur de jeune veuve était moins lourde que la souffrance de celle qui, en plus de son mari, avait perdu ses deux enfants. Tout comme la douleur de l'orphelin, réduit à vivre de mendicité sans jamais plus de caresses, sans jamais plus de bons conseils, est bien plus grande que celle d'une mère qui a perdu ses enfants. Quant à celui qui, pour tout un ensemble de raisons, en vient à haïr le genre humain et voit en tout homme un ennemi dont il a à se défendre et qu'il doit craindre, sa douleur est encore plus grande que les autres, parce qu'elle affecte non seulement la chair, le sang, la mentalité, mais aussi l'âme avec ses devoirs et ses droits surnaturels, et cela le conduit à sa perdition.

Combien de mères sans enfants et d'enfants sans mère n'y a-t-il pas dans le monde ! Combien de veuves sans descendance pourraient assister les vieillesses solitaires ! Combien d'hommes, privés d'amour parce que ce sont tous des malheureux, pourraient employer leur besoin d'aimer et combattre la haine en donnant plein d'amour à l'humanité malheureuse qui souffre toujours plus parce qu'elle hait toujours plus !

209.7 La souffrance est une croix, mais elle est aussi une aile. Le deuil nous dépouille, mais pour nous revêtir. Debout, vous qui pleurez ! Ouvrez les yeux, sortez des cauchemars, des ténèbres, des égoïsmes ! Regardez... Le monde est une lande où l'on pleure et où l'on meurt. Et le monde crie : " Au secours ! " par la bouche des orphelins, des malades, des isolés, de ceux qui doutent, par la bouche de ceux qu'une trahison ou une cruauté ont rendus prisonniers de la rancune. Allez vers ceux qui crient ! Oubliez-vous au milieu de ceux qui sont oubliés ! Guérissez-vous au milieu des malades ! Espérez au milieu des désespérés ! Le monde est ouvert à toutes les bonnes volontés qui désirent servir Dieu dans leur prochain et conquérir le Ciel : s'unir à Dieu et s'associer à ceux qui pleurent. Ici, c'est le lieu de l'entraînement, là-haut c'est le triomphe.

Venez. Imitiez Ruth auprès de toutes les douleurs. Dites, vous aussi : " Je resterai avec vous jusqu'à la mort. " Même si ces malheureux qui se croient incurables vous répondent : " Ne m'appellez plus Noémi, mais Mara car Dieu m'a remplie d'amertume ", persistez. Et moi, je vous dis qu'en vérité un jour, grâce à votre insistance, ces malheureux s'exclameront : " Béni soit le Seigneur qui m'a sorti de l'amertume, de la désolation, de la solitude par les soins d'une personne qui a su faire fructifier sa douleur en bonté. Que Dieu la bénisse éternellement car elle a été pour moi le salut. "

Réfléchissez : la bonté de Ruth à l'égard de Noémi a donné au monde le Messie parce que le Messie descend de David qui descend de Jessé, lui-même descendant de Jobed, et celui-ci de Booz et de Ruth. Booz de Salmon, Salmon de Naasson, Naasson d'Aminadab, Aminadab d'Aram, Aram d'Esron, Esron de Pharès. Ce furent eux qui vinrent peupler les campagnes de Bethléem et préparer les ancêtres du Seigneur. Tout acte de bonté est à l'origine de grandes choses auxquelles vous ne pensez pas. L'effort que l'on fait contre son propre égoïsme peut provoquer une telle marée d'amour qu'elle est capable d'élever, d'élever en gardant dans sa limpidité celui qui l'a provoquée, jusqu'à le porter au pied de l'autel, jusqu'au cœur de Dieu.

Que Dieu vous donne la paix. »

Et Jésus, sans retourner dans le jardin par le portillon ouvert dans la haie, veille à ce que personne ne s'approche d'elle, car on entend une longue plainte monter derrière... C'est seulement quand tous les habitants de Bet-çur sont partis qu'il s'éloigne avec les siens sans troubler ces pleurs salutaires...

Nike, aussi appelée Véronique

Présentation

Nike est une femme de la Diaspora juive. Veuve de quarante ans environ et sans enfants, elle vient s'installer au plus proche de la Cité Sainte de Jérusalem qu'elle vénère : elle choisit Jéricho où elle acquiert des terres.

Elle entend parler de Jésus par ses disciples et décide alors de mettre sa vie et ses biens au service des pauvres de Jésus, qui accepte (EMV 373). Il la charge de prendre régulièrement soin d'Élie l'essénien retiré comme ermite au Carit, un massif désertique près de Jéricho (EMV 382).

Elle hérite de la garde d'Egla, une jeune esclave israélite rachetée par Claudia Procula. Nike ne demandait pas mieux : "Elle m'en a tant prié, dit Jésus, et c'est une juste prière. La veuve sans enfants aura un saint amour, et la fillette sans parents une mère vraiment Israélite" (EMV 388).

Nike acquiert une maison à Jérusalem, afin d'être près de Jésus chaque fois qu'il vient à Jérusalem pour les fêtes juives (EMV 505). Elle collabore avec Zachée le publicain de Jéricho. Après sa conversion^[1] il se lance dans une œuvre de charité destinée à la reconversion des pécheurs et des parias de la société (EMV 522 et EMV 524).

Nike met à la disposition des apôtres et disciples les fruits de sa riche propriété située sur la route de Jéricho à Jérusalem (EMV 578). Tous, à qui mieux mieux, louent son accueil : "De bons fruits ! dit l'un.

- Et une bonne disciple, dit l'autre.
- Une belle maison, sans luxe, mais sans misère, reprend un troisième.
- Et dirigée par une femme qui exerce une douce autorité. Ordre, propreté, respect et aussi tendresse.
- Quels beaux champs elle a autour ! Une richesse !" (EMV 532).



Voir l'étonnante découverte de J.F. Lavère.

Sa générosité et sa compassion sont récompensées lors de la Passion, par le miracle de son voile : elle a préparé un linge pour que le condamné puisse s'en ceindre les reins au lieu des chiffons utilisés habituellement. Sur la Via Dolorosa, elle croise Jésus en sueur, aveuglé par le sang. Elle lui tend le linge préparé pour qu'il s'essuie. Jésus se rafraîchit et lui rend le linge (EMV 608). Elle veut garder le linge comme relique, mais elle craint la foule menaçante ameutée par son geste de pitié. Escortée des romaines sympathisantes, présentes elles

aussi, elle se réfugie dans sa maison de Jérusalem. Elle s'effondre en pleurs.

Le tremblement de terre la terrifie : elle tombe évanouie. Revenue à elle, elle veut embrasser la relique et y découvre le visage imprimé du Rédempteur. En hâte, elle court chez la Vierge Marie* à peine revenue de la sépulture. La vue de la relique la reconforte (EMV 612).

Nike est présente à l'Ascension (EMV 637).

Lors des premières persécutions, sa propriété devient l'un des refuges pour les disciples (EMV 648).

Sainte Véronique est fêtée le 4 février en Occident et le 4 octobre en Orient.

Elle n'est pas nommée dans les Évangiles et le miracle du voile n'y est pas mentionné, mais la 6ème station du chemin de croix traditionnel commémore son geste.

La transformation de son nom de Niké (Victoire, en grec) en Véronique, hésite entre plusieurs hypothèses mêlant grec et latin. La plus courante est l'amalgame fait avec le voile miraculeux : la Vera Ikon, ou vraie image.

Au moyen-âge, légende et tradition la disent mariée à Zachée. Elle aurait émigré avec lui en Gaule à Soulac-sur-mer (Gironde). Elle y serait morte en l'an 70 à l'âge de 87 ans[2]. Ses reliques sont vénérées dans la Basilique Notre-Dame de la fin des Terres. D'autres sources postulent que ses reliques furent transportées en l'église Saint-Surin de Bordeaux à la suite des guerres[3] mais nous sommes dans la même région.

En rapprochant ces informations des données de Maria Valtorta, on peut noter que son union, probablement platonique, avec Zachée est plausible : tous les deux sont de Jéricho et se consacrent au même apostolat des éprouvés. Leur émigration en Gaule est plausible. Lors des premières persécutions, il y eut une vague d'émigration : la famille de Béthanie par exemple.

Selon Saint Méthode de Tyr (IIIème siècle)[4] elle serait passée par Rome où le Suaire aurait guéri l'empereur Tibère.

Selon Anne-Catherine Emmerich (XIXème siècle) Véronique était une vierge du Temple. Son nom était Séraphia.

EMV 373 – Rencontre avec Nike

373.4 « Je suis une juive de la Diaspora, ô Roi attendu. Pourrais-je te servir comme cette femme que tu as envoyée chez Jeanne ? » dit une femme qui me paraît vraiment être celle, appelée Niké, qui essuya le visage de Jésus sur le Golgotha et en

eut le suaire. Mais ces femmes de Palestine se ressemblent beaucoup et, à quelques mois de cette vision, je pourrais me tromper.

Jésus la regarde. Il voit une femme d'environ quarante ans, bien vêtue, d'allure franche. Il lui demande :

« Tu es veuve, n'est-ce pas ?

– Oui, et sans enfants. Je suis revenue récemment et j'ai acquis des terres à Jéricho, pour être à proximité de la cité sainte. Mais, maintenant, je vois que tu es plus grand qu'elle, et je te suis. Et je te prie de me prendre pour servante. Je te connais par tes disciples, mais tu dépasses ce qu'ils m'ont dit.

– C'est d'accord. Mais que veux-tu précisément ?

– T'aider auprès des pauvres et, comme je le peux, te faire connaître et aimer. Je connais beaucoup de colonies de la Diaspora, car j'ai suivi mon mari dans ses affaires commerciales. J'ai des moyens et je me contente de peu. Je peux faire beaucoup par conséquent. Et je veux faire beaucoup par amour pour toi et pour aider l'âme de celui qui m'a prise vierge il y a vingt ans, et qui a été pour moi un compagnon aimable jusqu'à son dernier soupir. Il me le disait en mourant. Il paraissait prophétiser : " A ma mort, confie à la tombe la chair qui t'a aimée, et retourne dans notre patrie. Tu trouveras le Promis. Tu le verras ! Cherche-le. Suis-le. C'est lui, le Rédempteur et celui qui ressuscite, et il m'ouvrira les portes de la Vie. Sois bonne pour m'aider à être prêt quand il ouvrira les Cieux à ceux qui n'ont plus de dettes envers la Justice, et sois bonne pour mériter de le rencontrer sans tarder. Jure-moi que tu le feras et que tu changeras les larmes stériles du veuvage en une courageuse activité. Ma femme, prends Judith comme exemple, et toutes les nations connaîtront ton nom. " Mon pauvre époux ! Moi, je te demande seulement de me connaître...

– Je te connaîtrai comme une bonne disciple. Va, toi aussi, chez Jeanne et que Dieu soit avec toi. »...

Jeanne de Kouza

Présentation

Jeanne est une princesse royale (Tome 2, chapitre 74 et Tome 8, chapitre 23), descendante des "preux de David" qui rallièrent le roi en lutte contre Saül[1] et des Assidéens ralliés aux Macchabées lors de la lutte d'indépendance[2].

Jeanne est née à Béther (Beitar), en Judée. Elle y possède le château de sa naissance. Sur plusieurs collines, il est entouré de grandes roseraies qui servent à faire du parfum (Tome 3, chapitre 86). Des centaines d'employés y travaillent sous les

directives de Jeanne.

Devenue orpheline très jeune, Jeanne a trouvé auprès de sa nourrice Esther, l'affection qui lui manquait. Elle épouse Chouza, intendant d'Hérode Antipas, puis elle perd son premier-né. Elle contracte à cette occasion une phtisie (tuberculose pulmonaire). Aux derniers extrêmes, elle est guérie à distance par Jésus. Jonathas, un des bergers de la Nativité, devenu intendant de cette riche famille, atteste la guérison miraculeuse dont il fut témoin, mais Jeanne ne pourra plus avoir d'enfant. Sa guérison est un signe pour la Cour d'Hérode : il incite "l'officier royal"[3] à venir trouver Jésus pour son fils mourant (Tome 3, chapitre 11).

Jeanne guérie, consacre sa vie à Jésus[4] : "Fais ce que tu veux, Seigneur. Je t'abandonne tout : mon passé, mon présent, mon avenir. Je te dois tout et te remets tout. Donne à ta servante ce que tu sais être le meilleur" (Tome 2, chapitre 68). Elle devient une des femmes disciples avec Esther sa nourrice. Elle fait partie de quelques voyages apostoliques, mais apporte surtout le soutien de sa fortune et de sa position sociale[5]. Sa maison à Tibériade sert souvent d'havre de repos au groupe apostolique à l'issue des voyages en Galilée.

Au retour de l'un d'eux, Jésus lui confie deux jeunes orphelins : Marie et Matthias. Ils avaient été chassés successivement par Ismaël ben Phabi et Jacob de Méron (Tome 5, chapitre 23). Jeanne et Chouza les adoptent.

Lors de la 3ème Pâque, dans son palais de Jérusalem, elle donne aux pauvres de la ville un banquet commandé par Jésus. La princesse Salomé, venue du palais tout proche d'Hérode Antipas, y fait une irruption provocante. Elle est chassée par Chouza (Tome 5, chapitre 60).

Grande amie des patriciennes romaines, elle les présente à Jésus. Elle s'entremet quand Judas inquiète les romaines en laissant croire que Jésus veut restaurer le royaume d'Israël (Tome 6, chapitre 89). Ce noyau de femmes croyantes de la haute-société romaine, s'agrège autour d'elle (Tome 8, chapitre 44). Ses deux frères, Éliel et Elcana, aristocrates judéens, finissent aussi par suivre Jésus (Tome 8, chapitre 41).

Jeanne est présente au Calvaire. Elle donne au centurion Longin une bourse et une amphore de boisson anesthésiante, puis rejoint les autres femmes disciples présentes (Tome 9, chapitre 28). Sous l'effet conjugué de la fatigue et de l'émotion, elle est victime d'un malaise (Tome 9, chapitre 29). Les bergers la raccompagnent dans son palais en fendant la foule hostile. De ce fait, ces disciples ne peuvent être présents au dernier cri et à la mise au tombeau (Tome 9, chapitre 34).

Au matin de Pâques, les saintes femmes, en route pour le tombeau, se séparent en petits groupes. Marie d'Alphée et Marthe passent chercher Jeanne. Cette dispersion explique, selon Maria Valtorta, une partie du chassé-croisé que nous rapportent les Évangiles (Tome 10, chapitre 5). Jésus lui apparaît quelques temps plus tard, mais pas au tombeau. Jeanne lui confie son chagrin : son mari a toujours eut une attitude

ambigüe par rapport à Jésus. Elle en a souffert (Tome 4, chapitre 145). Maintenant, Chouza craint pour sa position sociale et lui interdit de vénérer la mémoire du Sauveur. Il a aussi renvoyé Jonathas son intendant (Tome 10, chapitre 8). Jésus la console et lui demande de se réfugier auprès de la Vierge Marie. Ce qu'elle fait. Marie promet à Jeanne de l'aider dans la conversion de Chouza.

Jésus la donne en exemple lorsqu'il apparaît en fin de journée aux apôtres : "La faible épouse de Chouza ? En réalité, elle vous surpasse tous ! C'est la première martyre de ma foi". Il fait sans doute allusion à l'épreuve qu'elle vit dans son couple et dans sa position sociale (Tome 10, chapitre 13).

| |
|---|
| <p style="text-align: center;">EMV – Jésus arrive à la maison de Kouza, mais Jeanne, malade, n'y est pas</p> |
|---|

99.2 – Maître, nous sommes arrivés » dit le berger Joseph. « C'est la maison de l'intendant d'Hérode. »

Ils se sont arrêtés au bout d'une rue coupée par un carrefour à partir duquel elle devient la seconde avenue, et les villas sont édifiées entre elle et le lac. La maison qu'il indique est la première, magnifique, tout entourée d'un jardin fleuri. Les parfums et les parterres de jasmins et de roses s'étendent jusqu'au lac.

« C'est ici qu'habite Jonathas ?

– Oui, à ce que l'on m'a dit. C'est l'intendant de l'intendant. Il est bien tombé : Kouza n'est pas mauvais et il sait reconnaître les mérites de son intendant. C'est un des rares personnages de la Cour qui soit honnête. Dois-je l'appeler ?

– Vas-y. »

Joseph va au grand portail et frappe. Le portier accourt. Ils discutent. Je vois Joseph faire une moue de désappointement. Le portier sort sa tête grise, regarde Jésus puis pose une question à laquelle Joseph acquiesce. Ils parlent encore.

Joseph vient ensuite trouver Jésus qui attend patiemment à l'ombre d'un arbre.

« Jonathas n'est pas là. Il est sur le Haut-Liban. Il est allé conduire Jeanne, femme de Kouza, très malade, dans un air frais et pur. Le serviteur dit que c'est lui qui y est allé parce que Kouza est à la cour et ne peut en sortir depuis le scandale de la fuite de Jean-Baptiste. L'état de la malade s'aggravait et le médecin disait qu'ici elle serait morte.

99.3 Néanmoins le serviteur te propose d'entrer pour te reposer. Jonathas a parlé du Messie enfant et, même ici, on te connaît de nom et on t'attend.

– Allons. »

Le groupe s'ébranle. Après avoir jeté un coup oeil, le portier hèle d'autres serviteurs. Il ouvre tout grand le portail – qui n'était qu'entrouvert – et court à la rencontre de Jésus avec un véritable respect.

« Répands, Seigneur, ta bénédiction sur nous et sur cette triste maison. Entre. Ah ! Comme Jonathas regrettera de n'être pas ici ! Il espérait tellement te voir ! Entre, entre, et tes amis avec toi. »

Dans l'atrium, il y a des serviteurs et des servantes de tout âge, tous respectueusement pressés pour le saluer, un peu curieux aussi. Une petite vieille pleure dans un coin.

Jésus entre, fait un geste de bénédiction et donne son salut de paix. Un goûter est offert. Jésus prend place sur un siège et tout le monde l'entoure.

« Je vois que je ne vous suis pas inconnu, constate Jésus.

– Oh non ! Jonathas nous a élevés dans le souvenir de ton histoire. Il est bon, Jonathas. Lui dit que c'est grâce au baiser qu'il t'a donné. Mais c'est aussi sa nature.

– J'ai donné et reçu des baisers... mais, comme tu dis, il n'y a que chez les bons qu'ils ont fait croître la bonté. Alors il est absent ? C'est pour lui que j'étais venu.

– Comme je te l'ai dit, il est sur le Mont Liban. Il a des amis, là-bas... C'est le dernier espoir pour notre jeune maîtresse, et si cela ne réussit pas... »

99.4 La petite vieille, dans son coin, pleure plus fortement. Jésus la regarde d'un air interrogateur.

« C'est Esther, la nourrice de la maîtresse. Elle pleure car elle ne peut se résigner à la perdre. »

Jésus l'invite à s'approcher :

« Viens, mère, ne pleure pas ainsi. Viens près de moi. Maladie ne signifie pas obligatoirement mort !

– Oh ! C'est la mort ! La mort ! Depuis son unique et malheureux accouchement, elle meurt ! Les adultères enfantent en cachette mais elles vivent, et elle, elle qui est bonne, honnête, chère, si chère, doit mourir !

– Mais qu'est-ce qu'elle a ?

– Une fièvre qui la consume... C'est comme une lampe qui brûle en plein vent... dans un vent toujours plus fort et elle est toujours plus faible. Moi, je voulais l'accompagner, mais Jonathas a préféré des servantes jeunes, car elle est sans force, c'est un corps

inerte qu'il faut déplacer, et moi je ne suis plus bonne à rien... Pas bonne à cela... mais pour l'aimer, oui... Je l'ai recueillie sur le sein de sa mère... J'étais servante, mariée moi aussi, et j'avais eu un enfant un mois auparavant. Je l'ai allaitée car sa mère, trop faible, ne le pouvait pas... Je lui ai servi de mère quand elle devenue orpheline, alors qu'elle savait à peine dire "maman". Mes cheveux ont blanchi et mon front s'est ridé, à force de la veiller lors de ses maladies... je lui ai fait ses vêtements d'épouse, je l'ai conduite au mariage... J'ai souri à ses espoirs maternels... j'ai pleuré avec elle sur son enfant, mort... J'ai recueilli tous les sourires et toutes les larmes de sa vie... Je lui ai donné tous les sourires et les réconforts de mon amour... et à présent elle se meurt et elle ne m'a pas près d'elle... »

La vieille femme fait de la peine à voir. Jésus lui fait une caresse, mais cela ne sert à rien.

« Ecoute, mère, as-tu la foi ?

– En toi ? Oui.

– En Dieu, femme. Peux-tu croire que Dieu peut tout ?

– Je le crois, et je crois que toi, son Messie, tu le peux. On parle déjà en ville de ta puissance ! Il y a quelque temps, cet homme (elle désigne Philippe) a parlé de tes miracles près de la synagogue. Et Jonathas lui a demandé : " Où est le Messie ? " et il lui a répondu : " Je ne sais pas. " Jonathas m'a dit alors : " S'il était ici, je te le jure, elle guérirait. " Mais tu n'étais pas ici... et il est parti avec elle... et maintenant elle va mourir...

– Non. Aie foi ! Dis-moi vraiment ce que tu as dans le coeur. Peux-tu croire qu'elle ne mourra pas, grâce à ta foi ?

– Grâce à ma foi ? Oh, si tu la veux, la voilà. Prends aussi ma vie, ma vieille vie... il me suffit de la voir guérie.

– Je suis la Vie. Je donne la vie et pas la mort. Tu lui as donné la vie autrefois avec le lait de ton sein, et c'était une pauvre vie qui pouvait finir. Maintenant, par ta foi, donne-lui une vie sans fin. Souris, mère.

– Mais elle n'est pas ici... »

La vieille femme est partagée entre l'espoir et la crainte.

« Elle est absente mais tu es ici...

– Aie foi. Ecoute. Je vais maintenant à Nazareth pour quelques jours. Là aussi j'ai des amis malades... Puis j'irai au Liban. Si Jonathas revient dans les six jours, envoie-le à Nazareth chez Jésus, fils de Joseph. S'il ne vient pas, c'est moi qui irai le voir.

– Comment le trouveras-tu ?

– L'archange de Tobie me guidera. Quant à toi, fortifie-toi dans la foi. Je ne te demande que cela. Ne pleure plus, mère. »

La vieille, au contraire, pleure plus fortement. Elle est aux pieds de Jésus et pose sa tête sur les genoux divins, baisant la main bénie qu'elle mouille de ses larmes.

Jésus, de l'autre main, lui fait une caresse et, comme les autres serviteurs la réprimandent de continuer à pleurer, il dit :

« Laissez-la faire. Maintenant ce sont des pleurs de soulagement. Cela lui fait du bien. Etes-vous tous contents que votre maîtresse puisse recouvrer la santé ?

– Ah, elle est si bonne ! Une telle maîtresse est une amie, et on l'aime. Nous l'aimons. Tu peux en être sûr.

– Je le lis dans vos coeurs. Vous aussi, soyez meilleurs. Je pars. Je ne puis attendre. La barque est là. Je vous bénis.

– Reviens, Maître, reviens encore !

– Je reviendrai souvent. Adieu. Que la paix soit sur cette maison et sur vous tous. »

Jésus sort avec ses disciples, accompagné des serviteurs qui l'acclament.

99.5 « Tu es plus connu ici qu'à Nazareth, observe tristement son cousin Jacques.

– Cette maison est préparée par quelqu'un qui a eu foi dans le Messie. Pour Nazareth, je suis le menuisier... Rien de plus.

– Et... et nous, nous n'avons pas la force de te prêcher pour ce que tu es...

– Vous ne l'avez pas ?

– Non, mon cousin, nous n'avons pas l'héroïsme de tes bergers...

– Tu le crois, Jacques ? »

Jésus regarde en souriant son cousin qui ressemble tellement à son père putatif dont il a les yeux et les cheveux châtain, et le visage légèrement brun, tandis que Jude a un visage pâle encadré dans une barbe très noire et des cheveux frisés, avec des yeux d'un bleu qui tire sur le violet et qui rappellent vaguement ceux de Jésus.

« Eh bien, je te dis que tu ne te connais pas. Jude et toi, vous êtes deux forts. »

Les cousins hochent la tête.

« Vous verrez que je ne me trompe pas.

EMV 102 – Guérison miraculeuse de Jeanne de Kouza

102.1 Les disciples sont en train de dîner dans le grand atelier de Joseph, à l'arrière de la maison. L'établi sert de table et tout ce qu'il faut se trouve dessus. Mais je vois que l'atelier sert aussi de dortoir. Sur les deux autres tables de menuisier il y a des nattes qui se changent en couchettes et on a mis le long des murs des petits lits bas (des nattes sur des claies). Les apôtres parlent entre eux et avec le Maître.

« c'est donc vrai que tu vas sur le mont Liban ? demande Judas.

– Je ne fais jamais de promesses sans les tenir. Or ici, je l'ai promis deux fois : aux bergers et à la nourrice de Jeanne, femme de Kouza. J'ai attendu les cinq jours dont j'avais parlé et, par prudence, j'y ai encore ajouté aujourd'hui. Mais maintenant je m'en vais. Dès le lever de la lune, nous partirons. Le chemin sera long, même si nous utilisons la barque jusqu'à Bethsaïde. Mais je veux me réjouir le coeur en allant saluer Benjamin et Daniel eux aussi. Tu vois quelle âme ont les bergers. Ils méritent qu'on aille les honorer, car Dieu lui-même ne s'abaisse pas en honorant un de ses serviteurs, il déploie au contraire sa justice.

– Par cette chaleur ! Prends garde à ce que tu fais. C'est pour toi que je le dis.

– Les nuits sont déjà moins étouffantes. Le soleil est encore pour peu de temps dans le Lion et les orages tempèrent la chaleur. D'ailleurs, je le répète : je n'oblige personne à venir. Tout est spontané en moi et autour de moi. Si vous avez des affaires ou si vous vous sentez fatigués, restez. Nous nous retrouverons plus tard. (...)

102.3 Un grand vacarme de sabots ferrés et des cris de gamins se font entendre dans la rue.

« C'est ici ! C'est ici ! Arrête, homme ! »

Et avant que Jésus et ses disciples n'en sachent la raison, la forme sombre d'un cheval tout fumant de sueur se présente devant l'embrasure de la porte extérieure, et il en descend un cavalier qui se précipite à l'intérieur comme un bolide et se jette aux pieds de Jésus qu'il baise avec vénération.

Tous regardent, ébahis.

« Qui es-tu ? Que veux-tu ?

– Je suis Jonathas. »

Un cri de Joseph lui répond : assis au fond du grand établi, étourdi par son arrivée foudroyante, Joseph n'a pu reconnaître son ami. Le berger se précipite sur l'homme encore à terre :

« Toi, c'est bien toi !... »

– Oui. J'adore mon Seigneur adoré ! Trente années d'espérance, oh ! Quelle longue attente ! Elles fleurissent aujourd'hui comme la fleur de l'agave solitaire, d'un seul coup, en une extase bienheureuse, encore plus heureuse que l'autre si lointaine ! Oh, mon Sauveur ! »

Femmes, enfants et quelques hommes, parmi lesquels le bon Alphée, fils de Sarah, tenant encore à la main un morceau de pain et du fromage, s'empressent à l'entrée et jusqu'à l'intérieur de la pièce.

« Lève-toi, Jonathas. J'étais sur le point d'aller te chercher, et avec toi Benjamin et Daniel... »

– Je sais...

– Relève-toi pour que je te donne le baiser que j'ai donné à tes compagnons. »

Il le force à se lever et l'embrasse.

« Je sais, répète le robuste vieillard, bien portant et bien vêtu. Je sais. Elle avait raison. Ce n'était pas quelque délire de mourante ! Oh ! Seigneur Dieu ! Comme l'âme voit et entend quand tu l'appelles ! »

Jonathas est très ému.

Mais il se ressaisit. Il ne perd pas de temps. Adorant et pourtant actif, il va droit au but :

« Jésus, notre Sauveur et notre Messie, je suis venu te prier de venir avec moi. J'ai parlé avec Esther et elle m'a dit... Mais auparavant, auparavant Jeanne t'avait parlé et m'a dit... Oh, ne riez pas d'un homme heureux, vous qui m'entendez, heureux et angoissé jusqu'à ce que j'aie ton " Je viens. " Tu sais que j'étais en voyage avec la maîtresse mourante. Quel voyage ! De Tibériade à Bethsaïde, tout s'est bien passé. Mais ensuite, après avoir quitté la barque, j'ai pris un char et, bien que je l'aie équipé de mon mieux, ce fut une torture. On avançait lentement et de nuit, mais elle souffrait. A Césarée de Philippe, elle a failli mourir en crachant du sang. Nous nous sommes arrêtés... Le troisième matin, il y a sept jours, elle m'a fait appeler. Elle paraissait déjà morte, tant elle était pâle et épuisée. Mais quand je l'ai appelée, elle a ouvert ses doux yeux de gazelle mourante et elle m'a souri. D'une main glacée, elle m'a fait signe de me pencher, car elle n'avait plus qu'un filet de voix, et elle m'a dit : " Jonathas, ramène-moi à la maison. Mais tout de suite. " Si grand était son effort en me donnant cet ordre, elle qui est toujours plus douce qu'une gentille enfant, que ses joues se sont colorées

et qu'un éclair a brillé dans ses yeux. Elle a continué : “ J'ai rêvé de ma maison de Tibériade. A l'intérieur, il y avait Quelqu'un dont le visage était comme une étoile. Il était grand, blond, avec des yeux bleus et une voix plus douce que le son de la harpe. Il me disait : ‘ Je suis la Vie. Viens. Reviens. Je t'attends pour te la donner. ' Je veux partir. " Je lui rétorquais : “ Mais, maîtresse ! Tu ne peux pas ! Tu vas mal ! Dès que tu iras mieux, nous aviserons. " Je croyais que c'était un délire de mourante. Mais elle a pleuré et puis... – ah, c'est la première fois qu'elle l'a dit depuis ces six ans qu'elle est ma maîtresse et, oui, elle s'est même assise, et en colère, elle qui ne peut remuer – puis elle m'a dit : “ Serviteur, je le veux. Je suis ta maîtresse. Obéis ! " Elle s'est laissée retomber, tout en sang. J'ai bien cru qu'elle allait mourir... et j'ai dit : “ Faisons-lui plaisir. Mourir pour mourir... Je n'aurai pas le remords de l'avoir contrariée à la fin, après avoir toujours voulu la satisfaire. " Quel voyage ! Elle n'acceptait de repos qu'entre la troisième et la sixième heure. J'ai crevé les chevaux pour aller plus vite. Nous sommes arrivés à Tibériade à la neuvième heure, ce matin... Et Esther m'a parlé... Alors, j'ai compris que c'était toi qui l'avais appelée. Car c'était l'heure et le jour où tu avais promis un miracle à Esther que tu étais apparu à l'esprit de ma maîtresse. Elle a voulu repartir aussitôt après l'heure de none et m'a envoyé pour la devancer... Oh, viens, mon Sauveur !

– Je viens tout de suite. La foi mérite récompense. Qui me désire me possède. Allons.

– Attends. J'ai jeté une bourse à un jeune, en disant : “ Trois, cinq, autant d'ânes que vous voulez, si vous n'avez pas de chevaux, et vite, à la maison de Jésus. " Ils vont arriver. Nous irons plus vite. J'espère la rencontrer près de Cana. Si du moins...

– Quoi, Jonathas ?

– Si, du moins, elle est vivante...

– Vivante, elle l'est. Mais quand bien même elle serait morte, je suis la Vie. 102.5 Voici ma Mère. »

La Vierge, certainement avertie par quelqu'un, est en effet en train d'accourir, suivie de Marie, femme d'Alphée.

« Mon Fils, tu pars ?

– Oui, Mère. Je pars avec Jonathas. Il est venu. Je savais que je pourrais te le présenter. C'est pour cela que j'ai attendu un jour de plus. »

Jonathas a d'abord fait une salutation profonde, les bras croisés sur la poitrine, et maintenant il s'agenouille, soulève légèrement le vêtement de Marie et en embrasse le bord, en disant :

« Je salue la Mère de mon Seigneur ! »

Alphée, fils de Sarah, s'adresse aux curieux :

« Eh bien, qu'en dites-vous ? N'est-ce pas honteux de notre part d'être les seuls sans foi ? »

Un bruit de nombreux sabots se fait entendre dans la rue. Ce sont les ânes. Je crois qu'il y a tous ceux de Nazareth et ils sont si nombreux qu'il y en aurait assez pour un escadron. Jonathas choisit les meilleurs et les marchande, en payant sans lésiner ; il prend deux Nazaréens avec d'autres ânes, par crainte que quelque animal ne se déferre en route et pour qu'ils puissent ramener toute cette bruyante cavalerie. Pendant ce temps, les deux Marie aident à boucler sacs et besaces.

Marie, femme d'Alphée, dit à ses fils :

« Je laisserai vos lits en place et je les caresserai... J'aurai l'impression de vous faire des caresses. Soyez bons, dignes de Jésus, mes enfants... et moi... moi, je serai heureuse... »

Ce disant, elle pleure à chaudes larmes.

Marie, de son côté, aide son Jésus, le caresse avec amour, en lui faisant mille recommandations et en le chargeant de ses affectueuses salutations pour les bergers du Liban, car Jésus lui annonce qu'il ne reviendra pas avant de les avoir retrouvés.

102.6 Ils partent. La nuit descend et la lune, à son premier quartier, se lève. Jésus et Jonathas sont en tête. Tous les autres les suivent. Tant qu'ils sont dans la ville, ils marchent au pas car les gens s'attroupent, mais à peine sortis, ils vont au trot. C'est une troupe qui résonne du bruit des sabots et des grelots.

« Elle est dans le char avec Esther, explique Jonathas. Ah, ma maîtresse ! Quelle joie de te faire plaisir ! T'amener Jésus ! Oh, mon Seigneur ! T'avoir ici à côté de moi ! Te posséder ! Tu as bien sur ton visage l'éclat d'une étoile, comme elle t'a vu, tu es blond avec des yeux couleur de ciel et ta voix a bien le son de la harpe... Mais conduiras-tu ta Mère auprès de ma maîtresse, un jour ?

– Ta maîtresse viendra à elle. Elles seront amies.

– Oui ? Oh !... Oui, elle peut l'être. Jeanne est épouse et a été mère. Mais elle a une âme pure comme une vierge. Elle peut rester à côté de Marie, la bénie. » (...)

102.7 Le trajet se fait rapidement sur ces ânes bien nourris. Dans le clair de lune, on a dépassé Cana.

« Si tu permets, je pars en avant. J'arrête le char. Les secousses la font tellement souffrir !

– Vas-y. »

Jonathas pousse son cheval au galop.

Après un assez long parcours au clair de lune, voilà que se dessine la forme sombre d'un grand char couvert, arrêté au bord du chemin. Jésus pique son âne qui part au petit galop. Le voilà près du char. Il descend.

« Le Messie ! » annonce Jonathas.

La vieille nourrice se précipite du char sur la route, et de la route dans la poussière.

« Sauve-la ! Elle est en train de mourir.

– Me voici. »

Jésus monte sur le char où on a étendu un tas de coussins ; sur eux se trouve un corps frêle. Dans un coin, il y a une lanterne, des coupes, des amphores. A côté, une jeune servante pleure en essuyant la sueur froide de la mourante. Jonathas accourt avec une des lanternes du char.

Jésus se penche sur la femme qui se laisse aller ; elle est vraiment sur le point de mourir. Il n'y a pas de différence entre la blancheur de son vêtement de lin et la pâleur légèrement bleutée des mains et du visage émaciés. Seuls d'épais sourcils et de longs cils très noirs donnent quelque couleur à ce visage de neige. Elle n'a même plus ce rouge de mauvais augure des poitrinaires sur ses pommettes décolorées. On voit une ombre rose violette, ce sont ses lèvres entrouvertes à cause de sa respiration difficile.

Jésus s'agenouille à côté d'elle et l'observe. La nourrice lui prend la main et l'appelle. Mais l'âme, déjà sur le seuil de l'éternité, n'a plus aucune conscience.

Les disciples et les deux jeunes gens de Nazareth sont arrivés et se pressent contre le char.

Jésus met une main sur le front de la mourante qui ouvre un instant ses yeux embrumés et vagues, puis les referme.

« Elle a perdu conscience » gémit la nourrice en pleurs.

Ses larmes redoublent.

Jésus fait un geste :

« Mère, elle va entendre. Aie confiance. »

Puis il appelle :

« Jeanne ! Jeanne ! C'est moi ! C'est moi qui t'appelle. Je suis la Vie. Regarde-moi, Jeanne. »

Avec un regard plus vivant, la mourante ouvre ses grands yeux noirs et observe le visage penché sur elle. Elle a un mouvement de joie et sourit. Elle remue doucement les lèvres pour dire un mot qui, pourtant, n'arrive pas à se faire entendre.

« Oui, c'est moi. Tu es venue, et je suis venu te sauver. Peux-tu croire en moi ? »

La mourante fait un signe de la tête. Toute sa vitalité se rassemble dans ses yeux, qui disent tout ce que la parole ne peut exprimer autrement.

Jésus, tout en restant à genoux et la main gauche sur son front, se redresse et prend son attitude de miracle :

« Eh bien, je le veux. Sois guérie ! Lève-toi. »

Il retire sa main et se met debout.

Une fraction de minute après, Jeanne, femme de Kouza, sans aide d'aucune sorte, s'assied, pousse un cri et se jette aux pieds de Jésus, en criant d'une voix forte, heureuse :

« Oh ! T'aimer, ma Vie ! Pour toujours ! Je suis à toi ! Je suis à toi pour toujours ! Nourrice ! Jonathas ! Je suis guérie ! Ah ! Vite, courez le dire à Kouza. Qu'il vienne adorer le Seigneur ! Oh, bénis-moi, encore, encore, encore ! Oh, mon Sauveur ! »

Elle pleure et rit tout à la fois en baisant les vêtements et les mains de Jésus.

« Je te bénis, oui. Que veux-tu que je fasse d'autre pour toi ?

– Rien, Seigneur. Seulement que tu m'aimes et me permettes de t'aimer.

– Tu ne voudrais pas un bébé ?

– Oh, un bébé !... Mais fais ce que tu veux, Seigneur. Je t'abandonne tout : mon passé, mon présent, mon avenir. Je te dois tout et te remets tout. Toi, donne à ta servante ce que tu sais être le meilleur.

– La vie éternelle, alors. Sois heureuse. Dieu t'aime.

102.8 Je m'en vais. Je te bénis et je vous bénis.

– Non, Seigneur. Arrête-toi dans ma maison qui, maintenant, est réellement un rosier fleuri. Permets-moi d'y rentrer avec toi... Ah, que je suis heureuse !

– Je viens, mais j'ai mes disciples.

– Ce sont mes frères, Seigneur. Jeanne aura, pour eux comme pour toi, nourriture, boisson et tout ce qu'il faut. Fais-moi plaisir !

– Allons. Renvoyez les montures et suivez-nous à pied. Il reste peu de chemin à faire maintenant. Nous avancerons lentement pour que vous puissiez suivre. Adieu, Ismaël et Aser. Saluez encore ma Mère pour moi, et aussi mes amis. »

Les deux Nazaréens, stupéfaits, s'en vont avec leur bruyante cavalerie pendant que le char prend le chemin du retour avec sa charge désormais joyeuse. Derrière, en groupe, les disciples commentent le fait.

Tout prend fin.

EMV 107 – Rencontre entre Jésus, Kouza, et son épouse. Jeanne rencontre Marie, la Mère du Christ

107.1 Je vois Jésus se diriger vers la maison de Jeanne, femme de Kouza. Quand le portier reconnaît celui qui arrive, il pousse un tel cri de joie que toute la maison est en rumeur. Jésus entre, souriant, bénissant.

Jeanne accourt du jardin tout en fleurs et se précipite pour baiser les pieds du Maître. Kouza arrive aussi. Il commence par s'incliner profondément, puis embrasse le bord du vêtement de Jésus.

Kouza est un bel homme, d'environ quarante ans, pas très grand, mais bien bâti, avec une chevelure noire qui commence à avoir aux tempes quelques fils d'argent. Il a les yeux vifs et foncés, un teint pâle et une barbe carrée, noire, bien entretenue.

Jeanne est plus grande que son mari. De sa précédente maladie, elle ne garde qu'une maigreur prononcée, toutefois moins squelettique qu'auparavant. On dirait un palmier élancé et flexible que termine une tête gracieuse aux yeux profonds, noirs et très doux. Sa chevelure touffue, noir jais, est soigneusement peignée. Son front lisse et dégagé paraît encore plus blanc sous cette sombre couleur. La teinte naturellement rouge de sa petite bouche bien dessinée se détache sur des joues d'une pâleur délicate, comme les pétales de certains camélias. C'est une très belle femme... et c'est elle qui, au Calvaire, remet la bourse à Longinus. A ce moment-là, elle sera en larmes, bouleversée et toute voilée. Aujourd'hui, elle sourit et a la tête découverte. Mais c'est bien elle.

« A quoi dois-je la joie de t'avoir pour hôte ? demande Kouza.

– A mon besoin d'une halte pour attendre ma Mère. Je viens de Nazareth... et je dois faire venir ma Mère avec moi pour quelque temps. J'irai à Capharnaüm avec elle.

– Pourquoi pas chez moi ? Je n'en suis pas digne, mais... dit Jeanne.

– Tu en es bien digne, mais ma Mère est accompagnée de sa belle-soeur, veuve depuis quelques jours.

– La maison est assez grande pour accueillir plus d'une personne. Tu m'as donné tant de joie qu'elle t'est entièrement ouverte. Ordonne, Seigneur, toi qui as éloigné la mort de cette demeure et lui as rendu ma rose fleurie et épanouie » dit Kouza pour appuyer la demande de sa femme.

Il doit beaucoup l'aimer. Je m'en rends compte à son regard.

« Je ne l'ordonne pas, mais j'accepte. Ma Mère est fatiguée et a beaucoup souffert ces derniers temps. Elle craint pour moi, et je veux lui montrer que certains m'aiment.

– Oh ! Alors amène-là ici. Je l'aimerai comme sa fille et sa servante » s'écrie Jeanne.

Jésus accepte.

Kouza sort aussitôt pour donner des ordres en conséquence. La vision se dédouble. Jésus reste dans le splendide jardin de Kouza occupé à parler avec lui et sa femme.

107.2 Pendant ce temps, je suis et vois l'arrivée du char confortable et rapide avec lequel Jonathas est allé chercher Marie à Nazareth.

Naturellement, cet événement met la ville en émoi. Quand Marie et sa belle-soeur, saluées avec le respect dû à deux reines par Jonathas, montent sur le char après avoir confié les clés de la maison à Alphée, fils de Sarah, l'émoi augmente. Le char s'éloigne, pendant qu'Alphée se venge de l'animosité affichée contre Jésus à la synagogue en disant :

« Les Samaritains sont meilleurs que nous ! Vous voyez comment un serviteur d'Hérode respecte la Mère de Jésus ?... Mais nous ! J'ai honte d'être nazaréen. »

Il se produit une véritable rixe entre les deux partis. Il y en a qui abandonnent le parti hostile pour aller vers Alphée et lui poser mille questions.

« Mais certainement ! Répond Alphée. Hôtes de la maison du Procurateur. Vous avez entendu ce qu'a dit son intendant : " Mon maître te supplie d'honorer sa maison. " Honorer, vous comprenez ? Or il s'agit du riche et puissant Kouza, et sa femme est une princesse royale. Honorer ! Et nous, ou plutôt vous, vous lui avez lancé des pierres. Quelle honte ! »

Les Nazaréens ne répliquent pas et Alphée parle avec plus de force.

« Bien sûr, quand on l'a, lui, on a tout ! On peut se passer d'appui humain. Mais vous paraît-il inutile d'avoir Kouza pour ami ? Vous paraît-il avantageux qu'il nous méprise ? C'est le Procurateur du Tétrarque, le savez-vous ? Ça vous paraît peu de chose ?

Agissez, agissez comme des Samaritains envers le Christ ! Vous vous attirerez la haine des grands. Et alors... ah, alors je veux vous y voir ! Sans aide du Ciel ni de la terre ! Imbéciles ! Méchants ! Incrédules ! »

La grêle des injures et des reproches continue pendant que les Nazaréens s'en vont, tout penauds comme des chiens déçus. Alphée reste seul comme un archange vengeur à l'entrée de la maison de Marie...

107.3 ... La soirée est déjà bien avancée lorsque le char de Jonathas arrive, par la route splendide qui longe le lac, tiré par de robustes chevaux au trot. Les serviteurs de Kouza, qui sont déjà en sentinelle à la porte, avertissent et accourent avec des lampes qui augmentent la lumière du clair de lune.

Jeanne et Kouza accourent. Jésus aussi apparaît en souriant et, derrière eux, le groupe des apôtres. Quand Marie descend, Jeanne se prosterne jusqu'à terre et salue :

« Louange à la Fleur de la souche royale. Louange et bénédiction à la Mère du Verbe Sauveur. »

Kouza fait une inclination plus profonde que celles qu'il a jamais pu faire à la cour devant Hérode et dit :

« Bénie soit cette heure qui te conduit vers moi. Bénie sois-tu, Mère de Jésus. »

Marie répond, d'une voix douce et humble :

« Bénis soient notre Sauveur et les hommes bons qui aiment mon Fils. »

Ils entrent tous dans la maison, accueillis avec les plus grandes marques de respect.

Jeanne tient Marie par la main et lui sourit en disant :

« Tu me permettras de te servir, n'est-ce pas ?

– Pas moi, lui. Sers-le et aime-le toujours. Et tu m'auras déjà tout donné. Le monde ne l'aime pas... C'est ma souffrance.

– Je le sais. Pourquoi cette indifférence d'une partie du monde, pendant que d'autres donneraient leur vie pour lui ?

– Parce qu'il est signe de contradiction pour beaucoup, parce qu'il est le feu qui purifie le métal. L'or se purifie. Les scories tombent au fond et on les jette. Cela me fut dit alors qu'il était encore tout petit... Et, jour après jour, la prophétie se réalise...

– Ne pleure pas, Marie. Nous l'aimerons et le défendrons » dit Jeanne pour la reconforter.

Mais Marie continue à verser des larmes silencieuses que Jeanne est seule à voir dans le coin à demi obscur où elles sont assises.

Tout prend fin.

EMV 158 – Jeanne demande à Jésus d’approcher des dames romaines

158.2 Jeanne regarde Jésus absorbé par la beauté de son lac galiléen, et son visage sourit, reflétant comme un miroir fidèle son sourire à lui.

Dans les autres barques, on discute. Ici, le silence règne. Seul bruit, le frôlement des pieds nus de Pierre et d'André qui assurent la manoeuvre de la barque, et le soupir de l'eau que fend la proue et qui murmure sa douleur aux flancs du bateau, une douleur qui se change en rire à la poupe quand la blessure se referme en un sil-lage argenté que le soleil illumine comme si c'était une poussière de diamants.

Enfin, Jésus sort de sa contemplation et tourne les yeux vers la disciple. Il lui sourit et lui demande.

« Nous sommes presque arrivés, n'est-ce pas ? Et tu diras que ton Maître est un compagnon bien peu aimable. Je ne t'ai pas adressé le moindre mot.

– Mais j'ai lu sur ton visage, Maître, et j'ai entendu tout ce que tu disais à ce qui nous entoure.

– Que disais-je donc ?

– Aimez, soyez purs, soyez bons. Car vous venez de Dieu, et de sa main il n'est rien sorti de mauvais ou d'impur.

– Tu as bien lu.

– Mon Seigneur, les herbes t'obéiront, tout comme les animaux. Mais l'homme... pourquoi ne le fait-il pas, lui qui est le plus parfait ?

– Parce que la morsure de Satan est entrée seulement en l'homme. Il a essayé de démolir le Créateur dans son prodige le plus grand, dans ce qui était le plus semblable à lui. »

158.3 Jeanne baisse la tête et réfléchit. Elle paraît hésiter et soupeser deux volontés opposées. Jésus l'observe. Finalement, elle relève la tête et dit :

« Seigneur, dédaignerais-tu d'approcher de mes amies païennes ? Tu sais... Kouza appartient à la cour. Or le Tétrarque – et plus encore la véritable maîtresse de la cour, Hérodiade, à la volonté de laquelle se soumet tout désir d'Hérode, par... mode, pour se montrer plus fins que les autres Palestiniens, pour être protégés par Rome en adorant Rome et tout ce qui est romain – bref le Tétrarque flatte les romains de la maison proconsulaire... et nous les impose pour ainsi dire. En vérité, je dois reconnaître que les femmes ne sont pas pires que nous. Même parmi nous, sur ces rives, il y en a qui sont tombées bien bas. Et de quoi pouvons-nous parler, si nous ne parlons pas d'Hérodiade ?... Quand j'ai perdu mon enfant et que j'ai été malade, elles se sont montrées très bonnes pour moi qui ne les avais pas recherchées. Et, depuis, cette amitié est restée. Mais si tu me dis que c'est mal, j'y renoncerai. Non ? Merci, Seigneur. Avant-hier, j'étais chez une de ces amies ; c'était pour moi une visite d'amitié, mais un devoir pour Kouza. C'était un ordre du Tétrarque qui... voudrait bien revenir ici, mais ne s'y sent pas très en sécurité... par conséquent, il noue les relations les plus intéressées avec Rome pour obtenir sa protection. Par ailleurs... je te prie... Tu es parent de Jean-Baptiste, n'est-ce pas ? Dis-lui donc de se méfier. Qu'il ne sorte jamais des frontières de la Samarie. Et même, s'il ne le dédaigne pas, qu'il se cache quelque temps. Le serpent s'approche de l'agneau et l'agneau a beaucoup à redouter. De tout. Qu'il se tienne sur ses gardes, Maître. Et qu'on ne sache pas que c'est moi qui l'ai dit. Ce serait la ruine de Kouza.

– Sois tranquille, Jeanne. J'avertirai Jean-Baptiste de façon à lui rendre service sans qu'il en résulte de dommage.

– Merci, Seigneur. Je veux te servir, mais je ne voudrais pas, ce faisant, nuire à mon mari. D'autre part... moi... je ne pourrai pas venir toujours avec toi. Parfois, je devrai rester, parce que lui le veut, et c'est juste ...

– Tu resteras, Jeanne. Je comprends tout. Ne dis rien de plus que ce qui est nécessaire.

– Pourtant, aux heures les plus dangereuses pour toi, tu me voudras près de toi ?

– Oui, Jeanne, certainement.

– Ah ! Qu'il m'était difficile de devoir dire cela ! Mais maintenant, me voilà soulagée ...

– Si tu as foi en moi, tu seras toujours soulagée... 158.4 Mais, tu parlais de l'une de tes amies romaines ...

– Oui, c'est une amie intime de Claudia, je crois même qu'elles sont parentes. Elle voudrait parler avec toi ou, du moins, t'en-tendre parler. Et ce n'est pas la seule. Maintenant que tu as guéri la petite fille de Valéria – la nouvelle s'en est transmise en un éclair –, elles le désirent encore plus vivement. Au banquet de l'autre soir, on a beaucoup parlé, pour et contre toi. Il y avait en effet des hérodiens et des sadducéens... même s'ils le nieraient si on le leur demandait... Il y avait aussi des femmes... riches et... et pas honnêtes. Il y avait... – cela me déplaît de le dire parce

que je te sais ami de son frère – Marie de Magdala, avec son nouvel ami et une autre femme, grecque je crois, et de moeurs aussi libres qu'elle. Tu sais... chez les païens, les femmes sont à table avec les hommes et c'est très... très... Quel ennui ! Par gentillesse, mon amie m'avait choisi pour compagnon mon propre époux, ce qui m'avait beaucoup soulagée. Mais les autres... oh !... Eh bien... on parlait de toi, car le miracle sur Faustina a fait du bruit. Et si les romains ad-mirent en toi le grand médecin ou le mage – pardonne-moi, Seigneur – les hérوديens et les sadducéens jetaient du venin sur ton nom, et Marie, oh ! Marie ! Quelle horreur !... Elle a commencé par la dérision et puis ... Non, cela, je ne veux pas te le dire. J'en ai pleuré toute la nuit...

– Laisse-la faire. Elle guérira.

– Mais elle se porte bien, tu sais...

– Physiquement, oui. Le reste est tout intoxiqué. Elle guérira.

– Tu le dis... Les romaines – tu sais comme elles sont – ont déclaré : " Nous ne craignons pas les sorcelleries et nous ne croyons pas aux racontars, mais nous voulons juger par nous-mêmes " et ensuite elles m'ont dit : " Ne pourrions-nous pas l'entendre ? "

– Dis-leur qu'à la fin de la lune de Shebat, je serai chez toi.

– Je le leur dirai, Seigneur. Tu crois qu'elles viendront à toi ?

– Chez elles, c'est tout un monde à refaire. Il faut d'abord démolir, puis bâtir. Mais ce n'est pas impossible...

158.5 Jeanne, voici ta maison avec son jardin. Travailles-y pour ton Maître, comme je te l'ai dit. Adieu, Jeanne. Que le Seigneur soit avec toi. Je te bénis en son nom. »

La barque accoste. Jeanne insiste :

« Vraiment, tu ne viens pas ?

– Pas maintenant. Il me faut réveiller la flamme. En quelques mois d'absence à peine, elle s'est presque éteinte. Et le temps s'envole. »

La barque s'est arrêtée dans la crique du jardin de Kouza. Les serviteurs accourent pour aider leur maîtresse à descendre. A la suite de celle de Pierre, sa barque personnelle arrive au débarcadère après que Jean, Matthieu, Judas et Philippe l'ont quittée pour monter dans celle de Pierre qui, ensuite, quitte lentement le rivage et reprend sa route vers la rive opposée.

Marie d'Alphée

Présentation

C'est une galiléenne native de Nazareth Elle épouse Alphée, le frère aîné de Saint Joseph et devient donc la tante de Jésus et la belle-sœur de la vierge Marie (EMV 566). Elle a quatre fils Joseph, Simon, Jacques (l'apôtre), Jude (l'apôtre). Ce sont les "frères" de Jésus (Matthieu 13,55), tandis que les épouses des deux premiers sont dites "les sœurs" de Jésus.

Dans l'œuvre, Marie est indifféremment appelée "Marie (femme) d'Alphée" ou "Marie (fille) de Cléophas". Voir la note ci-dessous.

Elle est comptée parmi les femmes disciples au plus proche de la Vierge Marie sur le Calvaire et dans les événements de la Passion comme de la Résurrection.

C'est elle qui garde la maison de Nazareth dès lors que la Vierge Marie, après l'Ascension de Jésus, décide de se retirer dans la solitude du Gethsémani avec Jean (EMV 642)

Caractère et aspect.

Elle est robuste et d'allure populaire (EMV 90). Si Maria Valtorta attribue la cinquantaine à son fils aîné Joseph, Marie d'Alphée doit avoir 70 ans environ, ce que confirme EMV 14. C'est une femme empreinte des préjugés de son époque. Elle sait cependant les dépasser : "son cœur est plein des préventions d'Israël, mais naturellement bon, (EMV 438).

Sa rencontre avec Jésus.

Elle est déchirée entre ses deux fils qui suivent Jésus et les deux qui lui sont hostiles, comme son marie Alphée. Elle devient veuve dès la première année de vie publique. Libre désormais, et selon son profond désir (EMV 150) elle devient une des femmes-disciples qui suivent Jésus (EMV 152), "la première des femmes disciples dans l'ordre du temps". Elle souffre et œuvre pour la conversion de tous ses enfants : ce qui se produit.

Elle est présente à de nombreux événements dont la Passion, la Résurrection et l'Ascension.

Son nom.

En hébreu Miriam מרים (Myriam – Mir'ām). Ce nom répandu peut désigner l'amertume ou "celle qui est élevée", "Prophétesse" ou le féminin de "Seigneur" - Référence historique : la sœur d'Aaron.

EMV 95 – Consolation de Marie d'Alphée, qui voit sa famille se déchirer pour le Christ

95.5 Quand ils arrivent près de la maison de Pierre, sa femme accourt pour dire quelque chose à son mari. Pierre fait signe à Jésus de venir.

« C'est la mère de Jude et de Jacques. Elle veut te parler, mais sans être vue. Comment faire ?

– De cette manière : j'entre dans la maison comme pour me reposer et vous allez tous distribuer l'obole aux pauvres. Prends aussi l'argent de la taxe dont il n'a pas voulu. Va. »

Jésus fait un signe pour les congédier tous, pendant que Pierre se charge de les persuader de l'accompagner.

« Où est leur mère, femme ? demande Jésus à l'épouse de Pierre.

– Sur la terrasse, Maître. Il y a encore de l'ombre et de la fraîcheur. Montes-y. Tu y seras plus libre que dans la maison. »

Jésus gravit le petit escalier. Dans un coin, sous la tonnelle drue que forme la vigne, Marie, femme d'Alphée, est assise sur un petit coffre près du parapet, en vêtements sombres, le visage presque caché par son voile. Elle pleure doucement, sans bruit.

Jésus l'appelle :

« Marie, ma chère tante ! »

Elle lève vers lui un pauvre visage angoissé et lui tend les mains :

« Jésus ! Quelle douleur dans mon coeur ! »

Jésus est tout près. Il la force à rester assise, mais lui-même reste debout, avec son manteau dont il est encore drapé, une main sur l'épaule de sa tante et l'autre entre ses mains.

« Qu'as-tu ? Pourquoi ces larmes ?

– Oh Jésus ! Je me suis échappée de la maison en prétextant : “ Je vais à Cana chercher des oeufs et du vin pour le malade. ” Ta Mère est auprès d'Alphée, elle en prend soin comme elle sait si bien le faire, et je suis tranquille. Mais en réalité, c'est ici que je suis venue. J'ai couru toutes les nuits pour y arriver plus tôt. Je n'en peux plus... Mais la fatigue, ce n'est rien. C'est la douleur de mon coeur qui me fait mal !... Mon Alphée... mon Alphée... mes fils... Ah, pourquoi une telle différence entre eux alors qu'ils sont issus d'un même sang ? On dirait les deux meules d'un moulin qui broient

le coeur d'une mère. Jude et Jacques sont avec toi ? Oui ? Alors, tu sais... Ah ! Jésus, pourquoi mon Alphée ne comprend-il pas ? Pourquoi mourir ? Pourquoi veut-il mourir ainsi ? Et Simon et Joseph ? Pourquoi, pourquoi ne sont-ils pas avec toi, mais contre toi ?

– Ne pleure pas, Marie. Moi, je n'ai aucune rancœur à leur égard. Je l'ai dit aussi à Jude. Je comprends et je compatis. Si c'est pour cela que tu pleures, il ne faut plus pleurer.

– C'est pour ça, oui, car ils t'offensent. C'est aussi parce que... parce que je ne veux pas que mon époux meure en t'étant hostile. Dieu ne lui pardonnera pas... et moi... je ne l'aurai plus, même dans l'autre vie... »

Marie est vraiment effondrée. Elle pleure à chaudes larmes sur la main que Jésus lui a abandonnée, et de temps à autre elle la baise et lève vers lui son pauvre visage défait.

« Non, dit Jésus. Non, ne dis pas cela. Moi, je pardonne, et si c'est moi qui le fais...

95.6 – Oh ! Viens, Jésus. Viens sauver son corps et son âme. Viens... Pour trouver d'autres motifs d'accusation, ils disent même que tu as enlevé deux fils à un père qui va mourir et ils le colportent dans Nazareth. Comprends-tu ? Ils disent aussi : " Il fait partout des miracles, mais, dans sa propre maison, il ne sait pas en accomplir ! " Moi, je te défends en disant : " Que peut-il faire, puisque vous l'avez chassé par vos reproches, et puisque vous ne croyez pas ? " Alors ils s'en prennent à moi.

– Tu as raison de dire : " puisque vous ne croyez pas ". Comment puis-je en faire là où l'on ne croit pas ?

– Oh, tu peux tout ! Je crois pour tous ! Viens. Fais un miracle... pour ta pauvre tante...

– Je ne le puis. »

Jésus est profondément attristé de le dire. Debout, serrant contre sa poitrine la tête de Marie en larmes, il semble avouer son impuissance à la nature sereine, il semble en faire le témoin de sa peine d'en être empêché par un décret éternel.

La femme pleure plus fort.

« Ecoute, Marie. Sois raisonnable. Je te jure que, si je le pouvais, s'il était bien de le faire, je le ferais. J'arracherais au Père cette grâce pour toi, pour ma Mère, pour Jude et Jacques et aussi, oui, aussi pour Alphée, Joseph et Simon. Mais cela m'est impossible. Actuellement, tu souffres trop et tu ne peux comprendre la justice de mon impuissance. Je t'en parle, mais tu ne la comprendras tout de même pas. Quand vint l'heure du départ de mon père – et tu sais combien il était juste et combien ma Mère l'aimait – je n'ai pas prolongé sa vie. Il n'est pas de règle que la famille où vit un saint soit préservée des inévitables malheurs de la vie. S'il en était ainsi, je devrais rester

éternellement sur la terre, et pourtant je mourrai, bientôt, et Marie, ma sainte Mère, ne pourra m'arracher à la mort. Je ne le puis. Mais voilà ce qui m'est possible – et je vais le faire. »

Jésus s'est assis et serre contre son épaule la tête de sa parente.

« Je vais faire ceci : en raison de ta souffrance, je te promets la paix pour ton Alphée, je t'assure que tu n'en seras pas séparée. Je te donne ma parole que notre famille sera réunie au Ciel, rassemblée pour toujours. Tant que je vivrai, et même après, je déverserai toujours dans le coeur de ma chère tante tant de paix, tant de force que je ferai d'elle un apôtre auprès de bien des pauvres femmes qu'il te sera plus facile d'approcher, toi qui es femme. Tu seras pour moi une amie bien-aimée en ce temps d'évangélisation. La mort – ne pleure pas ! – la mort d'Alphée te délivre de tes devoirs d'épouse et t'élève aux devoirs plus sublimes d'un mystique sacerdoce féminin, si nécessaire près de l'autel de la grande Victime et aux yeux de bien des païens dont l'âme sera plus touchée par le saint héroïsme des femmes disciples que par celui des hommes. Ton nom, ma chère tante, sera comme une flamme dans le ciel chrétien... Ne pleure plus. Va en paix. Sois forte, résignée, sainte ! Ma Mère... a été veuve avant toi... Elle te reconfortera comme elle sait le faire. Viens ! Je ne veux pas que tu repartes seule sous ce soleil ; Pierre t'accompagnera en barque jusqu'au Jourdain et de là à Nazareth avec un âne. Sois bonne.

– Bénis-moi, Jésus. Toi, donne-moi la force.

– Oui, je te bénis et te donne un baiser, ma chère tante. »

Il l'embrasse tendrement, et l'étreint encore longuement sur son coeur jusqu'à ce qu'il la voie calmée.

Porphyrée

Présentation

Porphyrée est une galiléenne native de Capharnaüm.

De l'aveu même de son mari, Simon-Pierre, fils de Jonas, elle n'est pas belle, mais elle est très aimée de son époux : il vante ses qualités à Jésus et raconte son idylle : "Sa bonté la rend précieuse. Je l'ai aimée parce qu'elle est paisible, chaste, silencieuse. Trois vertus qui ne sont pas faciles à trouver !".

Il la remarque lorsqu'il descend à Capharnaüm vendre son poisson. "Ce n'était pas le papillon volage qui va ici et là, ni non plus la poulette étourdie qui se retourne à chaque cocorico. Elle ne levait jamais la tête, même si elle entendait des voix d'hommes".

Pierre tombe amoureux de Porphyrée alors âgée de seize ans. Il est séduit par sa bonté et ses "magnifiques tresses". Il est apitoyé par la "condition d'esclave" dans laquelle, selon lui, sa famille la maintient. Il lui adresse ses premières salutations.

Il finit par envoyer le paranymphe à sa famille. Cet intermédiaire était chargé de présenter la demande en mariage. "Je ne m'en repens pas, dit Pierre à Jésus. Je pourrais faire le tour de la terre sans trouver une femme comme elle" (Tome 3, chapitre 76).

Le couple vient s'installer par commodité à Capharnaüm chez la mère de Porphyrée lorsque Pierre s'absente pour son apostolat. Elle y croise de nombreuses sœurs et de quelques beaux-frères. Le caractère difficile de la belle-mère rend la cohabitation impossible : Porphyrée retourne à Bethsaïde (Tome 3, chapitre 39).

Jésus l'apprécie : "Son cœur ne sait donner que douceur, commente-t-il. C'est une disciple bonne et silencieuse, active dans son obéissance plus que beaucoup d'autres" (Tome 4, chapitre 103).

Le couple est stérile, mais ils adoptent Margziam, un jeune disciple prodige. "Je n'ai jamais eu d'enfant, confie-t-elle à Jésus, mais des neveux oui. Je sais comment m'occuper des enfants. Je suis la disciple qui ne sait pas parler, qui n'a pas assez de santé pour te suivre comme font les autres. Je suis entre deux cordages qui me tirent en directions opposées, dit-elle en parlant de son amour pour sa mère et son mari, et je n'ai pas le courage d'en rompre un. Permetts-moi, au moins de te servir un peu en étant la mère disciple pour cet enfant. Je lui apprendrai ce que les autres enseignent à tant de gens : À t'aimer" (Tome 4, chapitre 89).

Elle entoure le jeune orphelin de l'affection maternelle, notamment lors du décès de son grand-père*, le seul parent qui lui restait (Tome 6, chapitre 138).

Jésus, sachant les tourments de sa Passion à venir, vient à Bethsaïde donner à Porphyrée les dernières instructions concernant Margziam et demande qu'aucun des deux ne viennent à Jérusalem pour la Pâque.

"Tu es une brave femme, lui dit Jésus en la quittant, et une bonne disciple. Je t'ai beaucoup aimée depuis que je te connais. C'est avec une grande joie que je t'ai accueillie comme disciple et que je t'ai confié l'enfant. Je sais que tu es prudente et vertueuse comme il y en a peu. Je sais que tu sais te taire, vertu très rare chez les femmes" (Tome 7, chapitre 158).

| |
|--|
| <p style="text-align: center;">EMV 153 – Pierre boude suite aux femmes disciples qui rejoignent la troupe apostolique</p> |
|--|

153.1 « Qu'as-tu donc, Pierre ? Tu sembles mécontent », demande Jésus, qui suit un sentier de campagne sous les branches des amandiers en fleurs qui annoncent à l'homme la fin de la mauvaise saison.

« Je réfléchis, Maître.

– Tu réfléchis. Je le vois bien, mais ta physionomie révèle que tu ne penses pas à des choses gaies.

– Mais toi qui connais tout sur nous, tu le sais déjà.

– Oui. Je le sais déjà. Dieu le Père aussi connaît ce qui vous est nécessaire, mais il veut que l'homme lui montre assez de confiance pour lui exposer ses besoins et lui demander de l'aide. Moi, je peux te dire que tu as tort de te tourmenter.

– Alors mon épouse ne t'est pas moins chère ?

– Mais non, Pierre. Pourquoi devrait-elle l'être moins ? Au Ciel, les demeures de mon Père sont nombreuses tout comme le sont, sur terre, les tâches de l'homme. Pourvu qu'elles soient accomplies saintement, toutes sont bénies. Pourrais-je dire que toutes les femmes qui ne suivent pas Marie et Suzanne sont mal vues de Dieu ?

– Ah non ! Mon épouse aussi croit au Maître et ne suit pas l'exemple des autres, intervient Barthélemy.

– La mienne et ses filles non plus. Elles restent à la maison, mais sont toujours prêtes à offrir l'hospitalité, comme elles l'ont fait hier, déclare Philippe.

– Je crois que ma mère en fera autant. Elle ne peut tout quitter... elle est seule, dit Judas.

– C'est vrai ! C'est vrai ! J'étais tout triste parce qu'il me semblait que la mienne était si... si peu... Ah, je ne sais comment dire !

– Ne la critique pas, Pierre. C'est une honnête femme, dit Jésus.

153.2 – Elle est très timide. Sa mère les a toutes pliées comme des brindilles sous ses volontés, les filles comme les belles-filles, dit André.

– Mais depuis tant d'années qu'elle est avec moi, elle aurait dû changer !

– Ah ! Mon frère ! Tu n'es pas très doux, toi non plus, sais-tu ? Sur une personne timide tu produis l'effet d'une grosse bûche qu'on vous lance entre les jambes. Ma belle-soeur est très bonne, et la preuve en est qu'elle a supporté avec patience sa mère malgré toute sa méchanceté et toi malgré ton autorité. »

Tout le monde rit de la conclusion si franche d'André et du visage stupéfait de Pierre qui s'entend traiter d'autoritaire.

153.3 Même Jésus rit de bon coeur.

Marie Salomé

Présentation

Galiléenne de Bethsaïda, mariée à Zébédée, un patron pêcheur du lac de Tibériade relativement aisé puisqu'il commerce avec les grands prêtres. Marie Salomé est la mère des apôtres Jean et de Jacques ainsi que d'autres enfants. Sa foi en Jésus ne l'empêche pas d'avoir de l'ambition pour ses fils : "Sa mère aussi est pleine d'égards pour moi et pour Toi, dit la Vierge Marie. Elle espère, il est vrai, une place privilégiée pour ses fils. C'est une femme et c'est une maman, Jésus. Il faut l'excuser" (2.73). C'est elle qui ira d'ailleurs demander directement à Jésus, en route pour sa Passion, que ses deux enfants siègent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche (8.38).

Caractère et aspect

C'est une femme de 60 ans mariée depuis 40 ans à Zébédée (3.12). Ils forment un couple uni et heureux (8.44). Salomé est une femme probablement d'origine modeste "qui ne connaît pas les livres" (8.44) mais qui a le cœur simple et droit doublé d'un sens des affaires.

Elle mourra probablement âgée de 70/73 ans peut-être avant d'avoir eu la douleur de perdre son fils Jacques l'impétueux, premier apôtre martyr (10.35).

Parcours apostolique

Elle fait partie des femmes-disciples qui suivent Jésus et qui se retrouveront au pied de la croix. Elle sera donc témoin de la Passion et de la Résurrection. "Tes fils, selon le livre qui te plaît tant (les Proverbes), te proclameront bienheureuse, et ton mari te louera dans la Patrie des justes. Va tranquille. Va en paix. Sois heureuse." lui dira Jésus (8.44).

EMV 152 – Marie Salomé demande à devenir disciple

152.1 Jésus se trouve dans la maison de Jacques et de Jean, à ce que je comprends d'après les conversations de ceux qui s'y trouvent. En plus de ces deux disciples, Jésus est accompagné de Pierre et André, Simon le Zélote, Judas et Matthieu. Quant aux autres, je ne les vois pas.

Jacques et Jean sont heureux. Ils vont et viennent de leur mère à Jésus et vice-versa comme deux papillons qui ne savent choisir entre deux fleurs également aimées celle qu'ils préfèrent. Et Marie Salomé caresse chaque fois ses enfants, heureuse, pendant que Jésus sourit.

Ils doivent avoir terminé leur repas, car je vois que la table n'est pas desservie. Mais ils veulent absolument faire manger à Jésus des grappes de raisin blanc que leur mère

a gardé en conserve et qui doit être sucré comme du miel. Que ne donneraient-ils pas à Jésus !

152.2 Mais Salomé veut donner et recevoir quelque chose de plus que du raisin et des caresses. Après être restée un peu pensive en regardant tour à tour Jésus puis Zébédée, elle se décide. Elle va vers le Maître qui est assis, le dos appuyé contre la table, et elle s'agenouille devant lui.

« Que veux-tu, femme ?

– Maître, tu as décidé de faire venir avec toi ta Mère et la mère de Jacques et Jude, et aussi Suzanne. Sûrement, la grande Jeanne, femme de Kouza, viendra également. Toutes les femmes qui te vénèrent viendront, s'il en vient une seule. Je voudrais en être moi aussi. Prends-moi, Jésus. Je te servirai avec amour.

– Tu as Zébédée dont tu dois t'occuper. Est-ce que tu ne l'aimes plus ?

– Oh ! Si, je l'aime ! Mais je t'aime davantage, toi. Oh ! Je ne veux pas dire que je t'aime en tant qu'homme. J'ai soixante ans, voici bientôt quarante ans que je suis mariée et jamais je n'ai vu d'autre homme que le mien. Je ne deviens pas folle, maintenant que je suis vieille. Et la vieillesse ne fait pas mourir l'amour que j'éprouve pour mon Zébédée. Mais toi... Je ne sais pas bien m'exprimer. Je suis une pauvre femme. Je parle comme je peux. Voici : Zébédée, je l'aime avec tout ce que j'étais jusqu'alors. Toi, je t'aime avec tout ce que tu as su faire venir en moi par tes paroles et par celles que m'ont transmises Jacques et Jean. C'est quelque chose de tout à fait différent... mais tellement beau.

– Ce ne sera jamais aussi beau que l'amour d'un excellent époux.

– Oh ! Non, c'est bien plus !... Ne le prends pas mal, Zébédée ! Je t'aime encore de tout mon être. Mais lui, je l'aime avec quelque chose qui est encore Marie, mais qui n'est plus Marie, la pauvre Marie, ton épouse... qui est bien plus... Ah, je ne sais pas comment le dire ! »

Jésus sourit à la femme qui ne veut pas blesser son mari, mais ne peut taire son grand, son nouvel amour. Même Zébédée sourit gravement en s'approchant de son épouse qui, toujours à genoux, fait volte-face pour se tourner alternativement vers son mari et vers Jésus.

« Mais sais-tu, Marie, que tu devras quitter ta maison ? Tu y es tellement attachée ! Tes colombes... tes fleurs... cette vigne qui donne ce raisin sucré dont tu es si fière... et puis tes ruches, les plus célèbres du village... et encore ce métier sur lequel tu as tissé tant de lin et tant de laine pour tes bien-aimés... Et tes petits-enfants ? Comment feras-tu pour vivre sans ces petits ?

– Oh ! Mon Seigneur ! Que veux-tu que représentent pour moi des murs, des colombes, des fleurs, une vigne, des ruches, un métier à tisser, toutes choses bonnes

et qui me sont chères, mais si petites par rapport à toi, à l'amour pour toi ? Mes petits-enfants... bien sûr, ce sera une peine de ne plus pouvoir les endormir sur mon sein et de ne plus les entendre m'appeler... Mais toi, tu es bien plus, bien plus que tout ce que tu me cites ! Et si tout cela pris ensemble m'était – à cause de ma faiblesse – plus cher que de te servir et te suivre, moi, en pleurant, je les jetterais de côté en pleurant comme une femme, pour te suivre d'une âme joyeuse.

152.3 Prends-moi, Maître. Dites-le-lui, vous, Jean, Jacques... et toi, mon époux. Soyez bons. Venez à mon aide, tous.

– C'est bien. Tu viendras avec les autres. J'ai voulu te faire bien réfléchir sur le passé et sur le présent, sur ce que tu laisses, sur ce que tu prends. Mais viens, Salomé. Tu es mûre pour entrer dans ma famille.

– Mûre ! Je le suis moins qu'un bébé. Mais tu me pardonneras mes erreurs et me tiendras par la main. Toi... parce que, rustre comme je le suis, je rougirai beaucoup devant ta Mère et devant Jeanne. Devant tous j'aurai honte, mais pas devant toi parce que tu es la bonté même et que tu comprends tout, excuses tout, pardonnes tout. »

Suzanne de Cana

Présentation

Son mari reste anonyme mais on le suppose frère de Salomé, l'épouse de Simon d'Alphée, l'un des quatre cousins de Jésus. Ce serait donc aux noces de son cousin par alliance que se rend Jésus en compagnie des premiers disciples, de sa mère et de Marie de Cléophas, sa tante[1].

Suzanne assiste donc au miracle de l'eau changée en vin (2.14).

Peu de temps après, elle tombe gravement malade. Sa maladie la conduit à une mort lente dans de grandes souffrances. À la demande de son mari Jésus la guérit. Il lui demande, en contrepartie, son accord pour que Suzanne devienne, selon son souhait, une femme disciple. Le mari y consent (3.11). Suzanne accompagne Jésus dans quelques occasions selon Luc 8, 1-3.

Suzanne a les attributs de la jeunesse : elle est directe et joyeuse. Elle a de grands yeux (8.28). Son caractère est affirmé et droit. Sa foi ignore le doute : "Tu le dis. Toi, tu sais. Moi, je crois" dit-elle à Jésus (4.106).

À la demande de la Vierge Marie, elle accueille Aglaé, une courtisane repentie.

Elle est une des saintes femmes présentes au pied de la Croix. Avec Marthe, elle porte secours à la Vierge Marie défaillante (9.29).

Au matin de Pâques, les saintes femmes se répartissent en petits groupes. Suzanne et Marie Salomé doivent prévenir Jeanne de Chouza. Le tremblement de terre les surprend et les effraie. Quand elles arrivent au Tombeau, il n'y a qu'un ange. Il les rassure et les envoie porter aux apôtres le rendez-vous en Galilée selon Matthieu 28, 5-7. Effrayées, elles n'osent rien dire aux apôtres selon Marc 16, 8.

Puis toutes les saintes femmes convergent, chacune témoignant de faits semblant contradictoires et décousus. Les apôtres concluent au radotage selon Luc 24, 10-11 (10.5).

EMV 151 – L'époux de Suzanne demande la guérison de sa femme.

– Mon Seigneur, toi qui as changé l'eau en vin à mes noces, change mes pleurs en sourire. Guéris Suzanne.

– Que me donneras-tu en échange ?

– La somme que tu veux.

– Je ne souille pas ce qui est saint avec le sang de Mammon. Je demande à ton âme ce qu'elle va me donner.

– Moi-même, si tu veux.

– Et si je te demandais, sans discussion, un grand sacrifice ?

– Mon Seigneur, je te demande la santé physique de mon épouse et notre sanctification à tous. Je crois que, pour l'obtenir, aucun sacrifice ne me serait trop grand ...

– Tu souffres pour ta femme. Mais si je la ramenait à la vie, en la conquérant pour toujours comme disciple, que dirais-tu ?

– Que... que tu en as le droit... et que... et que j'imiterai la promptitude d'Abraham à accomplir son sacrifice.

– Tu as bien parlé.

151.3 Ecoutez tous : le moment de mon sacrifice s'approche. Comme l'eau, il court rapidement et sans arrêt vers l'embouchure. Il me faut accomplir tout ce que je dois faire. Or la dureté des hommes me ferme un large champ de mission. Ma Mère et Marie, femme d'Alphée, viendront avec moi quand je m'éloignerai pour aller au milieu

de populations qui ne m'aiment pas encore, ou ne m'aimeront jamais. Ma sagesse sait que les femmes pourront aider le Maître dans ce domaine interdit. Je suis venu racheter aussi la femme, et, dans le siècle à venir, dans mon ère, on verra les femmes semblables à des prêtresses servir le Seigneur et les serviteurs de Dieu. J'ai choisi mes disciples. Mais pour choisir les femmes qui ne sont pas libres, je dois les demander à leurs pères et à leurs époux. Acceptes-tu ?

– Seigneur... j'aime Suzanne et jusqu'à présent je l'ai aimée plus comme chair que comme âme. Mais, grâce à ton enseignement, quelque chose déjà est changé en moi et je vois en ma femme une âme aussi, en plus d'un corps. L'âme appartient à Dieu, et tu es le Messie, Fils de Dieu. Je ne puis te disputer le droit sur ce qui appartient à Dieu. Si Suzanne veut te suivre, je ne m'y opposerai pas. Seulement, je t'en prie, opère le miracle de la guérir dans sa chair, et moi dans mes sens...

– Suzanne est guérie. Elle viendra dans quelques heures te partager sa joie. Laisse son âme suivre son impulsion sans parler de ce que je t'ai dit. Tu verras que son âme viendra à moi avec la spontanéité de la flamme qui tend vers le haut. Et cela ne fera pas mourir son amour d'épouse pour autant, au contraire il s'élèvera à son plus haut degré : aimer avec ce qu'il y a de meilleur en nous, l'esprit.

– Suzanne t'appartient, Seigneur. Elle devait mourir lentement, avec de grandes souffrances. Et une fois morte, je l'aurais vraiment perdue sur la terre. Les choses étant comme tu dis, je l'aurai encore à mes côtés pour me conduire sur tes chemins. Dieu me l'a donnée et Dieu me l'enlève. Que le Très-Haut soit béni pour le don qu'il m'a fait et celui qu'il me demande. »

Marie de Kérioth

Présentation

Mère de Judas, son fils unique. Veuve de Simon. De condition apparemment très aisée, elle possède une maison de campagne dans les faubourgs de Kériot, où elle aime se retirer dans ses vignes, et dans la ville même. Cette mère malheureuse aura un destin tragique causé par son fils.

Jésus ressuscité viendra en personne la consoler. Il lui demandera d'associer sa grande douleur à celle de sa Passion, jusqu'à sa mort prochaine (10.18/2).

Caractère et aspect

Une femme forte qui tempère son autorité par une grande douceur. Cinquantaine, plutôt grande avec les yeux noirs et les cheveux frisés de son fils. (2.42)

Parcours apostolique

Témoin de la Résurrection

Disciple, comme de nombreux habitants de Kériot. Elle souffre beaucoup de voir son fils se dévoyer. Judas la saigne à blanc pour entretenir son train de vie secret. Sa vie dissolue la torture jusqu'au pathétique : "Oh ! mon Seigneur, il y en a donc un autre qui comme mon Judas est perfide et criminel à ton égard ? Oh ! ce n'est pas possible ! Lui, qui te possède, s'est livré à des pratiques immondes. Lui, qui respire ton haleine, est luxurieux et voleur, peut-être il deviendra homicide. Lui... Oh ! Sa pensée est mensonge ! Sa vie est une fièvre. Fais-le mourir, Seigneur ! Par pitié ! Fais-le mourir !" (5.60).

Cette situation l'angoisse pour son propre salut : "Et si quelqu'une ne réussit pas (à convertir) malgré son désir ? Quel sera son sort ?" - "Celui que son âme mérite par sa bonté."

Mère martyre par son fils, elle trouvera refuge, après la Passion, chez Anne de Kériot, son amie brouillée à la suite du mariage annulé de Judas avec Joanne. Jésus confie à Anne le destin terrible de Marie : "Cette mère sera la victime de son fils traître, meurtrier de Dieu, sacrilège, maudit, elle ne pourra supporter un regard d'homme, car tout regard sera comme une pierre pour la lapider, et en toute voix d'homme, en toute parole, il lui semblera entendre une malédiction, une injure, et elle ne trouvera pas de refuge sur la Terre, jamais, jusqu'à sa mort, jusqu'à ce que Dieu qui est juste prenne avec Lui la martyre, en lui faisant oublier qu'elle est la mère du meurtrier de Dieu, en lui donnant la possession de Dieu... N'est-ce pas la plus grande douleur celle de cette mère ?..."

Pour réduire sa douleur, Jésus lui demande de ne pas être à Jérusalem pour la Pâque de sa Passion : "Le Maître m'a dit de ne pas être à Jérusalem au printemps. J'obéis, mais j'ai voulu, avant l'époque de son retour, monter au Temple. J'ai tant besoin de Dieu". Et elle a dit une étrange parole... Elle a dit : "Je suis innocente, mais j'ai l'enfer en moi, et j'y suis tellement torturée"..." (8.27)

Femmes-disciples

EMV 151 – Les femmes aideront le Maître dans son évangélisation

Ma Mère et Marie, femme d'Alphée, viendront avec moi quand je m'éloignerai pour aller au milieu de populations qui ne m'aiment pas encore, ou ne m'aimeront jamais. Ma sagesse sait que les femmes pourront aider le Maître dans ce domaine interdit. Je suis venu racheter aussi la femme, et, dans le siècle à venir, dans mon ère, on verra les femmes semblables à des prêtresses servir le Seigneur et les serviteurs de Dieu. J'ai choisi mes disciples. Mais pour choisir les femmes qui ne sont pas libres, je dois les demander à leurs pères et à leurs époux. Acceptes-tu ?

– Seigneur... j'aime Suzanne et jusqu'à présent je l'ai aimée plus comme chair que comme âme. Mais, grâce à ton enseignement, quelque chose déjà est changé en moi et je vois en ma femme une âme aussi, en plus d'un corps. L'âme appartient à Dieu, et tu es le Messie, Fils de Dieu. Je ne puis te disputer le droit sur ce qui appartient à Dieu. Si Suzanne veut te suivre, je ne m'y opposerai pas.

EMV 153 – Pierre boude suite à des femmes-disciples qui rejoignent la troupe apostolique

153.1 « Qu'as-tu donc, Pierre ? Tu sembles mécontent », demande Jésus, qui suit un sentier de campagne sous les branches des amandiers en fleurs qui annoncent à l'homme la fin de la mauvaise saison.

« Je réfléchis, Maître.

– Tu réfléchis. Je le vois bien, mais ta physionomie révèle que tu ne penses pas à des choses gaies.

– Mais toi qui connais tout sur nous, tu le sais déjà.

– Oui. Je le sais déjà. Dieu le Père aussi connaît ce qui vous est nécessaire, mais il veut que l'homme lui montre assez de confiance pour lui exposer ses besoins et lui demander de l'aide. Moi, je peux te dire que tu as tort de te tourmenter.

– Alors mon épouse ne t'est pas moins chère ?

– Mais non, Pierre. Pourquoi devrait-elle l'être moins ? Au Ciel, les demeures de mon Père sont nombreuses tout comme le sont, sur terre, les tâches de l'homme. Pourvu qu'elles soient accomplies saintement, toutes sont bénies. Pourrais-je dire que toutes les femmes qui ne suivent pas Marie et Suzanne sont mal vues de Dieu ?

– Ah non ! Mon épouse aussi croit au Maître et ne suit pas l'exemple des autres, intervient Barthélemy.

– La mienne et ses filles non plus. Elles restent à la maison, mais sont toujours prêtes à offrir l'hospitalité, comme elles l'ont fait hier, déclare Philippe.

– Je crois que ma mère en fera autant. Elle ne peut tout quitter... elle est seule, dit Judas.

– C'est vrai ! C'est vrai ! J'étais tout triste parce qu'il me semblait que la mienne était si... si peu... Ah, je ne sais comment dire !

– Ne la critique pas, Pierre. C'est une honnête femme, dit Jésus.

153.2 – Elle est très timide. Sa mère les a toutes pliées comme des brindilles sous ses volontés, les filles comme les belles-filles, dit André.

– Mais depuis tant d'années qu'elle est avec moi, elle aurait dû changer !

– Ah ! Mon frère ! Tu n'es pas très doux, toi non plus, sais-tu ? Sur une personne timide tu produis l'effet d'une grosse bûche qu'on vous lance entre les jambes. Ma belle-soeur est très bonne, et la preuve en est qu'elle a supporté avec patience sa mère malgré toute sa méchanceté et toi malgré ton autorité. »

Tout le monde rit de la conclusion si franche d'André et du visage stupéfait de Pierre qui s'entend traiter d'autoritaire.

153.3 Même Jésus rit de bon coeur.

EMV 157 – Long enseignement aux femmes-disciples

Etre disciple signifie suivre la discipline du Maître et de son enseignement. C'est pourquoi, au sens large on qualifiera de disciples tous ceux qui, maintenant et dans les siècles à venir, suivront mon enseignement. Et pour éviter une multiplicité d'appellations telles que " disciples de Jésus selon l'enseignement de Pierre ou d'André, de Jacques ou de Jean, de Simon ou de Philippe, de Jude ou de Barthélemy ou de Thomas et Matthieu ", on emploiera un seul terme qui les réunira sous un signe unique : " chrétiens ". Mais dans la foule de ceux qui suivront mon enseignement, j'ai déjà choisi les premiers, puis les seconds ; et on en fera de même au cours des siècles

en mémoire de moi. Au Temple – et encore avant, avec Moïse –, il y a toujours eu le grand-prêtre, les prêtres, les lévites, ceux qui étaient préposés aux divers services, offices et charges, les chantres et ainsi de suite ; de la même façon, dans mon nouveau Temple, grand comme la terre entière et destiné à durer autant qu'elle, il y aura des grands et des petits, tous utiles, tous aimés de moi. Il y aura même des femmes, cette nouvelle catégorie qu'Israël a toujours méprisée en les confinant dans le Temple aux cantiques des vierges ou à l'instruction des vierges, et rien de plus.

Ne discutez pas si c'était juste ou non. Dans la religion fermée d'Israël et au temps du courroux, c'était juste. Toute la honte retombait sur la femme, origine du péché. Mais dans la religion universelle du Christ et au temps du pardon, tout cela change. Toute la grâce s'est concentrée dans une Femme et elle l'a enfantée au monde pour qu'il soit racheté. La femme n'est donc plus marquée par le dédain de Dieu, elle est devenue son aide. Et par cette Femme, la bien-aimée du Seigneur, toutes les femmes pourront devenir disciples du Seigneur, non seulement comme la masse du peuple, mais en tant que prêtresses d'ordre inférieur, coadjutrices des prêtres qu'elles peuvent tant aider, pour eux-mêmes, pour les fidèles et ceux qui ne le sont pas, enfin pour ceux qu'amènera à Dieu non pas tant le rugissement de la parole sainte que le sourire saint de l'une de mes disciples.

157.3 Vous avez demandé à venir à ma suite comme les hommes.

Mais se contenter de venir, d'écouter, de mettre mon enseignement en application, c'est trop peu pour moi en ce qui vous concerne. Ce serait votre sanctification, ce qui est déjà beaucoup mais ne me suffit pas. Je suis le Fils de l'Absolu, et je demande l'absolu à mes bien-aimés. Je veux tout, car j'ai tout donné.

En outre, il n'y a pas que moi, il y a aussi le monde et il est redoutable. Il devrait être redoutable en sainteté : une sainteté illimitée, en nombre et en puissance de la multitude des enfants de Dieu. Au contraire, le monde est redoutable par sa perversité. Sa grande perversité est réellement illimitée par le nombre de ses manifestations et la puissance du vice. Tous les péchés se trouvent dans le monde, qui n'est plus la multitude des fils de Dieu, mais la multitude des fils de Satan, et bien vivant est le péché qui porte le signe le plus clair de sa paternité : la haine. Le monde hait. Celui qui hait voit le mal dans les choses les plus saintes, et veut le faire voir même à ceux qui ne le voient pas.

Si vous demandiez au monde pourquoi je suis venu, il ne vous répondrait pas : " Pour faire du bien et racheter ", mais : " Pour corrompre et dominer. " Si vous demandiez au monde ce qu'il pense de vous qui me suivez, il ne répondrait pas : " Vous le suivez pour vous sanctifier et pour reconforter le Maître par votre sainteté et votre pureté ", mais : " Vous suivez cet homme parce qu'il vous séduit. " Le monde est comme ça. Je vous parle de cela pour que vous preniez bien conscience de tout avant de vous présenter au monde comme des disciples choisies, les chefs de file des futures disciples, les coopératrices des serviteurs du Seigneur.

Prenez bien votre coeur en main, votre coeur sensible de femmes, et annoncez-lui que vous serez ridiculisées, calomniées, qu'on vous crachera au visage, que le monde vous piétinera par son mépris, ses mensonges, sa cruauté. Demandez-lui s'il se sent capable de recevoir toutes les blessures sans hurler d'indignation, sans maudire ceux qui le blessent. Demandez-lui s'il se sent capable d'affronter le martyr moral de la calomnie sans en venir à haïr les calomniateurs et la Cause pour laquelle on le calomnierait. Demandez-lui si, abreuvé par la rancœur du monde au point d'en être recouvert, il saura toujours exhaler l'amour, et si, empoisonné par l'absinthe, il saura présenter le miel, ou encore si, bien que subissant toutes sortes de tortures par incompréhension, mépris ou dénigrement, il saura continuer à sourire en montrant du doigt le Ciel. Car c'est bien le Ciel qui est le but auquel vous voulez amener les autres, et cela par tendresse féminine, maternelle même chez les jeunes filles, maternelle même si elle s'adresse à des personnes âgées qui pourraient être vos grands-parents mais qui, du point de vue spirituel, viennent seulement de naître et sont incapables de comprendre et de se diriger sur leur route, dans la vie, dans la vérité, dans la sagesse que je suis venu apporter en me donnant moi-même : Chemin, Vie, Vérité, Sagesse divine. Je vous aimerai tout autant même si vous me dites : " Je n'ai pas la force, Seigneur, de défier le monde entier pour toi. "

157.4 Hier, une jeune fille m'a demandé de l'immoler avant que ne sonne pour elle l'heure des noces, car elle sent qu'elle m'aime, comme on aime Dieu, c'est-à-dire de tout son être, avec la perfection absolue du don de soi. Et je le ferai. Je lui en ai caché l'heure afin que son âme ne tremble pas de peur, et sa chair plus encore. Sa mort ressemblera à celle d'une fleur qui un soir ferme sa corolle en croyant l'ouvrir encore le lendemain, mais ne l'ouvre plus parce que le baiser de la nuit a aspiré sa vie. Et je le ferai, selon son désir, en anticipant de quelques jours son sommeil de mort du mien. Ainsi cette vierge, ma première vierge, n'aura pas à attendre aux limbes et je la trouverai tout de suite en expirant...

Ne pleurez pas ! Je suis le Rédempteur... mais cette sainte jeune fille ne s'est pas bornée à la louange aussitôt après le miracle, elle a su exploiter le miracle, comme de l'argent prêté à intérêt. Elle est passée de la reconnaissance humaine à une reconnaissance surnaturelle, d'un désir terrestre à un désir surnaturel. Elle a montré une maturité d'esprit supérieure à celle de presque tout le monde. Je dis " presque " parce que, parmi vous qui m'écoutez, il y a des perfections égales, sinon même supérieures. Elle ne m'a pas demandé de me suivre. Au contraire, elle a manifesté le désir d'accomplir son évolution pour passer de sa condition de jeune fille à celle d'ange, dans le secret de sa demeure. Et pourtant, je l'aime tant qu'aux heures de dégoût pour ce qu'est le monde, j'évoquerai le souvenir de cette douce créature, en bénissant le Père qui essuie mes larmes et mes sueurs de Maître d'un monde, qui ne veut pas de moi, par ces fleurs d'amour et de pureté.

157.5 Mais, si vous voulez, si vous avez le courage de rester les femmes disciples choisies, je vais vous indiquer le travail que vous devez accomplir pour justifier votre présence et votre élection auprès de moi et auprès des saints du Seigneur.

Vous pouvez jouer un rôle important auprès de vos semblables et à l'égard des ministres du Seigneur. Je l'ai indiqué à Marie, femme d'Alphée, il y a maintenant plusieurs mois. Comme la femme est nécessaire auprès de l'autel du Christ ! Les misères infinies du monde peuvent être soignées par une femme beaucoup mieux que par un homme, puis être amenées à l'homme pour leur guérison complète. Beaucoup de coeurs, en particulier les coeurs de femmes, s'ouvriront à vous, femmes disciples. Il vous faut les accueillir, comme si c'étaient des enfants aimés mais dévoyés qui reviennent à la maison de leur père, mais n'osent l'affronter. Vous serez celles qui réconfortent le coupable et amadouent le juge. Beaucoup de ceux qui cherchent Dieu viendront à vous. Vous les accueillerez comme des pèlerins fatigués par ces mots : " C'est ici la maison du Seigneur. Il va venir tout de suite " et, en attendant, vous l'entourerez de votre amour. Si ce n'est moi, ce sera un de mes prêtres qui viendra.

La femme sait aimer. Elle est faite pour aimer. Elle a avili l'amour en en faisant une convoitise des sens mais, au fond de sa chair, le véritable amour, le joyau de son âme, est toujours prisonnier : l'amour dépouillé de l'âcreté fangeuse des sens, doté d'ailes et de parfums angéliques, fait de flamme pure et de souvenirs de Dieu, de son origine divine, de sa création par Dieu. La femme est le chef-d'oeuvre de la bonté auprès du chef-d'oeuvre de la création qu'est l'homme : " Et maintenant, que l'on donne à Adam une compagne pour qu'il ne se sente pas seul " ; elle ne doit donc pas abandonner les Adam. Prenez donc cette capacité d'amour et utilisez-la pour l'amour du Christ et, par le Christ, pour l'amour de votre prochain.

Soyez toute charité auprès des coupables repentis. Recommandez-leur de ne pas avoir peur de Dieu. Comment ne sauriez-vous pas remplir cet office, vous qui êtes mères ou soeurs ? Combien de fois vos enfants ou vos petits frères n'ont-ils pas été malades et n'ont-ils pas eu besoin du médecin ! Et ils avaient peur. Mais vous, par des caresses et des mots d'amour, vous leur avez enlevé cette peur et, leur petite main dans la vôtre, ils se sont laissé soigner sans plus éprouver leur terreur première. Les coupables sont vos frères et vos enfants malades et ils redoutent la main du médecin, son jugement... Non. Il n'en est pas ainsi. Dites-leur, vous qui le savez, que Dieu est bon et qu'il ne faut pas le craindre. Même s'il dit de manière tranchante : " Tu ne feras plus jamais cela ", il ne chassera pas celui qui l'a déjà fait et qui s'est rendu malade. Mais il le soignera pour le guérir.

Soyez des mères et des soeurs pour les saints. Eux aussi ont besoin d'amour. Evangéliser leur coûtera fatigue et forces. Ils ne pourront arriver à tout faire. Votre rôle sera de les aider, discrètement et activement. La femme sait travailler. A la maison, aux tables et aux lits, aux métiers à tisser et à tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne. L'avenir de l'Eglise amènera un flot continu de pèlerins aux lieux choisis par Dieu. Il vous revient d'en être les hôtes : chargez-vous des détails du plus humble travail pour laisser aux ministres de Dieu la liberté de continuer le Maître.

Puis viendront les temps difficiles, sanglants, cruels. Les chrétiens, et même les saints, passeront par des heures de terreur, de faiblesse. L'homme n'est jamais très fort dans la souffrance. La femme, au contraire, a sur l'homme cette supériorité royale de savoir souffrir. Enseignez-la à l'homme en le soutenant dans ces heures de peur, de

découragement, de larmes, de fatigues, de sang. Nous avons dans notre histoire des exemples de femmes merveilleuses qui surent accomplir des actes audacieux et libérateurs.

Nous avons Judith, Yaël. Mais croyez qu'il n'y en a pas de plus grande jusqu'à présent que la mère huit fois martyre : sept fois en ses fils et une fois pour elle, au temps des Maccabées. Puis il y en aura une autre... Mais après cela, les femmes héroïnes de la douleur et dans la douleur se multiplieront, tout comme les femmes réconfort des martyrs – et martyres elles aussi –, les femmes anges des persécutés, les femmes, prêtresses silencieuses qui prêcheront Dieu par leur manière de vivre et qui, sans autre consécration que celle que leur a donnée le Dieu-Amour, seront consacrées et dignes de l'être.

157.6 Voilà, très schématisés, vos principaux devoirs. Je n'aurai pas beaucoup de temps à vous consacrer, à vous en particulier. Mais vous vous formerez en m'écoutant. Et vous vous formerez davantage sous la conduite parfaite de ma Mère.

Hier, cette main maternelle (et Jésus prend la main de Marie dans la sienne) m'a amené la jeune fille dont je vous ai parlé ; or celle-ci m'a dit que le simple fait de l'entendre et de rester à ses côtés pendant quelques heures lui avait servi à mûrir le fruit de la grâce qu'elle avait reçue, en l'amenant à sa perfection. Ce n'est pas la première fois que ma Mère travaille pour le Christ, son Fils. Vous deux, mes disciples, mais aussi mes cousins, vous savez ce qu'est Marie pour former les âmes à Dieu. Vous pouvez le rapporter à ceux et à celles qui auront peur de n'avoir pas été préparés par moi à leur mission ou de l'être encore insuffisamment quand je ne serai plus parmi vous.

Elle, ma Mère, sera avec vous maintenant, quand je ne serai pas présent, et plus tard quand je ne serai plus au milieu de vous. Elle vous reste, et avec elle la sagesse et toutes ses vertus. Suivez dorénavant tous ses conseils.

157.7 Hier soir, nous avons parlé, elle et moi, de la jeune fille, partie aux premières heures de l'après-midi, emportant, en son cœur virginal, son secret saint, tel un soleil plus radieux que celui du ciel. Quand nous sommes restés seuls et que j'étais assis à côté d'elle, comme lorsque j'étais petit, la tête sur son épaule si accueillante et si forte, ma Mère m'a dit : " Comme il est doux d'être la Mère du Rédempteur ! "

Oui, comme c'est doux, quand la créature qui vient au Rédempteur est déjà une créature de Dieu en laquelle il ne subsiste que le péché originel qui ne peut être lavé par un autre que moi. Toutes les autres petites taches des imperfections humaines, l'amour les a lavées. Mais, ma douce Mère, toi la très pure Guide des âmes vers ton Fils, Etoile sainte qui les oriente, suave Maîtresse des saints, tendre Nourrice des plus petits, Soins salutaires des malades, ce ne seront pas toujours des personnes qui ne refusent pas la sainteté qui viendront à toi... Mais des lèpres, des horreurs, la puanteur, un grouillement de serpents autour de choses immondes viendront ramper jusqu'à tes pieds, ô Reine du genre humain, pour te crier : " Pitié ! Viens à notre secours ! Conduis-nous à ton Fils ! " Et tu devras poser ta main, cette main pure, sur ses plaies, incliner

ton regard de colombe du paradis sur des laideurs infernales, respirer la puanteur du péché, et ne pas fuir. Il te faudra au contraire serrer sur ton coeur ceux que Satan a mutilés, ces avortons, ces pourritures, les laver par tes larmes, puis me les amener... Alors tu diras : " Comme il est dur d'être la Mère du Rédempteur ! " Mais tu le feras parce que tu es la Mère... Je baise et je bénis tes mains, ces mains par lesquelles viendront à moi tant de créatures dont chacune sera l'une de mes gloires. Mais, avant de l'être pour moi, elle sera l'une de tes gloires, Mère sainte.

157.8 Quant à vous, chères femmes disciples, suivez l'exemple de celle qui fut ma Maîtresse, celle de Jacques et de Jude et de tous ceux qui veulent se former dans la grâce et la sagesse. Suivez sa parole. C'est la mienne qui s'est faite plus douce. Il n'y a rien à y ajouter, car c'est la parole de la Mère de la Sagesse.

Et vous, mes amis, sachez avoir l'humilité et la constance des femmes, rabaissez votre orgueil masculin et ne méprisez pas les femmes disciples, mais modérez votre force, et je pourrais dire votre dureté et votre intransigeance, au contact de la douceur des femmes. Et, par-dessus tout, apprenez d'elles à aimer, à croire et à souffrir pour le Seigneur, parce que, en vérité, je vous dis qu'elles, les faibles, deviendront les plus fortes dans la foi, dans l'amour, dans l'audace, dans le sacrifice pour leur Maître, qu'elles aiment de tout leur être, sans rien demander, sans prétendre à rien, payées seulement d'amour, pour me donner réconfort et joie.

Allez maintenant dans vos maisons ou dans celles qui vous donnent l'hospitalité. Je reste avec ma Mère. Que Dieu soit avec vous. »

EMV 370 – Le banquet chez Jeanne de Kouza. La présence des femmes disciples

« Paix à cette maison » répète Jésus en s'avançant, tout en bénissant sans arrêt les serviteurs courbés jusqu'à terre, les hôtes étonnés d'être rassemblés là, tout près du Rabbi, dans un palais princier...

370.2 Quels hôtes ! La pensée de Jésus est facile à comprendre. Le festin d'amour qu'il a voulu dans la maison de sa bonne disciple est la mise en œuvre d'une page de l'Évangile. Il y a là des mendiants, des estropiés, des aveugles, des orphelins, des vieillards, des jeunes veuves avec leurs bébés attachés à leurs vêtements ou suçant le lait peu abondant de leur mère mal nourrie. La richesse de Jeanne a déjà pourvu à remplacer les guenilles par des habits modestes, mais propres et neufs. Les chevelures peignées dans un souci prévoyant de netteté, les vêtements frais de ces malheureux — que les serviteurs alignent et aident à gagner leurs places —, leur donnent certainement un aspect moins misérable que celui qu'ils avaient quand Jeanne les a envoyés chercher dans les ruelles, aux carrefours, sur les chemins qui mènent à Jérusalem, là où leur misère honteuse se cachait ou bien s'exposait pour obtenir quelque aumône. Mais à côté de cela, les privations sur les visages, les

infirmités des membres, les malheurs, les solitudes dans les regards restent bien visibles...

Jésus passe et bénit. Chaque malheureux reçoit sa bénédiction et, si la main droite se lève pour bénir, la gauche s'abaisse pour caresser les têtes tremblantes et chenues des vieillards ou les têtes innocentes des enfants. Il parcourt ainsi le vestibule, en allant et venant pour bénir tout le monde, même ceux qui entrent pendant qu'il bénit déjà et qui, encore en haillons, craintifs, timides, se cachent dans un recoin jusqu'à ce que les serviteurs les amènent gentiment ailleurs pour être, comme ceux qui les ont précédés, lavés et habillés de neuf.

(...)

370.4 Jeanne, pendant ce temps, est accourue et elle est restée à genoux en attendant que le Maître la voie. Il se retourne en effet, et la salue.

« Paix à toi, Jeanne ! Tu m'as parfaitement obéi.

– T'obéir fait ma joie. Mais je n'ai pas été la seule à te procurer " cette cour " comme tu le voulais. Kouza m'a aidée de toutes les façons possibles ainsi que Marthe et Marie. Et Elise avec elles. Les uns ont envoyé leurs serviteurs chercher ce qu'il fallait et aider les miens à rassembler les hôtes, d'autres ont aidé les serviteurs et les servantes des bains à laver les " bien-aimés ", comme tu les appelles. Maintenant, avec ta permission, je vais donner à tout le monde un peu de nourriture pour qu'ils n'aient pas trop faim en attendant le repas.

– Fais-le, oui. **Où sont les femmes disciples ?**

– Sur la terrasse supérieure où je fais disposer les tables. Est-ce une bonne idée ?

– Oui, Jeanne. Là-haut, on sera tranquille, aussi bien eux que nous.

– Oui, c'est ce que j'ai pensé. D'ailleurs, dans aucune autre salle je n'aurais pu faire les préparatifs pour tant de monde... Et je ne voulais pas faire de séparation pour ne pas occasionner jalousies et rancœurs. Les malheureux ont une sensibilité si vive, ils souffrent si facilement !... Ils ne sont qu'une plaie et il suffit d'un regard pour les blesser.

– Oui, Jeanne. Ton âme est sensible à la pitié, et tu comprends. Que Dieu te récompense pour ta compassion. 370.5 Y a-t-il beaucoup de femmes disciples ?

– Toutes celles qui étaient à Jérusalem !... Mais... Seigneur... j'ai peut-être commis une faute... Je voudrais te dire quelque chose en secret.

– Conduis-moi à un endroit isolé. »

Ils vont, seuls tous les deux, dans une pièce où, à la vue des jouets étalés partout, je comprends que c'est la salle de jeux de Marie et de Matthias.

« Eh bien, Jeanne ?

– Ah ! mon Seigneur, j'ai sûrement été imprudente... Mais l'idée m'en est venue, si spontanément, et avec tant d'impétuosité ! Kouza me l'a reproché. Mais maintenant... Au Temple, il est venu un esclave de **Plautina** avec une tablette. Elle et **ses compagnes** demandaient s'il était possible de te voir. J'ai répondu : “ Oui, dans l'après-midi, chez moi. ” Elles vont donc venir... Ai-je mal agi ? Oh ! pas à cause de toi !... Mais à cause des autres, pour ceux qui sont tous Israël... et ne sont pas amour comme toi. Si j'ai fait une faute, j'essaierai de réparer... Mais je désire tant que le monde, le monde entier, t'aime, que... que je n'ai pas réfléchi que toi seul au monde es Perfection et qu'il y en a trop peu qui cherchent à te ressembler.

– Tu as bien fait. Aujourd'hui, je vous prêche à tous par les œuvres. Et la présence des Gentils parmi ceux qui croient en Jésus Sauveur sera l'une des missions que devront accomplir à l'avenir tous ceux qui croient en moi. Où sont les enfants ?

– Un peu partout, Seigneur » dit en souriant Jeanne, rassurée. Et elle explique : « La fête les excite, et ils courent çà et là comme des oiseaux heureux. »

Jésus la quitte, revient dans le vestibule, fait un signe aux hommes qui étaient avec lui et se dirige vers le jardin pour monter sur la vaste terrasse.

370.6 Une joyeuse activité remplit la maison de la cave au toit. C'est un va-et-vient incessant, avec des vivres et de la vaisselle, des paquets de vêtements, des sièges... On accompagne les hôtes, en répondant aux questions toujours dans la bonne humeur et l'amitié.

Jonathas, solennel dans sa fonction d'intendant, dirige, surveille, conseille inlassablement.

La vieille Esther, heureuse de voir l'entrain et le bonheur de Jeanne, rit au milieu d'un cercle de pauvres enfants auxquels elle distribue des fouaces tout en racontant des histoires merveilleuses. Jésus s'arrête un moment pour écouter la conclusion magnifique de l'une d'elles, où l'on dit que “ à la bonne Aube-de-Mai, qui jamais ne se révoltait contre le Seigneur malgré les souffrances survenues dans sa maison, Dieu accorda beaucoup de faveurs qui permirent à Aube-de-Mai d'apporter secours et bienfaits même à ses frères. Les anges remplissaient la petite huche, finissaient le travail sur le métier pour servir la bonne fillette en disant : ‘ C'est notre sœur, parce qu'elle aime le Seigneur et son prochain. Il faut que nous l'aidions ’.”

– Que Dieu te bénisse, Esther ! Je m'arrêtera presque moi aussi pour écouter tes paraboles ! Veux-tu de moi ? dit Jésus en souriant.

– Oh ! mon Seigneur ! C’est moi qui dois t’écouter, mais pour les tout-petits, je fais encore l’affaire, moi, pauvre vieille sotte !

– Ton âme juste est utile aux adultes aussi. Continue, continue, Esther... »

Et il lui sourit en s’éloignant.

370.7 Dans le vaste jardin, les hôtes sont maintenant dispersés et mangent un casse-croûte, en regardant autour d’eux et en se regardant les uns les autres, stupéfaits... Ils parlent et échangent des commentaires sur ce bonheur inespéré. Mais, en voyant Jésus passer, ils se lèvent s’ils peuvent le faire et se courbent pour adorer.

« Mangez, mangez en toute liberté et bénissez le Seigneur », dit Jésus en passant pour aller vers les pièces des jardiniers d’où part l’escalier extérieur qui mène à la vaste terrasse.

370.8 « Oh ! mon Rabbouni ! » s’écrie **Marie-Madeleine** qui sort en courant d’une salle, les bras chargés de langes et de chemisettes pour les bébés. Sa voix veloutée d’orgue d’or remplit le chemin, ombragé par des festons de roses.

« Marie, que Dieu soit avec toi. Où vas-tu avec tant de hâte ?

– Ah ! j’ai dix enfants à vêtir ! Je les ai lavés et maintenant je les habille. Après cela, je te les amènerai, frais comme des fleurs. Je m’enfuis, Maître, car... tu les entends ? On dirait dix agneaux qui bêlent... »

Là-dessus, elle part en courant et en riant, splendide et sereine dans son vêtement simple et seigneurial de lin blanc, tenu à la taille par une fine ceinture d’argent, les cheveux serrés par un simple nœud sur la nuque et retenus par un ruban blanc noué sur le front.

« Comme elle est différente de celle qu’elle était sur le Mont des Béatitudes ! » s’exclame Simon le Zélote.

370.9 Au premier palier de l’escalier, ils rencontrent la fille de Jaïre et **Annalia** qui descendent si vite qu’elles semblent voler.

« Maître ! Seigneur ! s’écrient-elles.

– Que Dieu soit avec vous. Où allez-vous ?

– Chercher des nappes. C’est la servante de Jeanne qui nous envoie. Tu va parler, Maître ?

– Bien sûr !

– Oh ! **alors cours, Myriam** ! Faisons vite ! dit Annalia.

– Vous avez tout le temps de faire votre travail. J’attends d’autres personnes. Mais **depuis quand, ma fille, t’appelles-tu Myriam ? dit-il en regardant la fille de Jaïre.**

– Depuis aujourd’hui. Depuis maintenant. C’est ta Mère qui m’a donné ce nom. Parce que... n’est-ce pas Annalia ? C’est aujourd’hui un grand jour pour quatre vierges...

– Oh, oui ! Allons-nous le dire au Seigneur ou en laissons-nous le soin à Marie ?

– A Marie, à Marie. Va, va, Seigneur. Ta Mère t’en parlera. »

Et elles partent en courant, dans la première fleur de la jeunesse, avec de belles formes humaines, mais un regard radieux angélique...

370.10 Ils en sont au troisième palier quand ils rencontrent Elise de Beth-Çur, qui descend gravement avec la femme de Philippe.

« Ah, Seigneur ! Aux uns tu prends, aux autres tu donnes !... Mais sois-en également béni ! s’écrie cette dernière.

– De quoi parles-tu, femme ?

– Tu vas le savoir... Quelle peine et quelle gloire, Seigneur ! Tu me mutiles et me couronnes. »

Philippe, qui est à côté de Jésus, l’interroge :

« Que dis-tu ? De quoi tu parles ? Tu es mon épouse et ce qui t’arrive me concerne...

– Tu vas le savoir, Philippe. Va, va avec le Maître. »

Entre-temps, Jésus demande à Elise si elle est bien guérie. La femme, à laquelle sa grande douleur d’autrefois a donné une majesté de reine souffrante, dit :

« Oui, mon Seigneur. Mais ce n’est pas une douleur que de souffrir avec la paix dans le cœur. Et maintenant, j’ai la paix dans le cœur.

– Et tu vas avoir bientôt davantage.

– Quoi, Seigneur ?

– Va et reviens, et tu le sauras.

370.11 – Voilà Jésus ! Voilà Jésus ! » crient les deux enfants, qui ont le visage appuyé contre la balustrade ornée d’arabesques qui borde la terrasse des deux côtés

qui donnent sur le jardin, et de laquelle descendent des branches de rosiers et de jasmins en fleurs : c'est en effet un vaste jardin suspendu sur lequel, en cette heure ensoleillée, on a étendu un voile multicolore.

Toutes les personnes occupées aux préparatifs sur la terrasse se retournent au cri de Marie et de Matthias et, laissant ce qu'elles faisaient, elles vont à la rencontre de Jésus aux genoux de qui sont déjà accrochés les deux enfants.

Jésus salue les nombreuses femmes qui se pressent. Aux disciples proprement dites ou aux femmes, filles, ou sœurs des apôtres et des disciples, se mêlent d'autres moins connues, moins intimes, telles que l'épouse de Simon — le cousin de Jésus — ; les mères des âniers de Nazareth ; la mère d'Abel de Bethléem de Galilée ; Anne, femme de Jude (la maison près du lac Mérom) ; Marie, femme de Simon, la mère de Judas de Kérioth ; Noémi d'Ephèse ; Sarah et Marcelle de Béthanie (Sarah est la femme que Jésus a guérie sur le Mont des Béatitudes et qu'il a envoyée chez Lazare avec le vieil Ismaël. Elle me semble être maintenant servante de Marie, sœur de Lazare) ; puis la mère de Jaia ; la mère de Philippe d'Arbel ; Dorca, la jeune mère de Césarée de Philippe, et sa belle-mère ; la mère d'Annalia ; Marie de Bozra, la lépreuse miraculée venue avec son mari à Jérusalem ; et d'autres encore que je connais de vue, mais dont je ne puis me rappeler exactement les noms.

Jésus pénètre sur la vaste terrasse rectangulaire qui donne d'un côté sur le Siste. Il va se placer près de la pièce sur laquelle débouche l'escalier intérieur, et qui ressemble à un cube de faible hauteur situé à l'angle nord de la terrasse. Jérusalem se montre tout entière, et avec elle ses alentours immédiats. C'est une vue extraordinaire. Toutes les disciples, toutes les femmes même, quittent le travail des tables pour se serrer autour de lui. Les serviteurs continuent leur travail.

370.12 Marie se tient auprès de son Fils. Dans la lumière dorée qui filtre à travers le grand voile étendu sur une bonne partie de la terrasse et qui prend une délicate couleur émeraude là où, pour arriver à la vue, elle doit passer à travers un massif de jasmins et de rosiers disposés pour faire une tonnelle, Marie paraît encore plus jeune et plus agile ; on dirait une sœur des plus jeunes disciples, à peine plus âgée, et belle, belle comme la plus splendide des roses épanouies dans le jardin suspendu, dans les vasques disposées tout autour qui contiennent des rosiers, des jasmins, des muguet, des lys et autres plantes merveilleuses.

« Mère, mon épouse a parlé d'une étrange façon !... Qu'est-ce qui est arrivé pour qu'elle puisse se dire à la fois mutilée et couronnée ? » demande Philippe, qui brûle de le savoir.

Marie sourit doucement en le dévisageant et elle, qui est si rétive à la confidence, lui prend la main en disant :

« Serais-tu capable, toi, de donner à mon Jésus ce qui t'est le plus cher ? Vraiment, tu le devrais... parce que lui te donne le Ciel et le chemin pour y aller.

– Mais certainement, Mère, je le saurais... surtout si je savais que ce que je lui donnerais pouvait le rendre heureux.

– Il l'a, Philippe : ta seconde fille se consacre elle aussi au Seigneur. Elle l'a dit tout à l'heure, à sa mère et à moi, en présence de nombreuses disciples...

– Toi ! ? Toi ! ? » demande Philippe, ébahi, en désignant une gentille enfant qui se serre contre Marie comme pour qu'elle la protège. L'apôtre a du mal à avaler ce second coup qui le prive pour toujours de l'espoir d'une descendance. Il essuie la sueur soudaine que la nouvelle lui a causée... Il tourne les yeux vers ceux qui l'entourent. Il lutte... Il souffre.

La jeune fille gémit :

« Père... ton pardon... et ta bénédiction... »

Et elle glisse à ses pieds.

Philippe caresse machinalement ses cheveux châtain et s'éclaircit la gorge qui se serre. Enfin il parle :

« On pardonne aux enfants qui pêchent... Toi, tu ne pêches pas en te consacrant au Maître... et... et... ton pauvre père ne peut que te dire... que te dire : " Sois bénie "... Ah ! ma fille, ma fille !... Comme la volonté de Dieu est à la fois douce et terrible ! »

Puis il se penche, la relève, l'étreint, lui dépose un baiser sur le front, sur les cheveux, en pleurant... après quoi, la tenant encore dans ses bras, il se dirige vers Jésus et lui dit :

« Moi, je l'ai engendrée, mais toi, tu es son Dieu... Ton droit est plus grand que le mien... Merci... merci, Seigneur, de la... de la joie que... »

Il ne peut poursuivre. Il tombe à genoux aux pieds de Jésus et se baisse pour embrasser ses pieds en gémissant :

« Jamais plus, jamais plus de petits-enfants... C'était mon rêve !... Le sourire de ma vieillesse !... Pardonne-moi ces larmes, mon Seigneur... Je suis un pauvre homme... »

– Relève-toi, mon ami, et sois heureux de donner les prémices aux parterres angéliques. 370.13 Viens. Viens ici, entre ma Mère et moi. Apprenons d'elle comment la chose est arrivée parce que, je te l'assure, je n'y suis pour rien. »

Marie explique :

« Moi aussi, je sais peu de chose. Nous parlions entre femmes et, comme cela arrive souvent, on m'interrogeait sur mon vœu de virginité. **On me demandait encore comment seraient les futures vierges, quelles fonctions, quelles gloires je prévoyais pour elles. Je répondais comme je sais...** Et pour l'avenir, je prévoyais une vie de prière, de consolation pour les souffrances que le monde causera à mon Jésus. Je disais : “ Ce seront les vierges qui soutiendront les apôtres, qui laveront le monde souillé en le revêtant et en le parfumant de leur pureté. Elles seront les anges qui chanteront les louanges pour couvrir les blasphèmes. Jésus en sera heureux, il accordera des grâces au monde, et il fera miséricorde grâce à ces agnelles disséminées parmi les loups...” Et je disais d'autres choses encore. Ce fut alors que la fille de Jaïre me demanda : “ Donne-moi un nom, Mère, pour mon avenir de vierge, car je ne puis permettre qu'un homme jouisse de ce corps qui a été ranimé par Jésus. C'est à lui seul qu'appartient mon corps jusqu'à ce que parviennent ma chair au tombeau et mon âme au Ciel ” ; et Annalia dit : “ Moi aussi, j'ai pensé le faire. Et aujourd'hui, je suis plus légère que l'hirondelle, car j'ai rompu tout lien. ” C'est alors que ta fille, Philippe, est intervenue : “ Moi aussi, je serai comme vous. Vierge pour l'éternité ! ” Sa mère — la voilà qui arrive — lui fit observer qu'on ne peut prendre ainsi une telle décision. Mais elle n'a pas changé d'avis. A ceux qui lui demandaient s'il y avait longtemps qu'elle y pensait, elle répondait “ non ”, et à ceux qui voulaient savoir comment cela lui était venu, elle assurait : “ Je l'ignore. C'est comme une flèche de lumière qui m'a traversé le cœur, et j'ai compris de quel amour j'aime Jésus”. »

L'épouse de Philippe demande à son mari :

« Tu as entendu ?

– Oui, femme, ma chair gémit... or elle devrait chanter parce que cela, c'est notre glorification. Elle, notre lourde chair, a engendré deux anges. Ne pleure pas, femme. Tu l'as dit précédemment : il t'a couronnée... La reine ne pleure pas quand elle reçoit le diadème... »

Mais Philippe pleure encore 370.14 ainsi qu'un certain nombre d'hommes et de femmes, maintenant que tous sont rassemblés là-haut. Marie, femme de Simon, fond en larmes dans un coin... Marie de Magdala pleure dans un autre, en tirillant le lin de son vêtement dont elle arrache machinalement des fils à la bordure qui l'orne. Anastasica pleure en essayant de cacher de la main son visage en larmes.

« Pourquoi pleurez-vous ? » demande Jésus.

Personne ne répond. Le Seigneur appelle Anastasica et l'interroge de nouveau. Elle répond :

« Parce que, Seigneur, pour une joie nauséabonde éprouvée une seule nuit, j'ai perdu d'être une de tes vierges.

– Tout état est bon, lorsqu'on y sert le Seigneur. Dans la future Eglise, il faudra des vierges et des femmes mariées, toutes utiles au triomphe du Royaume de Dieu

dans le monde et au travail de leurs frères prêtres. 370.15 Elise de Beth-Çur, viens ici. Console cette femme qui n'est guère qu'une enfant... »

Et, de sa main, il met Anastasica dans les bras d'Elise. Il les observe pendant qu'Elise la caresse et que l'autre s'abandonne dans ces bras maternels, puis il demande :

« Elise, connais-tu son histoire ?

– Oui, Seigneur. Et elle me fait beaucoup de peine, cette pauvre colombe sans nid.

– Elise, aimes-tu cette sœur ?

– L'aimer ? Beaucoup, mais pas comme une sœur. Elle pourrait être ma fille. Et maintenant que je la tiens dans mes bras, il me semble redevenir la mère heureuse d'autrefois. A qui vas-tu confier cette douce gazelle ?

– A toi, Elise.

– A moi ? »

La femme desserre le cercle de ses bras pour regarder le Seigneur, incrédule...

« A toi. Tu ne veux pas d'elle ?

– Oh, Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! »...

Elise, à genoux, rampe vers Jésus, et elle ne sait que dire, de quelle manière, ni que faire pour exprimer sa joie.

« Lève-toi, sois pour elle, saintement, une mère, et qu'elle soit pour toi saintement une fille. Progressez toutes deux sur le chemin du Seigneur. 370.16 Marie, sœur de Lazare, pourquoi pleures-tu, toi qui étais si gaie, il y a un instant ? Où sont les dix fleurs que tu voulais m'apporter ?

– Ils dorment, rassasiés, dans la propreté, Maître... Et moi je pleure, parce que jamais plus je n'aurai la pureté des vierges et mon âme toujours pleurera, jamais satisfaite... parce que j'ai péché...

– Mon pardon et tes larmes te rendent plus pure qu'elles. Viens ici, ne pleure plus. Laisse les larmes à ceux qui doivent avoir honte de quelque chose. Allons, va prendre tes fleurs. Allez-y, vous aussi, épouses et vierges. Allez dire aux hôtes de Dieu de monter. Il faut les congédier avant la fermeture des portes, car beaucoup d'entre eux sont disséminés à travers la campagne. »

Ils partent, obéissants, laissant seulement sur la terrasse à sa place Jésus, qui caresse Marie et Matthias, Elise et Anastasica qui, un peu plus loin, se tiennent par la main en se regardant dans les yeux avec un sourire qui éclaire une larme de joie, Marie, femme de Simon, sur laquelle se penche avec pitié Marie la très sainte ; et Jeanne qui se tient sur le seuil de la porte, incertaine, et regarde un peu dedans, un peu dehors, vers Jésus. Les apôtres et les disciples sont descendus en même temps que les femmes pour aider les serviteurs à transporter les estropiés, les aveugles, les boiteux, les bossus, les vieillards, par le long escalier.

370.17 Jésus relève la tête, qu'il tenait penchée sur les deux enfants, et voit Marie inclinée sur la mère de Judas. Il se lève et s'avance vers elles. Il pose sa main sur la tête grisonnante de Marie, femme de Simon :

« Pourquoi pleures-tu, femme ?

– Ah ! Seigneur, Seigneur ! J'ai enfanté un démon ! Aucune mère en Israël ne souffrira autant que moi !

– Marie, une autre mère[16], et pour le même motif que toi, m'a dit ces mêmes paroles. Pauvres mères !...

– Ah ! mon Seigneur, il y en a donc un autre qui, comme mon Judas, est perfide et criminel à ton égard ? Ce n'est pas possible ! Lui, qui te possède, s'est livré à des pratiques immondes. Lui, qui respire ton haleine, est luxurieux et voleur, et peut-être deviendra-t-il homicide. Lui... Sa pensée est mensonge ! Sa vie est une fièvre. Fais-le mourir, Seigneur ! Par pitié ! Fais-le mourir !

– Marie, ton cœur te le montre pire qu'il n'est. La peur te rend folle. Mais calme-toi et raisonne. Quelles preuves as-tu de son inconduite ?

– A ton égard, rien. Mais c'est une avalanche qui descend. Je l'ai surpris et il n'a pas pu cacher les preuves qui... Le voilà... Par pitié, tais-toi ! Il me regarde, il soupçonne. C'est ma douleur. Aucune mère n'est plus malheureuse que moi en Israël... »

Marie murmure :

« Moi... Car à ma douleur, je joins celle de toutes les mères malheureuses... Et ma douleur me vient de la haine, non d'un seul, mais de tout un monde. »

370.18 Appelé par Jeanne, Jésus va la trouver. Pendant ce temps, Judas s'avance vers sa mère, que Marie reconforte encore, et il l'apostrophe :

« Tu as pu dire tous tes délires ? Me calomnier ? Tu es contente, maintenant ?

– Judas ! Est-ce ainsi que tu parles à ta mère ? » demande sévèrement Marie.

C'est la première fois que je la vois ainsi...

« Oui, parce que je suis las de sa persécution.

– Oh ! mon fils, ce n'est pas une persécution, c'est de l'amour ! Tu prétends que je suis malade, mais c'est toi qui l'es ! Tu dis que je te calomnie et que j'écoute tes ennemis. Mais c'est toi qui te fais tort, tu suis et fréquentes des personnes néfastes qui t'entraîneront. C'est que tu es un faible, mon fils, et ils s'en sont aperçu... Crois-en ta mère. Ecoute Ananias, qui est âgé et sage. Judas ! Judas ! Aie pitié de toi, de moi ! Judas ! Où vas-tu, Judas ? »

Judas, qui traverse la terrasse presque en courant, se retourne et hurle :

« Là où je suis utile et vénéré ! »

Et il dévale l'escalier tandis que sa malheureuse mère, se penchant sur le parapet, lui crie :

« N'y va pas ! N'y va pas ! Ils veulent ta ruine ! Mon fils ! Mon fils ! Mon fils !... »

Judas est arrivé en bas, et les arbres le cachent à la vue de sa mère. Il réapparaît un instant dans un espace vide avant d'entrer dans le vestibule.

« Il est parti !... L'orgueil le dévore ! gémit sa mère.

– Prions pour lui, Marie. Prions toutes deux ensemble... » dit la Vierge en tenant par la main la triste mère du futur déicide.

370.19 Pendant ce temps, les hôtes commencent à monter... et Jésus parle avec Jeanne.

« Bon, qu'elles viennent donc. C'est bien qu'elles aient pris des vêtements juifs, pour ne pas heurter les préventions de certains. Je les attends ici. Va les appeler. »

Adossé à l'huissierie, il observe l'afflux des convives que les apôtres et les disciples — hommes et femmes — guident affectueusement selon un ordre préétabli. Au milieu se trouve la table basse des enfants puis, de part et d'autre, toutes les autres disposées parallèlement.

Mais tandis que les aveugles, les boiteux, les bossus, les estropiés, les vieillards, les veuves, les mendiants prennent place avec leurs douloureuses histoires imprimées sur le visage, voilà qu'on apporte, gracieux comme des paniers de fleurs, des corbeilles transformées en berceaux et jusqu'à de petits coffres dans lesquels, étendus sur des coussins, dorment de jeunes bébés repus pris à leurs mères mendiante. Et **Marie de Magdala**, rassérénée, court vers Jésus en disant :

« Les fleurs sont arrivées. Viens les bénir, mon Seigneur. »

Mais, en même temps, Jeanne arrive par l'escalier intérieur en disant :

« Maître, voici les disciples païennes. »

Ce sont sept femmes, vêtues d'habits modestes et foncés, semblables à ceux des juifs. Elles ont toutes le visage voilé et un manteau les couvre jusqu'aux pieds.

Deux sont grandes et majestueuses, les autres de taille moyenne. Mais quand, après avoir vénéré le Maître, elles retirent leurs manteaux, il est facile de reconnaître Plautina, Lydia, Valéria, Flavia l'affranchie — celle qui a écrit les paroles de Jésus dans le jardin de Lazare —, auxquelles s'ajoutent trois inconnues. L'une d'elles, au regard habitué au commandement, s'agenouille pourtant en disant au Seigneur :

« Avec moi, c'est Rome qui se prosterne à tes pieds. »

Il y a également une forte matrone d'environ cinquante ans, et enfin une toute jeune femme élancée et sereine comme une fleur des champs.

Marie de Magdala reconnaît les Romaines malgré leurs vêtements juifs et, les yeux écarquillés, murmure :

« Claudia !

– C'est bien moi. J'en ai assez d'entendre par la parole d'autrui ! Il faut atteindre la vérité et la sagesse directement à la source.

– Crois-tu qu'ils vont nous reconnaître ? demande Valéria à Marie de Magdala.

– Si vous ne vous trahissez pas en disant vos noms, je ne crois pas. Du reste, je vais vous placer à un endroit sûr.

– Non, Marie. Aux tables, pour servir les mendiants. Personne ne pourra penser que ce sont des patriciennes qui servent les pauvres, les plus petits du monde juif, dit Jésus.

– C'est une bonne idée, Maître, car l'orgueil est inné en nous.

– Et l'humilité est le signe le plus clair de ma doctrine. Qui veut me suivre doit aimer la vérité, la pureté et l'humilité, avoir de la charité pour tous, et de l'héroïsme pour défier l'opinion des hommes et les pressions des tyrans. Allons-y.

– Pardon, Rabbi. Cette fillette est une esclave, fille d'esclaves. Je l'ai rachetée parce qu'elle est d'origine israélite et Plautina la garde avec elle. Mais je te l'offre, en pensant bien faire. Son nom est Eglà. Elle t'appartient.

– Marie, accueille-la. Nous réfléchissons plus tard... Merci, femme. »

370.20 Jésus va sur la terrasse pour bénir les enfants. Les dames éveillent une grande curiosité, mais aucun soupçon, ainsi habillées et coiffées à l'hébraïque, en vêtements presque pauvres. Jésus va au milieu de la terrasse, près de la table des enfants, et il prie, offrant pour tous la nourriture au Seigneur, il bénit et donne l'ordre de commencer le repas.

Apôtres, disciples, dames, sont serviteurs des pauvres. Jésus donne l'exemple en retroussant les larges manches de son vêtement rouge et en s'occupant de ses enfants, aidé en cela par Myriam, fille de Jaïre, et par Jean.

Les bouches de tous travaillent remarquablement, mais tous les regards sont tournés vers le Seigneur. Le soir arrive, et on retire le voile pendant que les serviteurs apportent les lampes, encore superflues.

Jésus passe au milieu des tables. Il n'en laisse aucune sans un mot d'encouragement et sans aide. Il frôle ainsi plusieurs fois les royales Claudia et Plautina qui partagent humblement le pain et portent le vin aux lèvres des aveugles, des paralytiques, des manchots ; il sourit à ses vierges qui s'occupent des femmes ; aux mères disciples toutes pleines de pitié auprès des malheureux ; à Marie de Magdala qui se prodigue à une tablée de pauvres vieux, la plus triste de toutes, pleine de tousseurs, de gens qui tremblent, de mâchoires édentées qui mâchonnent et de bouches qui bavent ; et il aide Matthieu qui secoue un enfant qui a avalé de travers un morceau de fouace qu'il suçait et mordait avec ses nouvelles dents ; il complimente Kouza qui, arrivé au début du repas, découpe les viandes et s'en tire comme un serviteur expérimenté.

Le repas prend fin. Sur les visages rougis, dans les regards plus joyeux, on voit clairement la satisfaction des pauvres gens.

370.21 Jésus se penche sur un vieil homme secoué par un tremblement :

« A quoi penses-tu, père, toi qui souris ?

– Je pense que, vraiment, ce n'est pas un rêve. Il y a encore un instant, je croyais dormir et rêver. Mais maintenant, je sens que c'est vrai. Mais qui donc te rend si bon, toi, qui rends si bons tes disciples ? Vive Jésus ! » s'écrie-t-il pour finir.

Et toutes les voix de ces pauvres — et il y en a des centaines — crient :

« Vive Jésus ! »

Jésus se rend de nouveau au milieu et il ouvre les bras pour faire signe de se taire et de rester en place. Il commence à parler en s'asseyant, un petit enfant sur ses genoux.

« Vive, oui, vive Jésus, non parce que c'est moi qui suis Jésus. Mais parce que Jésus veut dire l'amour de Dieu fait chair et descendu parmi les hommes pour être connu et pour faire connaître l'amour qui sera le signe de la nouvelle ère. Vive Jésus, parce que Jésus veut dire " Sauveur ". Et c'est moi qui vous sauve. Je vous sauve tous, riches et pauvres, enfants et vieillards, juifs et païens, tous, pourvu que vous vouliez me donner la volonté d'être sauvés. Jésus est pour tous. Il n'est pas pour tel ou tel. Jésus appartient à tous. Il appartient à tous les hommes et il est pour tous les hommes. C'est pour tous que je suis l'Amour miséricordieux et le Salut assuré. Qu'est-il besoin de faire pour appartenir à Jésus, et donc pour obtenir le salut ? Peu de choses, mais de grandes choses. Non pas grandes car difficiles comme celles qu'accomplissent les rois, mais grandes parce qu'elles veulent que l'homme se renouvelle pour les faire et pour devenir la possession de Jésus. Par conséquent amour, humilité, foi, résignation, compassion. Voilà tout. Vous, qui êtes disciples, qu'avez-vous fait aujourd'hui de grand ? Vous direz : " Rien. Nous avons servi un repas. " Non, vous avez servi l'amour. Vous vous êtes humiliés. Vous avez traité en frères des inconnus de toutes races, sans demander qui ils sont, s'ils sont en bonne santé, s'ils sont bons. Et vous l'avez fait au nom du Seigneur. Peut-être espériez-vous de moi de grands discours pour vous instruire. Je vous ai fait accomplir de grandes actions. Nous avons commencé cette journée par la prière, nous sommes venus à l'aide des lépreux et des mendiants, nous avons adoré le Très-Haut dans sa Maison, nous avons commencé les agapes fraternelles et le soin des pèlerins et des pauvres, nous avons servi parce que, servir par amour, c'est être semblable à moi qui suis le Serviteur des serviteurs de Dieu, Serviteur jusqu'à l'anéantissement de la mort pour vous procurer le salut... »

370.22 Un cri et un bruit de pas interrompent Jésus. Un groupe de juifs forcenés monte l'escalier en courant. Les Romaines les plus connues, c'est-à-dire Plautina, Claudia, Valéria et Lydia, se mettent à l'ombre en baissant leurs voiles. Les perturbateurs font irruption sur la terrasse et semblent chercher je ne sais quoi. Kouza, offensé, va au devant d'eux et leur demande :

« Que voulez-vous ?

– Rien qui te concerne. Nous cherchons Jésus de Nazareth, pas toi.

– Me voici. Ne me voyez-vous pas ? demande Jésus en posant l'enfant par terre et en se levant, imposant.

– Que fais-tu ici ?

– Vous pouvez le constater : je fais ce que j'enseigne et j'enseigne ce qu'il faut pratiquer, c'est-à-dire l'amour envers les plus pauvres. Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

– On a entendu des cris séditieux et, comme, là où tu es, il y a des troubles, nous sommes venus voir.

– Là où je suis, c'est la paix. On criait : " Vive Jésus. "

– Justement. On a pensé, aussi bien au Temple qu’au palais d’Hérode, qu’ici on conjurait contre...

– Qui ? Contre qui ? Qui est roi en Israël ? Pas le Temple, pas Hérode. C’est Rome qui domine et bien fou est celui qui pense à se faire roi là où elle commande.

– Toi, tu dis que tu es roi.

– Je suis Roi, mais pas de ce royaume-là. Il est trop sordide pour moi ! L’empire lui aussi est trop sordide. Je suis le Roi du Royaume saint des Cieux, du Royaume de l’Amour et de l’Esprit. Allez en paix, ou restez si vous voulez et apprenez comment on arrive à mon Royaume. Mes sujets, les voilà : les pauvres, les malheureux, les opprimés, et puis les bons, les humbles, les charitables. Restez, joignez-vous à eux.

– Pourtant, tu es toujours à banqueter dans des maisons luxueuses, au milieu de belles femmes et...

– Cela suffit ! On ne fait pas d’insinuations contre le Rabbi et on ne l’offense pas dans ma maison. Sortez ! » tonne Kouza.

370.23 Mais par l’escalier intérieur bondit sur la terrasse une jolie silhouette de jeune fille voilée. Légère comme un papillon, elle s’élanche vers Jésus et, là, elle jette son voile et son manteau pour tomber à ses pieds et essayer de les lui baiser.

« **Salomé !** » s’écrie Kouza avec des autres.

Jésus s’est retiré si vivement pour fuir son contact que son siège se renverse, et il en profite pour en faire une séparation entre lui et Salomé. Ses yeux font peur tant ils sont phosphorescents, terribles.

Salomé, agile et effrontée, toute cajoleries, dit :

« Oui, c’est moi. L’acclamation est parvenue au Palais. Hérode envoie une ambassade pour dire qu’il veut te voir. Mais je l’ai précédée. Viens avec moi, Seigneur. Je t’aime tant et je te désire tant ! Je suis moi aussi chair d’Israël.

– Rentre chez toi.

– La Cour t’attend pour te faire honneur.

– Ma Cour, la voilà. Je ne connais pas d’autre cour, ni d’autres honneurs. »

Et de la main, il montre les pauvres assis aux tables.

– Je t’apporte des cadeaux pour elle. Voici mes bijoux.

- Je n'en veux pas.
- Pourquoi les refuses-tu ?
- Parce qu'ils sont impurs et donnés dans une intention impure. Va-t'en ! »

Interdite, Salomé se relève. Elle regarde à la dérobée le Terrible, le Très-Pur qui la foudroie de son bras tendu et de son regard de feu. Elle porte furtivement les yeux sur l'assistance, et elle voit moquerie ou nausée sur les visages. Les pharisiens sont pétrifiés et ils observent cette scène d'une grande intensité. Les Romaines osent avancer pour mieux voir.

Salomé tente un dernier essai :

« Tu approches même les lépreux... dit-elle, humble et suppliante.

- Ce sont des malades. Toi, tu es une impudique. Va-t'en ! »

La dernière injonction est si tonitruante que Salomé ramasse voile et manteau et, penchée, rampante, se dirige vers l'escalier.

« Attention, Seigneur !... Elle est puissante... Elle pourrait te nuire » murmure Kouza à voix basse.

Mais Jésus répond d'une voix très forte afin que tous puissent entendre, à commencer par celle qu'il chasse :

« Peu importe. Je préfère être tué que de faire alliance avec le vice. Sueur de femme lascive et or de courtisane sont des poisons d'enfer. S'allier par lâcheté aux puissants est une faute. Je suis Vérité, Pureté et Rédemption. Et je ne change pas. Va. Raccompagne-la...

- Je punirai les serviteurs qui l'ont laissée passer.

– Tu ne puniras personne. Une seule mérite d'être châtiée : elle-même, et elle l'est. Et qu'elle sache, et vous aussi, que ses pensées me sont connues et que j'en éprouve du dégoût. Que le serpent retourne à son trou. L'Agneau revient à ses jardins.
»

Il s'assied. Il transpire. Il se tait. 370.24 Puis il reprend :

« Jeanne, donne à chacun une obole pour que leur vie soit moins triste pendant quelques jours... Que dois-je faire d'autre, enfants de la douleur ? Que voulez-vous, que je puisse vous donner ? Je lis dans les cœurs. Aux malades qui savent croire, paix et santé ! »

Une pause d'un instant, puis un cri... et nombreux, très nombreux, sont ceux qui se lèvent guéris. Les juifs, venus pour surprendre Jésus, s'en vont abasourdis et négligés dans le délire général d'acclamations pour les miracles et la pureté de Jésus.

Jésus sourit en embrassant les enfants, puis il congédie les convives en retenant les veuves et il parle à Jeanne en leur faveur. Jeanne en prend note et les invite pour le lendemain. Puis elles aussi s'en vont. Les vieillards sont les derniers à partir...

Il reste les apôtres, les disciples et les Romaines. Jésus dit :

« Ainsi doit être l'union à l'avenir. Pas besoin de mots, ce sont les actes qui parlent aux âmes et aux intelligences par leur évidence. Que la paix soit avec vous. »

Il se dirige vers l'escalier intérieur et disparaît, suivi de Jeanne puis des autres.

370.25 Au bas de l'escalier, il rencontre Judas :

« Maître, ne va pas à Gethsémani ! Il y a là des ennemis qui te cherchent. Et toi, mère, que dis-tu maintenant ? Toi qui m'accuses ! Si je n'y étais pas allé, je n'aurais pas appris le piège tendu au Maître. Dans une autre maison ! Allons dans une autre maison !

– Chez nous, alors. Chez Lazare n'entre que celui qui est ami de Dieu, dit Marie de Magdala.

– Oui. Que ceux qui hier étaient à Gethsémani viennent au palais de Lazare avec ses sœurs. Demain, nous pourrions. »